Bibl. Mont.
894

894 Bibl. Mont.

124.

LES

COMPLAINTES

OU

LES NUITS D'YOUNG.

Archives
Marguerite Yourcenar

Tome I.

LES

COMPLAINTES

OU

LES NUITS D'YOUNG.

Bibliothèque Nationale

Tome I.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

ŒUVRES
COMPLETTES
D'YOUNG,
TRADUITES DE L'ANGLOIS
PAR M. LE TOURNEUR.

Avec douze Figures.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez DUFART, Imprimeur-Libraire.

AN QUATRIEME, *ou* 1796.

Ο ΔΟΛΟΣ

ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ

ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ

Ο ΔΟΛΟΣ

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

*Contenant un abrégé de la vie d'*YOUNG, *quelques réflexions sur son génie, sur ses Nuits et sur cette Traduction, avec une idée de tous ses Ouvrages.*

Si Edouard Young n'eut été qu'un habile Théologien d'Angleterre, sa vie interresseroit peu la postérité : le mérite du Docteur est ignoré de l'Europe, et déjà oublié dans sa patrie ; mais le Poëte, l'écrivain original est sûr d'accompagner à l'immortalité les Swift, les Shaftersbury, les Pope, les Adisson, les Richardson, dont il fut ou l'ami ou l'associé littéraire. Il eut part au célebre ouvrage du Spectateur. Il a survécu le dernier de ce groupe d'auteurs fameux qui ont illustré l'Angleterre et le commencement de notre siécle.

Young eut moins de goût que ces écri-

vains. Mais on diroit qu'il dédaigna d'en avoir. Ennemi jusqu'à l'excès de tout ce qui sentoit l'imitation, il abandonna son imagination à elle-même. Né pour être original, il a voulu l'être et remplir une tâche qui lui fut propre. Quittant les routes ordinaires, c'est au milieu des tombeaux qu'il est allé bâtir le monument de son immortalité. C'étoit le placer dans des lieux où il avoit le moins à craindre de se voir suivi par des rivaux. Mais quand le même goût et les mêmes chagrins y en entraîneroient d'autres, ils verroient bientôt que, s'il est aisé d'y bâtir avec plus de régularité, il ne l'est pas d'atteindre à la même hauteur.

Le Poëme des Nuits ou Complaintes, présente des défauts nombreux qu'il est presque aussi facile d'éviter que d'appercevoir : mais ce n'en est pas moins la plus sublime élégie qui ait jamais été faite sur les miseres de la condition humaine, et le plus hardi monument où les grandes beautés de la poésie brillent unies aux grandes vérités de la morale et de la religion. Il est impossible de lire cet ouvrage, unique dans son genre, sans désirer de connoître plus particulièrement le caractere et les

principaux détails de la vie d'un homme si singulier pour ceux même que leur goût porte à la retraite : à plus forte raison pour les lecteurs ordinaires, et ceux qui passent leur vie sans réfléchir.

Young est né en 1684. Le Docteur Édouard son père, Doyen de Sarum, et Curé d'Upham, dans le Hampspire, l'envoya au Collége d'Oxford, où il fit ses Humanités. A l'âge de 24 ans, il fit son Droit au College d'All-Souls ; mais il avoit trop d'imagination pour se contenter de ces connoissances arides. L'instinct de son génie naissant l'avoit porté de bonne heure à la poésie ; dès sa jeunesse, il sentit cette passion pour la gloire qui présage ordinairement les grands talens, et qu'étouffe la passion de faire fortune. Young courtisa longtems la fortune et la gloire; il n'obtint que la dernière, que les hommes ne sont pas libres de refuser au génie.

Il débuta par sa Tragédie de *Busiris*, en 1719, qui fut suivie deux ans après de la *Vengeance*. Ces deux pieces, et surtout son Poëme sur le jugement dernier, avec *la force de la Religion* ou *l'Amour vaincu*, annoncerent aux Anglois qu'un

Écrivain de plus venoit prendre son rang parmi ceux qui fixoient alors leur admiration. Les grands voulurent le connoître. Il s'en trouva un qui voulut sérieusement lui être utile. Le Duc de Warthon se déclara publiquement son Mécene, et fut encore son bienfaiteur secret. Il le fut même des autres à sa prière. Young voyoit avec peine que les nouveaux bâtimens du College d'All-Souls, où il étudioit les lois, restoient interrompus faute de fonds : il engagea le Duc à faire présent d'une somme considérable ; l'édifice fut achevé au moyen de ce généreux secours ; et le jeune auteur, par ce noble usage de son crédit, mérita de partager avec le Duc la reconnoissance publique.

Une place s'étant présentée dans la Cour de Cirencester, Young se mit sur les rangs ; il étoit assez versé dans les lois de son pays pour la remplir, et fortement appuyé par la recommandation du Duc. Cependant il ne réussit point, et il y a apparence que son protecteur en fut plus fâché que lui.

Quand on s'écarte de son goût, le premier obstacle qui nous arrête dans une autre route, suffit ordinairement pour

nous ramener à la première Il quitte le Droit dont il n'avoit jamais fait aucun usage, et porté par le tour de son esprit à l'étude de la morale et de la Théologie, il prend les ordres. Il fut presque aussi-tôt nommé Chapelain du Roi ; et deux ans après, en 1730, le College où il étoit aggrégé lui donna la Cure de Wellwin, dans le Hersfodshire, estimée 30 livres sterlings de revenu, sans y comprendre les terres qui en dépendent. Dès l'année suivante il quitta son aggrégation pour épouser Milady Betty Lee, veuve du Colonel Lee, et fille du Comte de Litchfield. S'il eut à se plaindre de la fortune, qui le borna à sa Cure, elle l'en dédomma ea en lui donnant pour compagne une épouse douée d'excellentes qualités, et sur-tout d'une grande douceur de caractere, vertu bien nécessaire à la femme d'un homme de lettres.

Une Cure d'un revenu médiocre, une femme vertueuse, et, si l'on veut, l'honneur de revenir à 79 ans le Chapelain privé de la Princesse Douairiere de Galles, furent tous les dons qu'il reçut de la fortune. On lui fit toujours à la Cour un accueil fort honorable et fort stérile. Il

jouissoit cependant de la plus grande faveur auprès du Prince de Galles; et peut-être eût-il obtenu à la fin une place considérable : mais la mort de ce Prince, arrivée en 1751, acheva de faire évanouir les espérances qu'il pouvoit encore avoir d'avancer dans les dignités de l'église.

J'avoue qu'à la première lecture des Nuits, je fus étonné d'apprendre d'Young même, dans la quatrième, qu'il avoit été courtisan. Qu'y a-t-il de commun entre la Cour et un homme de génie, amoureux de la solitude, qui ne se repaît que d'idées tristes et sombres, et qu'on voit toujours rêvant au milieu des tombeaux sur l'immortalité ? Aussi ne faut-il pas croire que cette mélancolie profonde que respirent ses Nuits, ait été toute sa vie l'état de son cœur. Sans doute, il eut toujours pour la retraite ce goût naturel aux ames sensibles et nécessaires aux gens de lettres. Son amour pour l'état qu'il avoit embrassé, et dont il sut remplir les devoirs, son zele pour la religion, son habitude de méditer sur les vérités spéculatives et pratiques qu'elle enseigne, devoient encore fortifier ce penchant ;

mais ce penchant n'exclut point en lui une ambition fondée sur des talens du premier ordre, et qui ne faisoit qu'ajouter les espérances du courtisan aux vertus de l'homme de bien. L'expérience et les années l'avoient déjà détrompé de cette illusion, lorsque la douleur vint étouffer dans son cœur tous les désirs de fortune et l'enfoncer dans la solitude.

Vers l'année 1741, la mort en moins de trois mois lui enleva sa femme, et les deux enfans qu'elle avoit eus de son prémier mari. Il les aimoit aussi tendrement que s'ils eussent été les siens, et ils le méritoient. Ces trois pertes successives accumulerent les larmes dans le cœur de ce vieillard, âgé de près de 60 ans. Dégoûté du monde et de la vie, privé tout-à-coup de ce qu'il avoit de plus cher, c'est alors que, pour ainsi dire, il descendit vivant dans la tombe de ses amis, s'ensevelit avec eux, et tirant le rideau entre le monde et lui, il ne chercha plus ses consolations que dans cet avenir où l'homme triste et malheureux se plaît à se réfugier. Les larmes ne furent pas stériles pour sa gloire; et son génie, loin d'être oisif et muet dans sa douleur, sem-

bloit attend e ces trois coups de foudre pour s'élancer dans le sombre empire de la mort, et pénétrer jusqu'aux régions heureuses dont il est le passage. Telle fut l'occasion de son beau Poëme des Nuits, celui de ses ouvrages qui est le plus original, et qui n'est propre qu'à lui.

» Aussi, dit le Journaliste Anglois, (1)
» tous ceux qui ont tenté de l'imiter,
» l'ont fait sans succès, et il n'a point en-
» core eu de rivaux dans ce genre de Poésie.
» Les applaudissemens qu'il lui mérita
» n'eurent point de bornes. Le Poëte
» infortuné, qui sut si bien faire passer
» sa douleur dans ses vers attendrissans,
» et de ses vers dans l'ame pénétrée du
» lecteur, qu'ils remplissent d'une tris-
» tesse délicieuse, fut célébré par tous
» les auteurs de son tems, tant profanes
» que sacrés. «

Semblable à ces lampes sépulcrales, son génie brûla dix années sur les tombeaux de ses amis. Enfin, à force de répandre ses regrets dans ses Nuits, leur amertume s'adoucit ; il vécut plus tranquille, et même il vécut longtems de-

(1) The Monthly Review.

puis. On peut s'étonner qu'un chagrin si actif et si profond n'ait pas abrégé ses jours ; comment cette imagination brûlante, dont la sombre tristesse avoit concentré les feux, et qui a pénétré ses écrits d'une flamme qui allume encore l'imagination de tout lecteur sensible ; comment, dis-je, cette fievre continue de la douleur et de l'enthousiasme, n'a-t-elle pas en peu d'années fatigué, desséché ses organes et dévoré sa vie ?

Enfin la mort qu'il avoit tant invoquée, arriva le 12 Avril 1765 Il mourut dans son Presbytere de Wellwin, et fut enterré sous l'Autel de son église à côté de sa femme. (1)

Si sa modeste piété lui fit souhaiter de quitter la vie sans bruit et sans appareil, les hommes ont accompli son vœu à la lettre. Les Muses même n'ont pas pleuré sur sa tombe. Il y est descendu dans un profond silence. Les solemnités les plus succinctes avec lesquelles on congédie le pauvre, furent négligées pour lui La cloche attendit pour sonner que le cercueil

(1) Cet Autel passe pour un des plus curieux de l'Angleterre. On y admire un devant d'Autel, ouvrage à l'aiguille travaillé des mains de Milady Betty Young.

fût sorti de la maison ; et ce corps qu'avoient illustré une ame vertueuse, un génie sublime, ne reçut pas même les honneurs vulgaires. Il étoit le fondateur d'une école de charité dans sa paroisse ; les écoliers et le maître dédaignerent d'accompagner leur bienfaiteur à son tombeau.

Il y avoit déjà quelque tems que l'histoire des écoliers étoit celle du public, souvent ingrat comme eux pour les grands hommes qui l'instruisent et qui l'éclairent. Il n'étoit presque plus mention d'Young dans les dernieres années de sa vie. Ce Poëte, dont la gloire sera immortelle, vit finir sa célébrité avant lui ; et c'est avec bien de la vérité qu'il dit dans une de ses Nuits : » Qu'on » s'étoit souvenu de lui si long-tems, » qu'à la fin on l'avoit oublié. « Le monde ne demande pas mieux que de quitter celui qui le quitte, et dans cette séparation, il semble que ce soit toujours lui qui vous a prévenu.

Ce ne fut pas pour se venger de l'oubli des hommes, mais par l'indifférence qu'un mourant doit sentir pour leur estime, qu'Young fit jetter au feu tous ses manuscrits

nuscrits, lorsqu'il vit sa mort décidée. On peut regretter cette perte, lorsqu'on songe à l'énergie de ses pensées et de son style, et qu'il étoit l'ami d'Adisson, et un des écrivains du Spectateur. Il n'a eu qu'un fils, M. Frédéric Young. Quoiqu'il eût été indisposé contre lui par quelques erreurs de jeunesse, il lui a laissé par testament toute sa fortune qui étoit assez considérable. Il n'en retrancha que quelques legs modiques, dans lesquels il n'eut garde d'oublier l'homme précieux qui, depuis la mort de sa femme, s'étoit chargé du soin de sa maison, et avoit laissé à cette ame réfléchissante tout le loisir de méditer et de jouir d'elle-même.

Les Anglois rendent un témoignage honorable à sa mémoire. Comme Chrétien et comme Ministre, il traça un bel exemple des mœurs et de la piété primitive. Sa vie prêchoit la vertu aussi éloquemment que ses écrits. il est aisé de voir par ses Nuits qu'il parloit d'après son cœur : c'est même le desir et le zele qu'il avoit de féconder dans les autres les vérités morales et religieuses dont son ame étoit nourrie, qui ont occasionné la plupart des défauts de son Poëme, considéré

uniquement comme ouvrage littéraire. Sans cesse il divise, il résume, il répete les mêmes principes et les mêmes conséquences: sans cesse il exhorte, il apostrophe son auditoire dans le personnage allégorique de *Lorenzo*, et il dit lui-même qu'il prêche en vers comme il eût prêché en prose dans la chaire; ce qui répand sur ses Nuits une monotonie fastidieuse, et des longueurs fatigantes.

On se persuade aisément qu'il n'étoit pas froid quand il parloit en public. Un Dimanche qu'il prêchoit à Saint-James, voyant qu'avec toute son éloquence il ne captivoit pas à son gré l'attention de l'assemblée, cet homme sensible et pénétré de ce qu'il disoit, s'interrompit et fondit en larmes dans la chaire On ne plaisentoit point impunément devant lui sur les mœurs ou sur la Religion: et son imagination vive et chaude, lui fournissoit au besoin quelque sarcasme bien Anglois et bien mordant pour imposer silence aux railleurs.

Son génie étoit naturellement auguste: son caractere étoit grave et sérieux. Il avoit conçu la plus haute opinion de la dignité de l'homme. Il le voyoit toujours

sous l'idée d'un être immortel qui devoit un jour faire la société du créateur de l'univers Les vérités morales et les dogmes du Christianisme n'étoient pas chez lui des idées passagères, rapidement vues dans quelques instans de réflexions et oubliées ensuite dans le tumulte du monde. A force de les méditer, elles étoient devenues des sentimens profonds, des mortifications habituelles de son ame, qui donnerent leur forme et leur empreinte à tout le reste de ses idées. Pascal est celui de nos Auteurs dont le génie me paroît avoir eu le plus de rapport avec celui d'Young, pour l'énergie, la profondeur, les idées du même ordre, et le même tour d'imagination.

Quand il étoit à son presbytere, il employoit ordinairement plusieurs heures du jour à se promener dans le cimetiere de son église. Son Poëme fait aussi deviner qu'il veilloit ou qu'il se relevoit souvent dans la nuit pour aller méditer. On y trouve une foule d'idées et de sentimens qu'on n'éprouve point pendant le jour, et qui ne peuvent naître que dans l'ame du spectateur solitaire d'un ciel nocturne. Il n'est personne qui n'ait ob-

servé quelquefois combien les affections sont différentes dans ces heures de ténebres et de silence. C'étoit dans ces couleurs fortes et sombres qu'il trempoit ses pinceaux pour envelopper le tableau de ce monde d'un crêpe funébre, et faire mieux sortir à côté de ses ombres, tout l'éclat de de l'immortalité.

Sa conversation devoit se ressentir et se ressentoit en effet de ce genre de vie et de ce goût pour les choses sérieuses, qui caractérise ses écrits. On le trouvoit dans les embellissemens de son jardin. Il avoit peint sur un des murs un berceau en perspective, avec des siéges dont l'illusion étoit complette. Il falloit s'approcher pour s'appercevoir de l'erreur des yeux, et alors on lisoit ces mots: *invisibilia non decipiunt*.

Les ames sensibles qui conçoivent qu'il est possible d'être heureux sans rire, se garderont de conclure du caractere sérieux de cet auteur, qu'il falloit donc qu'il fût un homme insociable, un misanthrope a fuir. Il aimoit les hommes; il ne haïssoit que leurs vices, et sa mélancolie, pour être si profonde, ne laissoit pas d'être douce. Il ne parloit pas toujours aux autres de tombeaux et de mort : il

aimoit les jeux, s'amusoit des amusemens innocens. Il institua une assemblée et un jeu de boule dans sa paroisse, où il alloit souvent exciter la gaieté des joueurs.

Son génie vécut presque autant que lui. » Ce ne fut que la derniere année de sa » vie, dit le Journaliste Anglois, que ce » flambeau qui brilloit encore en approchant de sa fin, s'éteignit sans gloire sous » les yeux du public, dans un Poëme intitulé *la Résignation*, le dernier et le » plus mauvais de tous ses ouvrages. (1) » Mais l'année d'auparavant on le vit encore jeter de vives étincelles dans ses » *Conjectures* (2) *sur la composition originale*, adressée en forme de lettre à » l'immortel Richardson. Si l'on fait attention que c'est l'ouvrage d'un vieillard âgé de plus de 80 ans, ses défauts » étonneront bien moins que le fardeau » de 80 années n'ait pu affaisser cette imagination vigoureuse. Dans cet âge de » foiblesse et de décrépitude, son génie indocile et fier ne peut encore souf-

(1) J'ai donné à la fin du troisième volume le court Extrait de ce qu'il y a de meilleur dans ce long Poëme.

(2) Je traduis ce petit Traité, qui ne peut manquer de plaire aux gens de lettres.

» frir le joug des regles, et secoue hardi-
» ment les entraves de la vieillesse et de
» l'expérience. « En effet, on croit lire les réflexions d'un jeune homme qui, plein d'audace et se reposant sur le sentiment de sa force, annonce qu'il dédaigne les routes battues, et qu'il se croit fait pour en ouvrir de nouvelles. Des idées hardies, de grandes vues, un style énergique et tout éclatant de comparaisons, de métaphores et d'images, attachent par-tout le lecteur.

Ce petit Traité développe parfaitement les idées d'Young comme critique. On diroit qu'il auroit composé ses Nuits d'après les principes qu'il y expose, ou qu'il auroit ajusté ses principes sur ses Nuits. Auteur original, il ne peut souffrir les imitateurs. Il reproche à Pope de s'être contenté de l'honneur d'être le Traducteur d'Homere, au lieu de prétendre à la gloire de donner un second Homere à l'Angleterre. Le passage que j'insere ici, peut servir d'avance à faire connoître quel genre de beautés ont doit espérer de son Poëme des Nuits.

» Nous naissons tous originaux : com-
» ment donc arrive-t-il que nous mou-

» rions tous copies ? Est-ce la faute de
» la nature ? Non. La nature ne crée point
» deux ames semblables en tout, comme
» elle ne fait point deux visages qui se
» ressemblent parfaitement. C'est donc
» la faute de l'homme. La fureur d'imiter
» efface les caracteres distinctifs dont
» chaque esprit étoit marqué. Le monde
» littéraire n'est plus composé d'indivi-
» dus qui aient une physionomie propre et
» une existence personnelle, séparée de
» tout autre. Ce n'est qu'un amas in-
» forme d'esprits mêlés & confondus en-
» semble, & cent ouvrages différens ne
» sont au fond que le même. S'il s'éle-
» voit parmi nous quelque nouvel Omar,
» qui, pour favoriser les progrès de son
» Alcoran dans l'univers, prît tous nos
» livres pour chauffer ses bains, en n'é-
» pargnant que les ouvrages vraiment ori-
» ginaux, la république des lettres res-
» sembleroit assez à une grande Cité en
» flammes, dont il ne reste que quelques
» édifices incombustibles, une forteresse,
» un temple, une tour, qui d'espace en
» espace demeurent debout, & domi-
» nent tristement sur les ruines de son
» enceinte désolée.

» *Connois-toi*, *respecte-toi*, sont deux
» regles dont la pratique est aussi néces-
» saire dans les beaux arts que dans la
» morale.

» *Connois-toi.* Nous pouvons nous ap-
» pliquer ce que Martial disoit d'un mau-
» vais voisin. Rien n'est si près, rien n'est
» si loin de nous que notre ame. Auteurs,
» plongez dans cet abîme, sondez la pro-
» fondeur de l'ame, mesurez son étendue,
» déployez toute la force de ces facul-
» tés, laissez-les agir librement du côté
» où elles se portent d'elles-mêmes. Ral-
» lumez, entretenez les étincelles épar-
» ses de lumière et de feu que votre né-
» gligence laisse éteindre, ou que vous
» étouffez sous un vil amas de pensées
» empruntées & vulgaires Hâtez-vous
» de les recueillir dans un foyer unique,
» & d'en former un corps lumineux :
» qu'alors votre génie, si vous en avez,
» s'élance de votre sein, comme le soleil
» s'élança du sein du cahos; & osez les
» premiers admirer cet astre nouveau,
» quoiqu'il soit votre ouvrage.

» *Respecte-toi.* Ne vous défiez pas trop
» de vous-mêmes. Ne vous en laissez
» pas trop imposer par l'autorité des écri-

» vains fameux & de grands modeles. Si
» vous avez le courage de vous estimer,
» peut-être verrez-vous bientôt l'estime
» du public se joindre à la vôtre. Pré-
» férez toujours les productions natures-
» les de votre esprit, aux plus riches tré-
» sors empruntés de l'esprit d'autrui.
» C'est quelque chose de pouvoir dire
» avec Horace :

(1) *Meo sum pauper in Ære.*

» Et c'est dans la république des let-
» tres qu'il faut porter l'ambition de
» César, qui aimoit mieux être le pre-
» mier d'un Village, que le second dans
» Rome. C'est le seul moyen de donner
» à vos ouvrages un caractere qui leur
» soit propre, qui n'appartienne qu'à
» vous, & qui mérite le noble titre d'Au-
» teur. A le bien définir, un Auteur est
» un homme qui pense & qui compose ;
» & tous ces usurpateurs de la presse,
» quelque volumineux, quelque savans
» qu'ils puissent être, ne sont que des
» gens qui lisent & qui écrivent.

---

(1) Ma fortune est médiocre ; mais mon bien ne doit rien à Personne.

» L'écrivain qui néglige ces deux re-
» gles, ne sera jamais à lui, ni un Au-
» teur à part. Il ira tout au plus grossir
» la masse des Ecrivains obscurs, et
» toutes ses pensées auront une malheu-
» reuse ressemblance avec les pensées de
» la foule. Son esprit embarrassé de la
» science, oppressé sous les idées d'au-
» trui, n'aura pas la force de concevoir
» le germe d'une pensée neuve. Ce n'est
» pas lui que vous verrez découvrir une
» perspective nouvelle, un point de vue
» inconnu dans les plaines brillantes de
» l'imagination. Imitateur servile, il suit
» en rampant le troupeau des Ecrivains
» vulgaires ; il se traîne à genoux sur
» les traces de l'antiquité. Comme un
» dévot superstitieux qui, tremblant au
» pied de son idole impuissante, lui de-
» mande un secours qu'elle ne peut don-
» ner, il se prosterne avec un aveugle
» respect devant la statue d'un grand
» homme, embrasse, les yeux baissés,
» son piédestal, & croit qu'il lui suf-
» fit de le toucher pour obtenir le par-
» don de ses fautes et de sa médiocrité.
» Voyez le vrai génie ; il traverse dans
» leur largeur les routes publiques, il

» cherche & trouve enfin une terre toute
» neuve ; il la défriche avec courage, &
» y éleve un monument qui étonne par
» sa hardiesse ou par la singularité du
» dessin.

» Et pourquoi seroit-il impossible qu'il
» s'élevât de plus grands hommes que
» ceux qui ont déjà paru ? Quel est
» celui qui a sondé l'abîme de l'esprit
» humain ? Ses bornes ne sont pas moins
» inconnues que celles de l'univers. De-
» puis la naissance du monde, il ne s'est
» peut-être pas trouvé un seul homme
» qui ne soit arrêté en deçà du terme où
» il pourroit arriver, et qui n'ait laissé
» ce qu'il a fait bien au-dessous de ce
» qu'il a pu. En prenant toujours les
» exemples du passé pour la regle du
» possible, il n'est pas étonnant que ce
» préjugé qui n'est appuyé sur aucun
» principe démontré, ni même sur au-
» cunes recherches, rappetisse à nos yeux
» l'idée de nos facultés et de nos forces.

» Pourquoi Virgile avoit-il condamné
» au feu son admirable Enéide ? C'est
» qu'a la fin de son ouvrage, il décou-
» vroit encore au-delà du terme qu'il
» avoit atteint. Pourquoi ne pourroit-on

» aborder à ces lieux qu'il a vus de loin ?
» Avant qu'Homere eût écrit, si quel-
» que être supérieur eût apporté sur la
» terre le plan de la divine Iliade, ou que
» le genre humain l'eût trouvé par hasard,
» il est vraisemblable que son exécution
» auroit paru passer la portée de l'homme.
» De même aujourd'hui, nous regardons
» comme impossible de surpasser Homere.
» Cependant il est évident que le pre-
» mier jugement eût été une erreur. Qui
» nous a dit que le second n'en est pas
» une autre ? Ces deux préjugés sortent
» de la même source, de l'ignorance où
» nous sommes des véritables dimensions
» & du pouvoir de l'esprit humain.
» Seroit-il impossible que les dernie-
» res copies que le Créateur doit tirer
» de l'ame humaine, ne fussent aussi les
» plus correctes et les plus belles ? Qu'il
» vînt un tems où les modernes pourront
» jeter un regard satisfait et plein d'un
» juste orgueil sur les siecles passés,
» regarder les jours d'Homere et de
» Démosthene comme l'aurore du génie
» naissant, et Athenes comme le ber-
» ceau de la renommée en son enfance ?
» — Quelle extravagance, direz-vous,

de

» de l'oser penser ? — Mais voyez donc
» la Physique, les Mathématiques, la
» Morale ; quels accroissemens rapides
» n'ont-elles pas pris dans un petit nom-
» bre de siecles ? Comme les arts et les
» sciences ont avancé ensemble, et avec
» les commodités et les agrémens de la
» vie, les plaisirs et la gloire de l'es-
» pece humaine.

» Celle foule de découvertes offre au
» génie des alimens nouveaux. Les Arts
» et les Sciences sont les racines : l'art
» d'écrire est la fleur : quand les racines
» s'étendent, se déploient et profitent
» de toutes parts, la fleur doit-elle dé-
» périr ou dégénérer ?

» Sans doute il est prudent de lire les
» anciens, et il n'y a que l'homme de
» génie qui sache les goûter parfaite-
» ment : la gloire nous invite à les sur-
» passer, et la raison veut que nous es-
» sayions nos forces dans une entreprise,
» où en tout cas le déshonneur de la chûte
» n'entraîne pas de si grandes consé-
» quences. Pour moi, je suis intimément
» persuadé que l'infériorité des généra-
» tions présentes ou futures à celles qui
» les ont précédées, n'a point dans la na-

» ture de causes nécessaires, et que dans
» tous les siecles les ames humaines sont
» égales et également puissantes. C'est
» donc uniquement la faute des hommes,
» et sur-tout des circonstances extérieu-
» res qui favorisent plus ou moins le dé-
» veloppement de nos facultés.

» Hé quoi ! nous osons prononcer sur
» les forces de l'esprit humain en général,
» tandis que chaque homme en particu-
» lier ne connoît pas même les forces
» du sien ! Peut-on nier que des facul-
» tés ignorées de nous ne puissent dor-
» mir dans notre sein, comme la perle
» dans l'écaille de l'huître stupide, & le
» diamant dans les entrailles du rocher
» insensible, en attendant qu'une heu-
» reuse circonstance les éveille, ou que
» des efforts redoublés les tirent de leur
» inertie, après les phénomenes de ce
» genre que nous voyons tous les jours ?
» Des hommes cachés, long-tems dans
» une obscurité profonde, en sortent
» tout-à-coup, poussés par l'impulsion
» de quelque cause imprévue, et frap-
» pent nos yeux du plus grand éclat.
» Souvent ils s'étonnent eux-mêmes de
» leur succès autant que le public qui les
» admire.

» Des auteurs qui sont parvenus à un
» mérite supérieur, il en est peu qui
» n'aient d'abord éprouvé plus ou moins
» cette espece de surprise. Aux premiers
» rayons qu'un génie qui se décele vient
» à répandre sur leur composition, l'E-
» crivain tressaillit comme la vue du mé-
» téore étincelant dans la nuit. Il ne peut
» revenir de son étonnement. Il a peine à
» se croire lui-même. Tant que cette
» heureuse pudeur enflamme ses joues,
» on peut lui dire ce que Milton adresse
» à Eve lorsquelle se voit pour la pre-
» miere fois dans l'onde tranquille du
» lac d'Eden. « Cette belle créature que
» tu vois et qui te charme, c'est toi-
» même. « Le génie ressemble alors à un
» ami tendre qui nous accompagne dé-
» guisé: nous gémissons de son absence...
» Il se fait connoître en nous embrassant;
» & notre surpr se egale notre joie. «.

Personne, je pense, ne traitera ces réflexions de chimeres; & pour peu qu'on les approfondisse, on conviendra qu'il y a bien des vérités dans ce que l'Auteur appella ses *Conjectures*. Si les Anglois s'égarent souvent par trop de licence & de témérité, les François pourroient bien

être accusés quelquefois de lâcheté dans le champ du génie ; souvent ils étouffent leur talent à force de goût & de servitude. Le vrai goût, c'est-à-dire, ce tact naturel qui fait sentir les vraies beautés, perfectionné par l'habitude de comparer, est peut-être aussi rare que le génie. Mais il en est un fort commun : c'est le goût de tous ceux qui n'ont ni imagination, ni insensibilité, ou qui n'en ont reçu qu'une mesure foible, qu'ils prennent encore soin d'affoiblir tous les jours. Ceux-là ne vantent dans un ouvrage que deux qualités ; c'est qu'il soit *bien écrit* & *bien fait*. Mais qu'entendent-ils par *bien fait* ? Un plan exact, mais étroit ; une forme élégante, mais commune & petite. Pénétrez dans l'intérieur : qu'y trouvez-vous ? Trop souvent des idées communes, empruntées des ouvrages d'autrui, revêtues peut-être d'autres termes ou développées un peu davantage. Au lieu de méditer soi-même chaque partie de son sujet, de le féconder en l'échauffant long-tems au feu de sa propre imagination, on recueille froidement tout ce que les autres ont écrit qui peut s'y rapporter, on s'environne de cette multitude

de lambeaux mal assortis ; on effusque ; on masque son ame sous l'amas de ces décombres. Elle ne sait plus voir l'original qui est en elle, & ne se regarde que dans toutes ces images qui ne sont point la sienne. On n'ose pas écrire un instant seul & libre : c'est toujours sous les yeux de mille témoins, sous la dictée de tous ces maîtres, dont la présence gêne votre ame & tient l'imagination dans les entraves. L'ouvrage est fini ; le style en est pur : il est même élégant : mais vous le saviez par cœur avant de l'avoir lu. Vous n'y trouvez point de ces idées qui interrompent le lecteur, donnent une secousse à l'ame, & l'avertissent de penser. Rien qui vous étonne, rien qui inonde tout-à-coup votre ame de lumiere, en éclaire un coin nouveau que vous n'aviez pas observé, ou l'affecte d'émotions vives & durables.

Loin qu'Young ressemble à cette classe d'Ecrivains qui restent médiocres & copistes, parce qu'ils sont nés pour l'être, ou qui le deviennent à la fin à force d'abâtardir, par ce goût d'esclave, des talens distingués, il ne faut pas même chercher dans ses Nuits l'ouvrage d'un

Auteur, qui, voulant se faire un nom dans les lettres, imagine le sujet, & rassemble les matériaux d'un Poëme, en dessine à loisir le plan, en combine les parties, meuble sa mémoire des connoissances relatives, choisit les idées qu'il doit employer, consulte les regles de l'art & le goût de sa nation, & ne se propose d'autre but que le succès & la gloire; qui, à des heures réglées de solitude & de travail, reprend la tâche qu'il s'est imposée, féconde son imagination, s'unit aux personnages qu'il veut faire parler, aux objets qu'il veut peindre, & se donne pour quelques heures des passions, des sentimens & des idées étrangeres à l'état de son ame; continuant ainsi son application & son travail, jusqu'à ce qu'il ait élevé l'édifice qu'il a conçu à la hauteur qu'il a marquée, & dans l'étendue qu'il a circonscrite.

Mais, concevez un homme d'un caractere grave & sérieux, intimément persuadé de l'immortalité de l'ame, se nourrissant par devoir & par goût des vérités qu'enseignent la Religion & la Morale, accoutumé à les méditer conformant sa vie à sa croyance, vivant en homme de

bien dans le monde & à la Cour où le retiennent la faveur des Grands, & l'envie de faire une fortune proportionnée à son mérite, quoique porté à la retraite par le penchant de son ame mélancolique & méditative : à 47 ans, commençant à se dégoûter du monde, & déjà détrompé des vaines promesses de la fortune, cherchant à reposer son cœur sur le cœur d'une compagne digne de lui, trouvant dans un seul mariage une épouse vertueuse & tendre, & deux jeunes amis dans les deux enfans dont il remplace le pere, goûtant dix années les plaisirs & le charme d'une société si douce..... c'est alors que Philandre meurt, que Narcisse meurt, & son épouse aussi ! Philandre est enlevé par une mort soudaine ; Narcisse périt d'une maladie de langueur : en vain il s'est hâté de la conduire en France, espérant la ranimer sous un climat plus doux. Il y laisse sa cendre, privé des honneurs de la sépulture. Il repasse les mers le désespoir dans le cœur. Il retrouve l'épouse qui lui restoit dans les agonies du trépas. Il la voit s'éteindre sous ses yeux : en trois mois il a perdu tout ce qu'il avoit de plus cher :

en trois mois il a élevé trois tombeaux, & il se trouve seul dans sa demeure à l'âge de 60 ans. Donnez du génie à cet homme infortuné, une imagination vive & brûlante, une ame profondément sensible : apprenez qu'il est Anglois & qu'il vit à la campagne, qu'il pense à mesure que les sentimens & les idées se succedent dans son ame, et vous pourrez aisément deviner le ton, le genre, les beautés et les défauts de l'ouvrage.

Que le début doit en être sombre! Comme l'état de son cœur aura tout-à-coup changé l'aspect de l'univers ! Qu'il doit voir l'espece humaine misérable dans le sentiment de sa propre misere ! Comme toutes ses idées, toutes ses réflexions doivent aboutir au tombeau ! Qu'il doit chérir les ténebres et la solitude de la nuit ! Qu'il doit aimer à n'entendre que sa voix gémissante au milieu du silence et de l'obscurité ! Il cherchera tous les objets qui peuvent flatter et nourrir sa douleur. Qu'il sentira de violens desirs d'être toute autre chose que ce qu'il est, de mourir pour changer d'état, de rejoindre ses amis dans les lieux où il les croit heureux en se voyant si malheureux

dans le monde où ils ne sont plus ! Qu'il trouvera bien plus de douceur à s'entretenir avec leurs fantômes chéris, que dans le commerce des hommes ! il ne pourra plus souffrir de visage joyeux dans un monde qu'il ne voit qu'au travers d'un crêpe funebre. Sa compassion pour tous ceux qui cherchent d'autres plaisirs que lui, sera sincere et de bonne-foi. Il ne verra de tous les objets que le côté affligeant et triste. Combien de fois, dans cet abandon général, il adressera à l'Être-Suprême ses plaintes et ses prieres ! Qu'un vieillard de soixante ans, et malheureux, a besoin d'être vertueux, d'être seul, de croire en Dieu, et le dogme consolant de l'immortalité !

En voilà assez pour faire juger quels doivent être le ton, le caractere et les couleurs de l'ouvrage ; combien il doit être sublime par intervalle, presque toujours irrégulier, monotone et diffus, plein de défauts et de beautés. Mais pour sentir quelle foule d'idées neuves, d'images hardies, d'expressions brûlantes et pénétrées de sentiment, doivent sortir de cet ame exaltée par la douleur, et entretenue dans un état si nouveau pour

l'homme, qu'on fasse cette réflexion. Si l'Ecrivain, au lieu de peindre de mémoire des sentimens affoiblis, ou de s'en prêter de factices qu'il n'éprouva jamais pour lui-même, exprimoit ses idées et ses sensations, à mesure qu'il les reçoit; non pas, il est vrai, dans ces premiers instans de trouble, où l'ame employée toute entiere à sentir, ne peut produire hors d'elle que des sons inarticulés, et se répand en désordre par tous les organes; mais dans cet instant où l'ame se partageant entre la sensation et la réflexion, commence à devenir assez tranquille pour se voir agitée, et peut rendre compte de toutes ses impressions; s'il fixoit ses impressions; s'il fixoit alors sur le papier les idées fugitives, les réflexions extraordinaires, les illuminations soudaines qui passent devant sa pensée, s'il laissoit ses sentimens s'exprimer eux-mêmes, que l'ame alors tendue seroit bien autrement retentissante, et rendroit bien d'autres sons! Quelle énergie, quelle nouveauté d'expressions et d'idées! Quelle différence avantageuse et frappante on remarqueroit dans les écrits!

Cet état de l'ame, si propre à pro-

duire des idées originales, étoit à peu-près celui dans lequel Young entretenoit la sienne par des méditations assidues et profondes dans le calme de la solitude. Nourrissant avec soin le sentiment de la mélancolie active, il suivoit les mouvemens divers de son ame, traçoit toutes ses pensées dans l'ordre où elles naissoient, exprimoit tout ce qu'il sentoit, et l'exprimoit autant de fois que le même sentiment renaissoit, sans beaucoup s'embarrasser de ses lecteurs.

Il est tems que je prévienne les miens sur les libertés que j'ai prises dans cette traduction. Ce sont les défauts que j'ai cru remarquer dans l ouvrage qui m'y ont autorisé.

Le plus général, celui qui m'a paru le plus propre à inspirer le dégoût, c'est une abondance stérile, une reproduction des mêmes pensées sous mille formes presque semblables, un retour perpétuel de l'auteur aux idées qu'il a déja épuisées. Les Anglois en ont porté le même jugement.

» Au milieu de ses élans de la pensée
» presque au-dessus de la portée de l'es-
» prit humain, dit un de leurs Journalistes,

» tels que la (1) description de la mort ;
» qui, cachée dans un coin du bal, note
» les folies et les excès d'une troupe de
» jeunes debauchés, l'épitaphe de l'uni-
» vers détruit, Satan sortant de sa prison
» au jour du jugement ; on rencontre un
» mélange de mauvais jeux de mots qui
» dégoûtent le lecteur. Souvent une belle
» pensée qu'is'annonçoit avec éclat, finit
» par une pointe insipide. Young ne sa-
» voit pas s'arrêter ; il épuisoit son sujet
» et fatiguoit ses idées : comme Ovide,
» il ne quitte point une métaphore
» qu'il ne l'ait tourmentée en tous sens,
» et exténuée à force de la décompo-
» ser. « J'ai élagué toutes ces superfluités,
et j'ai rassemblé à la fin de chaque Nuit
l'amas de ces fragmens que j'ai mis au
rebut, et de tout ce qui m'a paru bizarre,
trivial, mauvais, répété, et déjà présenté
sous des images beaucoup plus belles.

---

(1) J'ai jugé autrement de cet Épisode bizarre. L'idée est ingénieuse et la morale en est belle. Mais la mort faisant sa toilette, passant une robe de satin par-dessus son drap mortuaire, et prenant le bras d'un médecin pour aller au bal, m'a paru une mascarade burlesque, et peu digne du ton noble et sérieux de l'ouvrage.

plaire

Mon intention a été de tirer de l'Young Anglois, un Young François qui pût plaire à ma nation, et qu'on pût lire avec intérêt, sans songer s'il est original ou copie. Il me semble que c'est là méthode qu'on devroit suivre en traduisant les auteurs des langues étrangères, qui, avec un mérite supérieur, ne sont pas des modeles de goût. Par-là, tout ce qu'il y a de bon chez nos voisins nous deviendroit propre, et nous laisserions le mauvais, que nous n'avons aucun besoin de lire, ni de connoître.

Ce n'est cependant point l'extrait, ni *l'esprit* d'Young, mais la traduction entiere des Nuits que je donne ici, à un ou deux morceaux près qui ne sont que les déclamations d'un protestant contre le Pape, quelques autres Vers épars où il annonce froidement les sujets qu'il va traiter, comme un prédicateur qui fait la division de son sermon, et deux Vers fanatiques qui ont échappé à l'ame bienfaisante de l'auteur, et que j'ai rayés de l'original Anglois que je posséde. J'ai pensé qu'on ne seroit pas fâché de connoître en entier un Poëme si singulier et depuis long-tems célebre dans l'Europe. Mais

m'étant proposé pour but, comme je l'ai déjà dit, de faire de cette traduction, un ouvrage qui pût trouver une place dans notre littérature, j'ai encore jetté à la fin de chaque Nuit, tous les morceaux, tous les passages qui appartenoient uniquement à la théologie et aux dogmes particuliers de la révélation, et j'ai choisi ce qui étoit d'une morale plus universelle, comme l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame.

Un autre défaut que j'ai entrepris, non pas de faire disparoître tout-à-fait, je le crois impossible, mais du moins de diminuer, c'est le peu d'ordre qui se trouvoit dans l'assemblage des différens morceaux dont chaque Nuit étoit composée. Elles n'ont point un objet distinct et particulier. Elles ne forment point un tout séparé. Le Poëte quitte une matière dans un chant pour la reprendre dans un autre. Il y revient plusieurs fois, selon que les mêmes sentimens se renouvellent dans son ame, ou qu'il découvre de nouvelles réflexions et de nouveaux rapports. Ce qui auroit pu servir à former une seule Nuit, est morcelé et dispersé par lambeaux dans les neuf Nuits de l'original, sans que chaque portion appartienne plu-

tôt à une Nuit qu'à toute autre. On conçoit aisément que l'auteur méditant sans plan et sans méthode sur les principales vérités de la morale et de la religion, devoit retomber souvent sur les mêmes sujets; que l'idée de la mort lui rappelloit autant de fois la vanité de la vie, l'immortalité, &c. et qu'il devoit sans cesse rentrer et tourner dans le même cercle.

Rien ne m'a paru porter une atteinte plus mortelle à l'intérêt qui a besoin d'être entretenu dans un ouvrage aussi sérieux, et qui par lui-même fatigue le lecteur en le forçant continuellement à penser. Ce défaut ôtoit à chaque Nuit le charme de la variété, dont la premiere source est dans la nouveauté des objets. C'est du moins l'impression que j'ai ressentie à la lecture de mon premier essai, où j avois exactement suivi l'ordre de l'original. Malgré le penchant qui porte un traducteur à tout admirer dans l'auteur qui a une fois adopté, malgré les élans fréquens et les idées sublimes qui réveillent l'admiration à chaque page des Nuits, le sentiment déplaisant que causoit la vue de ce désordre et de cette éternelle uniformité, ne s'effaçoit point de mon ame. J'ai donc

regardé cette premiere traduction comme un Architecte feroit l'amas des matériaux d'un édifice, taillés et tout prets à placer, mais entassés au hasard dans huit ou neuf places différentes et mêlés dans les décombres. J'ai assemblé, assorti de mon mieux, sous un titre commun, tous les fragmens qui pouvoient s'y rapporter et former une espece d'ensemble. La même raison m'a fait multiplier ces titres; et des neuf Nuits de l'original, j'en ai formé vingt-quatre. Je sais qu'en remettant en masse toutes ces portions et ces parcelles du tout, on pourroit leur donner des combinaisons différentes de celle que j'ai préférée. Mais ce qui m'a paru nécessaire, c'étoit un arrangement quelconque, et tel ou tel arrangement devient indifférent dans un ouvrage dont toutes les parties n'ayant entre elles aucune liaison particuliere et nécsssaire, ne s'unissent que par les rapports communs et généraux qu'elles ont avec les deux ou trois vérités fondamentales qui renferment le principe et le germe de toutes les pensées de ce Poëme. Dans cette espece de bouleversement de mon original, je ne crois avoir qu'un reproche légitime à craindre; celui d'avoir

attenté au désordre sublime de la douleur et du génie. Mais je me flatte de n'avoir pas profané ces élans de l'enthousiasme, cette succession rapide et tumultueuse des mouvemens et des transports d'une ame agitée qui s'élance et bondit d'idées en idées, de sentimens en sentimens. Il ne faut qu'une sensibilité ordinaire, pour vous faire reconnoître d'abord que ces endroits sont consacrés au génie, et vous avertir d'en écarter la main téméraire et glacée de la méthode.

Au reste, j'ai tâché de traduire aussi littéralement que j'ai pu, à raison de mon talent, et de la différence du génie des deux langues. Quand il m'est venu quelque idée qui pouvoit servir de liaison aux autres, quelque épithete qui complétoit une image, la rendoit plus lumineuse, ou donnoit plus d'harmonie au style, j'ai cru que c'étoit mon droit de l'employer. S'il étoit vrai que j'eusse quelquefois embelli l'original, ce seroit une bonne fortune dont je lui rends tout l'honneur. Je ne la devrois qu'au sentiment dont il me pénétroit. Quand notre langue résistoit à l'expression Angloise, j'ai traduit l'idée; et quand l'idée con-

servoit encore un air trop étranger aux nôtres, j'ai traduit le sentiment. Pour me faire mieux entendre, j'en citerai un exemple. A la fin des notes de la quatrieme Nuit on lit : » Le souvenir de » la mort de Narcisse fait rebrousser les » pensées les plus joyeuses de l'âge le » plus gai, droit à la vallée des morts. » Voilà le mot à mot de l'Anglois. Laissant cette image trop sauvage pour nous, j'y ai substitué l'idée qu'elle faisoit naître. » Le jeune homme dans la fougue de » l'âge et des plaisirs suspendra sa joie » pour s'attendrir sur ton sort: il ira, » mélancolique et pensif, rêver à toi au » milieu des tombeaux. «

Je ne doute point que cette prophétie de l'auteur ne se soit accomplie jusqu'à un certain point. Plus d'un lecteur aura donné des larmes à Narcisse, à Philandre, à Lucie. Plus d'un homme se sera enfermé avec Young, aura passé des heures délicieuses à rêver avec lui à la mort, à l'immortalité, aux malheurs de la condition humaine, aux étranges phénomenes de cette vie. » Que ne suit-on les lecteurs » au fond de leur cabinet, dit (1) M

(1) Dans les réflexions qui précédent sa Traduction

» le Comte de Bissi, on verroit que les » ouvrages mélancoliques sont ceux qui » plaisent et attachent le plus. « Soyez, tant qu'il vous plaira, gai, léger, frivole dans la société ; dès que vous êtes seul, vous n'aimez plus tant à rire. Un ouvrage perpétuellement plaisant vous fatiguera bientôt, vous ennuyera. Ce n'est pas lui que vous choisirez pour vous consoler si vous avez quelque sujet particulier de tristesse, ou si vous éprouvez ce sentiment vague et confus qu'on nomme ennui, et dont le vrai remede est placé dans l'attendrissement de l'ame, et dans les pleurs de la sensibilité. Dès que l'ame est atteinte de ce mal-aise, lorsqu'elle éprouve cette espèce de plénitude et de satiété qui lui donne du dégoût pour la vie, rapportez-la dans la solitude : livrez-la quelques heures à ces auteurs mélancoliques qui étoient dans un état analogue au sien, lorsqu'ils ont écrit, et dès qu'ils auront tiré d'elle quelques larmes, vous ne tarderez pas à la sentir soulagée.

---

de la premiere des Nuits, imprimée dans les *Variétés littéraires*

Il me reste à parler des autres ouvrages d'Young que j'ai ajoutés à ses Nuits.

On peut regarder son Poëme sur le Jugement dernier comme un heureux essai de son génie dans le genre où il devoit exceller. Il annonce cette imagination brillante et féconde dont il a déployé toutes les richesses dans ses Nuits: il décele son amour pour les sujets lugubres et sombres. Il le donna vers l'année 1723, et les Anglois le reçurent avec les plus grands applaudissemens. J'en ai supprimé quelques morceaux qui déparoient l'ouvrage, et faisoient longueur, sur-tout après la lecture des Nuits.

On sera moins content de sa Paraphrase d'une partie du livre de Job. Cette longue suite d'interrogations sans réponses, et le défaut de variété dans les tours y jetent une monotonie fatigante, qu'il n'étoit guere possible de corriger. Peut-être cependant qu'elle a encore des beautés qui peuvent du moins faire supporter ce défaut. Young dut trouver des charmes à lire, à traduire le livre de Job, dont les sentimens étoient si conformes à ceux qu'il éprouvoit lui-même dans ses malheurs.

Le public ne sera pas fâché de trouver ensuite l'Epître qu'il adresse dans sa vieillesse à M. de Voltaire.

Soit qu'il écrivît en vers ou en prose, il ne traitoit jamais des sujets frivoles. Nous avons de lui six lettres fort longues dédiées à une Dame. Elles sont plus dévotes que morales, et appartiennent moins à l'homme de lettres qu'au directeur. On y retrouve son goût pour des allégories qu'il rend justes à force d'esprit, mais qui n'en restent pas moins bizarres et mauvaises. C'est ainsi que dans l'Épître dédicatoire qui est à la tête de ces lettres, il se donne beaucoup de peine pour créer ou trouver des rapports entre les centaures de la Fable et les libertins de nos jours, et c'est de cette source qu'il tire sans fin des allusions, des métaphores, et une foule d'idées accessoires qui ne valent pas mieux que l'idée principale. De tems en tems cependant elles sont semées de réflexions et de morceaux plus dignes de lui. Il y reste peu de chose à glaner après ce que j'en ai recueilli sous les titres de *Revue de la vie*, et de *Pensées sur différens sujets*. Il écrivit ces lettres en 1754.

Il en avoit publié une autre dès 1728, sous le titre *d'Apologie de la Providence*, ou *véritable estimation de la vie humaine.* C'est un de ses ouvrages de prose. Le sujet est conforme au nouvel état où il venoit de se fixer. On voit qu'il l'écrivit de cœur et dans un tems de satisfaction. Il venoit d'être nommé Chapelain du Roi.

Il s'est aussi essayé dans le genre lyrique, mais sans succès. Ce Poëte si sublime, si original dans ses Nuits, n'est plus dans ses Odes qu'un versificateur froid et vulgaire. Cette imagination si fougueuse, si amoureuse du désordre, s'éteint dès qu'il touche la lyre. Des pensées communes laissent presque toutes ses strophes vuides et sans mérite. Ce n'étoit pas cependant la faute du sujet. Un Poëte Anglois devroit être moins stérile qu'un autre, lorsqu'il vante les avantages du commerce, et l'empire de la mer; et l'auteur étoit alors dans la vigueur de l'âge: mais ce n'étoient pas là les idées qui lui étoient les plus familieres.

Ses autres pieces fugitives sont une Épître à Adisson sur la mort de la Reine

Anne, et l'avénement du Roi George en 1714; des vers sujets à l'installation de M. Walpool, d'autres sur les évenemens politiques de 1745, pièces très-médiocres; une Epître à M. Tickell sur la mort d'Adisson en 1719; elle n'a rien de bien remarquable que l'écrivain célebre qu'elle intéresse, et le témoignage honorable que l'auteur rend aux vertus de son ami. L'Epitre à Milord Landsdowe, en 1712, mérite d'être traduite en entier.

Les deux Epîtres qu'il adressa à Pope en 1730, sur les mauvais auteurs de son siecle, doivent être ajoutées aux sept satyres qui en portent le nom, et qu'il a réunies sous le titre commun de *la Passion universelle*, ou *l'Amour de la renommée*. Il étoit fort jeune lorsqu'il les composa. Elles sont regardées par les Anglois comme une de ses principales productions. » Si » la pureté du style, dit le Journaliste » que nous avons déjà cité, le brillant » de l'esprit, et la simplicité du sujet » peuvent assurer à un auteur les applaudissemens du public, Young a droit » d'y prétendre. Cependant, ajoute-t-il, » je ne sais pourquoi ces Satyres qui » avoient d'abord été si bien accueillies et

» généralement estimées, sont aujourd'hui
» passées de mode. Le Docteur Swift en
» donne pour raison que l'auteur auroit
» dû être ou plus gai ou plus méchant. On
» y remarque aussi le défaut général de
» presque tous ses ouvrages. Ses Satyres
» ne sont qu'un enchaînement d'Épi-
» grammes sur le même sujet, qui plai-
» sent d'abord et finissent par ennuyer.

Le Poëme, où il me paroît avoir montré le plus de sagesse et de goût, c'est *la Force de la Religion*, ou *l'Amour vaincu*, qu'il donna peu de tems après son *Jugement dernier*. Le sujet est des plus propres à intéresser. La malheureuse Jeanne Gray, dont on connoît la fin tragique, en est l'héroïne. Si ma traduction a quelque mérite, et si j'ai rendu mon original, on ne sera point étonné du grand succès qu'il eut en Angleterre. Les Critiques trouverent pourtant que tous les soins que se donnoit l'auteur pour rendre ses vers coulans et faciles, ne leur avoient pas encore ôté tout-à-fait l'air du travail et de la contrainte. Malgré ce défaut, qui devient insensible pour nous, ce petit ouvrage attira tous les yeux sur ses talens et établit sa réputation. Beautés d'imagination

gination, de sentiment, de morale, tout est prodigué dans ce récit poëtique et touchant. On y trouve les scenes les plus théâtrales, et les tableaux les plus pathétiques. Young est sublime dès qu'il peut s'attrister. C'est le peintre du malheur.

Ce Curé si éloquent, cet Orateur sublime de la morale et de la vertu, avoit débuté par le théâtre dans la carriere des lettres. On connoît sa tragédie de *Busiris*, dont M. de la Place a enrichi notre littérature. Elle fut jouée en 1719 sur le théâtre de Drury-Lane, et ce fut le premier essai remarquable de ses talens. Elle fut bientôt suivie d'une seconde intitulée la *Vengeance*, qui fut représentée en 1721. A l'âge de 69 ans, en 1753, il osa se remontrer sur la scene, et donner *les Freres*, (Démétrius et Persée) piece bien inférieure à la *Vengeance*, où il y a des choses à admirer.

Cette Tragédie, ses conjectures sur la composition originale, son *Estimation de la vie*, et les autres ouvrages dont je viens de faire l'énumération, traduits, soit en entier, soit par extrait, suivant leur mérite, formeront encore un volume très-intéressant, et nous aurons tous

ce qu'il y a de bon dans les quatre volumes *in*-12, de l'édition de 1765, qui est la derniere et la plus complette.

LES
COMPLAINTES
OU
LES NUITS D'YOUNG.

PREMIERE NUIT,

Adressée à M. ARTHUR ONSLOW, Orateur de la Chambre des Communes.

LES MISERES DE L'HUMANITÉ.

Doux sommeil, toi dont le beaume répare la nature épuisée... Hélas ! il m'abandonne. Semblable au monde corrompu, il fuit les malheureux. Exact à se rendre aux lieux où sourit la fortune, il évite d'une aîle rapide la demeure où il entend gémir, et va se reposer sur des yeux qui ne sont point trempés de larmes.

Après quelques momens d'un repos

agité, et depuis long-temps je n'en connois plus de tranquille, je me réveille.... Heureux ceux qui ne se réveillent plus!... Pourvu toutefois que les songes effrayans n'épouvantent pas les morts dans le fond des tombeaux.

Quels flots tumultueux de rêves insensés ont battu mes sens pendant le sommeil de ma raison! Comme j'errois de malheurs en malheurs! j'éprouvois toutes les horreurs du désespoir pour des infortunes imaginaires. Rendu à moi-même et trouvant ma raison, qu'ai-je gagné à m'éveiller? Hélas! je n'ai fait que changer de maux, et je trouve la vérité plus cruelle encore que le mensonge. Les journées sont trop courtes pour suffire à ma douleur; et la nuit, oui, la nuit la plus noire, au moment même où elle s'enveloppe des ténebres les plus profondes, est encore moins triste que ma destinée, moins sombre que mon ame.

Maintenant arrivée au milieu de son cercle, assise au haut des airs sur son trône d'ébene, la Nuit, comme un Dieu dans une majesté voilée et sans rayons, étend son sceptre de plomb sur un monde assoupi. Quel silence! Quelle obscurité

Silence, obscurité, couple solemnel . *Pag. 3.*

profonde ! L'œil ne voit aucun objet : l'oreille n'entend aucun son. Toute la création dort. Tout paroît mort Il semble que le mouvement qui donne la vie à l'Univers se soit arrêté, et que la Nature fasse une pause. Repos terrible, image prophétique de la fin du monde !..... Qu'elle ne tarde plus; Destin, hâte-toi de tirer le rideau : je ne peux plus perdre.

Silence! Obscurité! couple solemnel, augustes enfants de l'antique nuit : vous dont la présence fortifie l'ame, vous qui guidez vers la sagesse les pensées naissantes, vous dont la puissance invisible releve l'homme abattu, et l'affermit sur sa raison, assistez-moi : je vous remercierai dans le tombeau. C'est-là votre empire ; c'est-là que ce corps fragile, dont la poussiere vous appartient, doit bientôt en tombant rendre hommage à votre terrible divinité. Mais que fais-je en implorant votre vaine puissance ? Qu'êtes-vous devant celui dont la voix interrompant le silence éternel du cahos, envoya les étoiles du matin commencer leur course joyeuse au-dessus du monde naissant, et lui annoncer son Créateur ? Etre-Suprême, c'est toi que j'invoque. Toi qui

du sein du néant fis jaillir le soleil dans l'Univers comme une étincelle brillante, frappe mon ame et fais-y luire la sagesse. Voici l'heure où l'avare, au milieu des mortels endormis, veille à côté de son trésor. Tu es le mien; c'est sur toi que mes yeux sont ouverts: c'est dans ton sein que je cherche un asyle.

Mon ame, comme mes sens, est dans les ténebres. Daigne, à travers cette double nuit qui l'environne, daigne transmettre jusqu'à elle un rayon qui l'éclaire et la console. Je voudrois, faisant treve à mes chagrins, éloigner ma pensée du spectacle de mes maux, et parcourir utilement les scenes variées de la vie et de la mort. Sois mon guide; inspire-moi de grandes vérités; dirige mes actions ainsi que mes chants; enseigne à ma raison à discerner le bien: force ma volonté à le le vouloir; enchaîne-moi à la vertu: que je m'acquitte enfin avec elle des longs arrérages que je luis dois, et que la coupe de la vengeance ne se soit pas épuisée en vain sur cette tête dévouée.

Une heure sonne: nous ne comptons les heures qu'après qu'elles sont perdues. C'est donc sagesse à l'homme de donner

au tems une voix. Le son de l'airain frémissant retentit au fond de mon ame; je la sens trésaillir comme à la voix de l'Ange du jugement. Si j'ai bien entendu, la cloche a sonné la dernière de mes heures: où sont maintenant celles qui l'ont précédée? Elles sont avec les années qui ont vu naître le monde. Ce signal m'annonce qu'il faut quitter la vie. O! combien il me reste de choses à faire. Mes espérances et mes craintes se réveillent dans le trouble; tout mon être est en alarme: où vais-je? .... Du bord étroit de la vie, j'abaisse mes regards tremblans. ... Dieu! quel abyme sans fond! Épouvantable éternité, c'est toi que mon œil rencontre, je n'en peux douter: tu dois t'attacher à mon être. ... Et comment l'éternité peut-elle appartenir à un être fragile, à moi, qui n'ai pas une heure en propriété?

Que l'homme est un être étonnant! Après Dieu, c'est le plus inconcevable. Pour avoir une idée juste de lui-même, il faut qu'il la compose de mille idées qui lui paroissent extravagantes. Quel contraste de richesses et de pauvreté, d'abjection et de grandeur! Que l'homme est vil! que l'homme est auguste! Et le Dieu

qui a fait cette étrange créature, qu'est-il donc? Assemblage merveilleux de deux natures différentes, l'homme est le centre d'où partent deux infinis opposés : il forme la nuance délicate qui unit les deux extrêmes. Anneau brillant, il occupe le milieu dans la chaîne immense des êtres qui descend depuis Dieu jusqu'au néant. Rayon éteint de la divinité; esquisse imparfaite; portrait effacé de la grandeur suprême; le frêle enfant de la poussiere et de l'héritier de la gloire, un foible immortel, un insecte infini, un ver, un Dieu !... Épouvanté de moi, je me confonds et me perds dans mon être; ma pensée étrangere dans sa propre demeure me parcourt tout entier avec un étonnement mêlé d'effroi. Mon ame se cherche et se replie sur elle-même pour se voir. Interdite et flottante, elle se regarde avidement et frémit en ne pouvant se reconnoître. Quel étrange mistere l'homme est pour lui-même ! Que de majesté il conserve dans cet état de misere où il est abaissé ! Quel air triomphant regne encore dans les traits de cet être s uffrant ! Ma raison indécise et muette reste suspendue entre la terreur et la joie, et ne sait que pro-

noncer sur mon être. Tantôt l'admiration me ravit et me fait éprouver ses transports, tantôt la frayeur m'abat et je suis tremblant devant moi.... Helas ! qui peut conserver ma vie ?.... Mais aussi qui peut détruire mon être ?.... Le bras d'un Ange ne sauroit me préserver du tombeau ; mais des légions d'Anges ne peuvent m'y tenir relégué.

Non, l'immortalité de mon ame n'est point une simple conjecture ; tous les objets de la nature m'en répetent la preuve. Le Ciel, attentif au bonheur de l'homme, a disposé par-tout des lumieres qui l'éclairent sur son être. Le sommeil même est chargé de l'instruire.

Quand ce Dieu taciturne soumet à sa douce puissance mes membres assoupis, mon ame toujours éveillée poursuit sans le secours des sens son vol infatigable. Tantôt elle foule d'un pied fantastique la verdure et les fleurs. Tantôt enfoncée dans la sombre épaisseur d'une forêt solitaire, elle la traverse triste et pensive : elle s'afflige de ne pouvoir découvrir les traces consolantes des pas du voyageur. Quelquefois tombée soudain du sommet d'un rocher, elle se sent avec horreur

rouler de précipices en précipices ; c'est la surface d'un lac qui l'a reçue dans sa chûte, elle nage avec effort au travers de son onde écumante, regagne ses bords escarpés, et gravit péniblement le penchant de la montagne. Combien de fois elle se sent portée sur l'aîle des vents, au milieu d'une foule de fantômes bizarrement vêtus, légers enfans de l'imagination! Mais soit qu'elle jouisse d'un doux mensonge, soit qu'elle souffre de ses chimeres, ses erreurs mêmes lui disent qu'elle est d'une nature plus noble que la poussiere qui s'éleve sous mes pas, que son activité n'a point de bornes, qu'elle aime à prendre l'essort vers les hauteurs, et que toujours prête à s'enlever vers le lieu de son origine, elle plane librement au-dessus du corps mortel que son poids attache à la terre. Ainsi la nuit dans son silence même me révele une ame immortelle ; la nuit dans son obscurité m'annonce un jour éternel : le sommeil qui engourdit mes sens, instruit ma raison et les vains songes ne voltigent point en vain autour de moi.

Les songes de la nuit peuvent nous donner des leçons utiles. Ce sont les rêves

que l'homme fait éveillé, qui lui sont funestes. Combien de fois j'ai formé des assemblages d'idées plus extravagans que les tableaux désordonnés du sommeil ! Je voulois unir des choses insociables, et donner un être à l'impossible. Insensé, je me promettois des plaisirs stables sur le théâtre changeant du monde, des jours clairs et sereins au milieu des tourmens de la vie, un bonheur calme sur les flots agités ! Quel Univers enchanteur habitoit ma jeunesse ! De quelles riches couleurs mon imagination me peignoit tous les objets ! Ce n'étoit que rians tableaux, que perspectives agréables et variées, que plaisirs sur plaisirs dans un long enchaînement. Dans quels transports je me promenois au milieu de cette draperie magnifique dont j'avois tapissé mon séjour ! Semblable au ver qui file la soie, je me plaisois à m'envelopper de ces voiles tissus par ma folie. J'épaississois le bandeau qui déroboit à la raison la vue des cieux et de la vérité. Perdant par dégrés sa lumiere, aveuglé par mes mains, et rampant dans les ténebres que j'avois formées, je me roulois dans ma chaîne, et m'en entourois sans fin. J'idolâtrois mon erreur;

le monde et mon cœur étroitement unis, cimentés ensemble, étoient devenus inséparables. Je me repaissois du fol espoir de trouver ici le bonheur... lorsque tout-à-coup je me suis éveillé au bruit perçant de la cloche funebre, qui ne cesse de sonner tout le jour et d'envoyer des milliers d'hommes aux autels de l'insatiable mort. Frappé de terreur à mon réveil, je me suis regardé, et j'ai frémi en me voyant moi-même à demi-décédé. Douces illusions, richesses imaginaires, qu'êtes-vous devenues? De cet empire si brillant et si vaste, où mon ame faisoit la souveraine, que lui reste-t-il aujourd'hui? Une frêle demeure d'argile qui déjà tombe en ruines de toutes parts. Oui, les fils, dont l'industrieuse araignée ourdit sa toile, sont des cables auprès des liens qui attachent l'homme au bonheur et à la vie; ils se rompent au moindre souffle.

Demeures célestes, où les immortels goûtent des plaisirs qui n'ont point de bornes, ni dans leur mesure, ni dans leur durée, ce n'est que dans votre sein qu'on peut trouver le bonheur: dès qu'il peut finir, il cesse d'être. Le bonheur fuiroit des cieux, si la crainte de le perdre

y pouvoit entrer. Mais il est en sûreté dans cet asyle, où ne peut monter l'influence de ces spheres, qui, roulant sur nos têtes, entraînent les mondes inférieurs dans le tourbillon de leur inconstance, et versent sur eux les changemens et le malheur. Ici, c'est le théâtre des tristes vicissitudes; chaque heure enfante des révolutions sur notre globe infortuné. Qu'il est rare que dans la variété de ses combinaisons infinies, le sort amene les plus heureuses, et ce sont toujours celles qui passent le plus rapidement! Si le tems est armé d'une faulx énorme, dont le large tranchant coupe, comme l'herbe des campagnes, les empires dans leur racine, chacune des heures a aussi son glaive en main; elles vont moissonnant nos plaisirs à mesure qu'ils naissent, et se font un jeu cruel de détruire autour de nous tous les germes du bonheur. Avec quelle rapidité j'ai vu le mien décroître et s'évanouir! Le bonheur sur la terre, mot d'orgueil! où est la chose? J'ai cru le saisir, et je n'ai embrassé qu'une ombre; on n'en peut trouver ici-bas que dans la vertu: elle seule le donne, comme le soleil se donne sa lumiere; elle ne le

perd point en perdant des biens périssables : mais quand on l'emprunte de la fortune ou des hommes, il est inconstant comme elle, il passe comme eux. (*a*) Ah! si j'avois bien pesé les objets de mes desirs avant de m'y attacher, que je me serois épargné d'amertume et de regrets!

O mort! souveraine propriétaire de tous les êtres, il t'appartient d'effacer les empires sous tes pas et d'éteindre les astres. Le soleil lui-même, tu ne dois le souffrir qu'un tems dans l'univers. Un jour viendra que ton bras le détrônant de sa sphere le précipitera dans la nuit. Eh! ne peux-tu donc te contenter de ces grandes victimes? Pourquoi ta haine s'attache-t-elle à un atôme, et me choisit-elle pour s'épuiser sur moi? Ne te suffisoit-il pas qu'un de tes traits m'eût atteint, sans m'en décocher trois coup sur coup? Ils ont déchiré mon cœur de trois mortelles blessures, avant que l'astre de la nuit eût arrondi trois fois son globe mélancolique.

C'est en vain que le tems coule et change mes heures; en vain je change de situation et de lieux. Le plaisir a fait avec moi un divorce éternel, il ne vient plus s'unir à mes réflexions, elles s'aigrissent toutes

sur

sur mon cœur et l'abreuvent d'amertume. La pensée, trop active pour mon repos, me tourmente sans relâche. La cruelle, profitant du calme et des ténebres de la nuit, m'entraîne dans le passé, promettant de m'y consoler. Imprudent, je la suis dans les sombres détours de ces tems qui ne sont plus; mais comme un assassin perfide elle me trahit et m'y perce le sein: elle s'étudie à me chercher par-tout des chagrins; elle me ramene au lieu où furent mes plaisirs, et je ne trouve plus qu'un désert, où leurs fantômes sont restés pour tourmenter ma mémoire. Je déplore les richesses évanouies de mes premieres années; je gémis sur les débris épars de mon bonheur: tous les objets qui m'avoient charmé, tous ces biens si chers dont je jouissois avec transport, me font aujourd'hui trembler d'effroi, et chacun de mes plaisirs passés enfonce un trait dans mon cœur.

Mais pourquoi me plaindre, ou pourquoi ne plaindre que moi? Le flambeau de l'univers ne luit-il que pour moi seul? Suis-je le seul infortuné? Ah! je déplore une destinée commune à des milliers d'hommes. Sous une forme ou sous

une autre il se fait à tous les mortels une substitution éternelle des douleurs de leur mere : la peine est un sûr héritage que la femme transmet à tous ses enfans avec la vie.

Quelle foule de fléaux divers opprime l'humanité ! La guerre, la famine, la peste, les orages, l'incendie, les volcans, les divisions intestines, les tyrans désolent tour-à-tour et ravagent ensemble l'espèce humaine. Ici des hommes dépossédés de la lumière, ensevelis vivans dans la profondeur des mines, oublient qu'il est un soleil : sur les mers, des êtres immortels, comme le despote qui les enchaîne à la rame, y vivent attachés ; toujours luttant contre les tempêtes, tant qu'ils respirent, ils sillonnent les flots, et ne recueillent que le désespoir. D'autres pour des maîtres durs, mutilés dans les combats, vont aujourd'hui, étendant le bras qui leur reste, mendier un morceau de pain noir le long des Royaumes que leur valeur a sauvés. (*) La misère et les maladies incu-

---

(*) Louis XIV voulut, par l'établissement de l'Hôtel des Invalides, dérober aux yeux de l'humanité ces affligeans tableaux.

rables dans une ligue cruelle assaillent à la fois une multitude de désespérés, et ne leur laissent d'asyle que dans le tombeau. Vois-tu cette foule de morts, que les hôpitaux gémissans rejettent de leur sein ? Vois-tu cette autre foule de mourans qui se pressent à leurs portes et sollicitent la place que les morts ont laissée ? Combien d'infortunés, nourris autrefois dans le sein des plaisirs, implorent aujourd'hui la main froide et lente de la charité, et, ô vue choquante ! l'implorent en vain. Riches voluptueux, quand le plaisir vous lasse, dans ces momens d'ennui où le monde vous devient insipide, venez respirer dans ces tristes asyles : ouvrez vos mains, donnez et ranimez en vous le sentiment du plaisir en voyant ce que souffrent les malheureux : mais vous êtes sans pudeur, et si vous rougissez encore, c'est de la vertu.

Encore, si le malheur ne saisissoit que le vice ! mais ni la prudence ni la vertu ne peuvent nous défendre de ses aveugles mains. Les maladies attaquent la sobriété comme l'intempérance ; on est puni sans être coupable. Vous fuyez en vain dans le fond des forêts : vous n'empêcherez

pas les chagrins de vous y suivre. Souvent nos précautions mêmes nous exposent davantage, et les pas que nous faisons pour éviter la mort, nous la font rencontrer. Le bonheur même ne donne jamais ce qu'en promet le nom : nous nous étonnons tous les jours de trouver tant de différence entre ce bonheur que nous cherchons, et l'objet que nous avions confondu avec lui. Nos desirs sont accomplis et nous ne sommes point satisfaits. La vie la plus fortunée a ses peines. Le cours le plus doux de la nature nous fatigue. Nos meilleurs amis nous offensent sans le vouloir ; ils sont innocens, et notre repos est cependant troublé. Sans accidens, que de calamités ! Que d'hostilités, sans ennemis ! (*b*) Ah ! nos maux sont innombrables, et je n'ai pas assez de soupirs pour en donner un à chaque espece de misere.

Que la partie de ce globe, occupée par l'homme, est petite ! Le reste n'est qu'une étendue stérile et désolée ; des rochers, des déserts, des mers glacées, ou des sables brûlans, sauvages repaires des monstres, des serpens, des poisons et de la mort. Cet affreux tableau de no-

tre globe est celui de notre vie. Qu'elle est misérable cette Royauté dont l'homme est si fier ! Que ses plaisirs sont resserrés ! Que ses maux sont vastes ! Les noirs chagrins l'assiegent, les douleurs le déchirent, les passions l'agitent et le tourmentent, les fléaux le dévorent, le gouffre de la mort s'ouvre à tout moment sous ses pas et menace de l'engloutir. O lune ! notre malheureux globe est encore plus changeant que le tien. Je te vois pâle et triste ; serois-tu un témoin sensible des malheurs de l'espece humaine !

Que faisois-je en ne pleurant que sur moi ? Le foible enfant et le malheureux vieillard n'ont d'espoir que dans la pitié d'autrui. La nature a voulu par-là nous apprendre à être compatissans. Un cœur qui ne souffre que de ses maux, mérite les peines qu'il endure. Une sensibilité généreuse qui intéresse le genre-humain dans ses pleurs, s'ennoblit et se transforme en vertu. En plaignant les autres, nous nous consolons nous-mêmes : en partageant leurs malheurs, nous sentons moins la violence des nôtres. Recevez donc, ô mes semblables, la part que je vous dois dans mes larmes !

Que la félicité humaine est un objet de pitié pour l'homme dont l'œil peut percer dans l'avenir, seulement de l'intervalle d'une heure ! La fortune te sourit, Lorenzo, tu te laisses endormir à ses chants flatteurs ; tremble en recevant ses dons, elle vend le bonheur ; n'attends pas l'orage pour t'alarmer ; le calme est plus menaçant que la tempête ; les faveurs du Ciel sont des épreuves et non des récompenses : jouis du présent, mais en te défiant de l'avenir.

Ne crois point que je me fasse un plaisir barbare de troubler ta paix : je voudrois l'assurer ; mais ta joie ne m'en impose point. Ton orgueil, je le sais, sollicite de moi l'aveu de ton bonheur. Pardonne à un ami qui ne sait point mentir pour te flatter. Tes plaisirs sont le gage de tes peines. Bercé dans un songe agréable, tu rêves au bonheur sur les bords d'un précipice. Sais-tu que le mortel heureux contracte une dette avec le malheur ? L'adversité, comme un créancier sévere, s'apprête à te demander les intérêts accumulés de ses délais : elle fait de la prospérité passée un fouet déchirant, qui rend le sentiment de l'infortune plus poignant

et plus cruel. Nos vains plaisirs, comme de faux amis, dont la tendresse s'est changée en haine, se révoltent contre nous; et déchirant le sein qu'ils ont caressé, ils empoisonnent la paix de nos jours. Ne te livres donc point aux excès de la joie: en la modérant tu la goûteras mieux. Les transports trop vifs étouffent le bonheur dans nos mains, et une jouissance trop exaltée nous laisse plus malheureux que nous ne l'étions par la privation même. Lorenzo, crains ce que les hommes appellent bonheur. (*c*).

Le mien est mort avec toi, mon cher Philandre; ton dernier soupir a rompu le charme: la terre désenchantée a perdu son éclat. Où sont ces fantômes brillans, cette riche parure dont l'embellissoit ta présence? Je ne vois plus qu'un désert sombre et nud, une terre dépouillée, inondée de pleurs, où je suis laissé, dans ma vieillesse, abandonné comme un être de rebut. Le grand enchanteur est mort: et ce pays d'illusion s'est effacé. Quel changement subit! Que l'Univers me paroît différent de ce qu'il étoit hier! Cher Philandre, tu n'es donc plus qu'une cendre inutile et vaine, jetée et perdue dans

la nuit du tombeau ! Tu touchois à l'objet de tes plus cheres espérances. Qu'il t'avoit coûté de travaux et d'efforts ! Quelle noble ardeur t'enflammoit pour la vertu ! Comme ta jeunesse marchoit à grands pas vers elle ; mais tandis que ta gloire éblouit nos yeux, la mort perfide, cachée dans ton sein et riant de tes projets, travailloit dans l'ombre et minoit sourdement ta vie.

La prévoyance de l'homme ne peut jamais passer la conjecture. C'est l'événement qui la nomme sagesse ou folie. Souvent l'idée la plus riante finit par devenir une pensée douloureuse Que notre vue est foible et bornée ! elle ne peut porter au-delà du moment présent. L'instant qui suit est derriere un nuage épais ; nous voulons le pénétrer, mais en vain. Le temps ne nous est distribué que par parcelles : chaque moment jure au destin de garder sur notre sort un profond silence, jusqu'à ce qu'il vienne se mêler au cours de notre vie ; et tandis que l'avenir se taît sur notre destinée, chaque moment qui passe peut commencer l'éternité.

Par les lois de la nature, tout ce que

nous pouvons jamais être, nous pouvons le devenir à l'heure même. Aucune de nos heures n'a de prérogatives sur les autres. Quelle présomption plus téméraire peut donc s'élever dans le cœur de l'homme, que celle de compter sur le lendemain ? Où est-il, ce lendemain ? Combien d'hommes iront le chercher dans un autre monde ? Ici-bas, il n'est sûr pour personne ; et c'est sur un peut-être, tant décrié par ses mensonges continuels, que nous bâtissons des espérances sans fin, comme sur la base la plus solide ! Nous ourdissons des plans éternels, comme si nous tenions le fuseau de la Parque dans nos mains, et que nous puissions allonger sans cesse le fil de notre vie : tout gros de projets et d'espoir pour le jour qui suit, nous expirons aujourd'hui....(*d*) Philandre n'étoit pas dans l'âge de songer à commander son cercueil.

De toutes nos erreurs, la plus étrange est que nous ne croyons jamais avoir vécu, mais toujours être sur le point de vivre. Tous se promettent d'être sages un jour. L'homme actuel applaudit d'avance à l'homme futur, et l'amour-propre conçoit un orgueil prématuré de cette sa-

gesse à venir. Qu'elle sera belle cette vie qu'ils ne vivront jamais ! Le tems dont nous pouvons disposer , nous l'abandonnons à la folie : celui qui est encore dans les mains du destin , nous l'assignons à la la sagesse. (*e*) Tant que nous sommes jeunes et pleins de vie , nous nous reposons fiérement sur le présent sans aucune inquiétude de l'avenir , et nous nous croyons plus sages que nos peres. A trente ans l'homme soupçonne qu'il pourroit bien agir en insensé; il en est convaincu à quarante , et réforme son plan ; à cinquante il se reproche ses délais honteux , et son projet d'être sage devient enfin une résolution arrêtée , il la renouvelle encore.... C'est demain qu'il l'exécute... Il meurt toujours le même. Ainsi le délai nous vole le temps , année par année , jusqu'à ce qu'elles soient épuisées , et nous ne nous laissons qu'un moment pour les grands intérêts de l'éternité.

Les hommes vivent comme s'ils ne devoient jamais mourir : à les voir agir , on diroit qu'ils n'en sont pas bien persuadés. Ils s'alarment pourtant , lorsque la mort frappe près d'eux quelque coup inattendu;

les cœurs sont dans l'effroi. Mais quoique nos amis disparoissent, et que nous soyons blessés nous-mêmes du coup qui les tue, la plaie ne tarde pas à se cicatriser : nous oublions que la foudre est tombée, dès que ses feux sont éteints. La trace du vol de l'oiseau ne s'efface pas plus vîte dans les airs, ni le sillon du vaisseau sur les ondes, que la pensée de la mort dans le cœur de l'homme. Nous l'ensevelissons dans le tombeau même où nous enfermons ceux qui nous étoient chers ; elle s'y perd avec les larmes dont nous avons arrosé leurs cendres. Quoi, j'oublierois Philandre ! Non, jamais !.... Comme mon cœur se gonfle !... Qu'il est plein !.... Non, quand je laisserois un libre cours à ma douleur, la nuit toute entiere, la plus longue nuit ne l'épuiseroit pas; et l'alouette légere viendroit encore troubler de ses chants mes tristes plaintes.... Je l'entends déjà! C'est sa voix perçante qui vient d'éclater dans les airs. Qu'elle est matinale à éveiller l'aurore !

Tendre Philomele, comme toi, je cherche la nuit; comme toi, le cœur blessé d'un trait qui le déchire, j'essaie

d'assoupir mes douleurs par mes chants mélancoliques : nous envoyons ensemble nos accens vers les cieux. Nous n'avons que les étoiles pour témoins ; elles paroissent s'arrêter pour t'entendre: la nature entiere est insensible à ma voix. Mais il fut des chantres sublimes, dont la voix plus ravissante que la tienne charme tous les siecles. Dans ces heures de silence, enveloppé du noir manteau de la nuit, je cherche à me remplir de leur enthousiasme, pour tromper mes maux, et soulever mon ame sous le poids qui l'oppresse. Je me pénétre de leurs transports; mais je ne peux m'élever à leur génie. Divin Homere, sublime Milton, privés tous deux de la lumiere, vous chantiez dans des ténebres involontaires : moi, je m'y enfonce par choix, et je les préfere à la clarté du jour. Oh, que ne suis-je animé des feux qui vous embrassoient ! Que n'ai-je la voix du chantre de ma patrie, qui a fait revivre sous nos yeux le chantre de la Grece ! Pope a chanté l'homme : je chante l'homme immortel. Souvent je m'élance au-delà des barrieres de la vie : car qui peut me plaire maintenant que l'immortalité ? Je suis malheureux

heureux ici. Ah ! si Pope, au lieu de s'arrêter dans le cercle étroit du tems, avoit poursuivi la trace de son vol hardi, elle l'eût conduit aux portes brillantes de l'éternité. C'est lui, qui se seroit soutenu sur ses aîles de feu dans les hauteurs d'où tombe ma foiblesse. Il eût chanté l'immortalité de l'homme : il eût été le consolateur du genre humain et le mien.

NOTES.

(*a*) Prétendre au bonheur ici-bas, c'est résister aux décrets de Dieu : c'est entreprendre sur les droits du Ciel.

(*b*) Sur la terre l'homme le plus vertueux ne manque jamais d'ennemis.

(*c*) Quiconque bâtit son bonheur sur une base qui n'est pas immortelle, le condamne à périr.

(*d*) Le plus grand des malheurs de l'homme est une mort à la fois lente et subite. Qu'il est terrible d'être encore surpris après tant de tems pour prévoir ! Sois sage dès aujourd'hui. C'est folie de différer. Le jour présent s'excusera toujours sur le jour qui suit, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de jours pour être sage.

(*e*) Un fou méprise un autre fou et continue de l'être. La sagesse humaine en fait rarement davantage.

SECONDE NUIT.

Au Comte de WILMINGTON.

L'AMITIÉ.

JE viens d'entendre la voie perçante du coq vigilant : c'est une sentinelle que Dieu a placée près de l'homme pour l'éveiller dans la Nuit, et rappeller ses pensées vers son auteur. L'œil de l'Eternel est ouvert sur l'univers et sur moi.... Hélas ! qu'il me voit malheureux. Mes yeux se chargent de pleurs.... Les laisserai-je couler ?.... Où est donc mon courage ? Et sans le courage, où est l'homme ? Ne sais-je pas à quelles conditions l'homme reçoit la vie ? En naissant, il s'engage à souffrir. Le moyen de mériter moins ses maux, c'est de les accepter, de les supporter en paix.

Cher Philandre, toi, dont l'ame vertueuse étoit un trésor de morale, et dont la bouche éloquente étoit l'organe de

la sagesse, avec quel plaisir nous nous entretenions ensemble de sujets tristes et sérieux. Nous écartions les pensées vaines et stériles, faites pour ces ouvrages à la mode, consacrés à la frivolité; nous les abandonnions sans regret à ces auteurs qui se font une étude de les chercher. Fiers d'allumer des passions viles au feu d'une imagination impure, et de peupler les temples de Cithere d'hommes dégénérés et corrompus, ils ont trouvé le secret de se passer de raison. Philandre et moi, nous nous occupions du soin de perfectionner la nôtre: nous nous aimions pour devenir plus vertueux. Que de beaux jours d'été nous avons embellis, assis ensemble au bord d'un ruisseau et respirant, avec l'haleine du zéphir, le doux sentiment de l'amitié! Que de jours d'hiver nous avons abrégés encore dans la chaleur de nos disputes innocentes!

Amitié, fruit délicieux que le Ciel a permis à la terre de produire, pour faire le charme de la vie, le nectar que l'abeille exprime des fleurs parfumées est moins doux que toi. Quand la félicité daigne descendre sur la terre et visiter

les mortels, elle cherche, elle ne trouve que le sein d'un ami où elle puisse se reposer. Elle se plaît avec deux cœurs unis, appuyés l'un sur l'autre, endormis ensemble dans une paix voluptueuse. Le tems ni la mort ne peuvent te flétrir. Tu survis dans mon cœur à mon ami qui n'est plus : la joie que tu fais naître n'est point passagere ; elle est éternelle. Amitié, je ne me lasse point de te chanter dans mes Vers.

Sais-tu, Lorenzo, combien de trésors divers on posséde dans un seul ami ? L'homme y puise la sagesse et le bonheur, couple uni par la nature, et qu'on ne peut séparer sans les détruire. Si le corps a besoin d'exercice pour mieux goûter le repos, les ames ont besoin de converser ensemble, pour méditer seules avec fruit. Si vous vous bornez à la méditation, vous resterez dans une indigence superbe. Dans la solitude, la pensée brute et sauvage erre à l'aventure, se fatigue à traverser des espaces imaginaires, et périt au milieu de ces déserts. La conversation donne un frein à sa fougue, la dresse et lui apprend à parcourir le cercle de la raison ; elle donne

encore à nos idées plus d'étendue et de chaleur. La piquante émulation vient au secours de l'esprit, et prête au langage cette énergie et ces graces qui méritent l'estime.

Le choc des opinions contraires fait jaillir l'étincelle cachée de la vérité ; elle s'offre plus vîte, elle se montre plus brillante à deux amis qui l'implorent ensemble. Si tu n'as point d'ami à qui tu puisses ouvrir ton ame, tes pensées solitaires demeurent informes et avortent dans le germe. C'est en se communiquant qu'elles se fécondent mutuellement, et se prêtent le mouvement et la vie. Si le silence les retient captives et muettes, elles (a) périssent bientôt, et l'oubli les efface de l'ame.

Et s'il suffisoit de penser, aurions-nous reçu le don de la parole ? Nos idées s'épurent en passant sur nos lévres. C'est la parole qui acheve et complette les pensées : c'est elle qui les tire de la mine, qui sépare l'or pur de son alliage, et les façonne soit pour l'ornement, soit pour notre usage. L'expression frappe la pensée d'un coin qui marque sa valeur : si elle est d'un bon titre, on peut la mettre en réserve.

Il en est des connoissances comme des bienfaits. Donner, c'est acquérir : en enseignant, nous apprenons. En répandant, en débitant ses productions, l'ame s'en saisit et s'en assure la possession. Combien de vérités restent ensevelies et perdues sous l'amas d'une érudition mal digérée, et qui auroient pu briller d'un éclat utile, si le feu des entretiens avoit consumé l'enveloppe nuisible qui les couvre! La mer, par les mouvemens opposés de ses flots, les dégage de leur écume, tandis que le lac immobile corrompt ses eaux.

Arrachons-nous donc, de tems en tems, du sein de notre retraite, pour aller nous éclairer de la raison d'un ami : mais sur-tout quittons souvent la solitude pour aller dans ses bras goûter le bonheur. Que je plains l'homme triste et mélancolique qui s'obstine à vivre entiérement isolé! Qu'est-ce en effet que la sagesse, si ce n'est l'art de trouver son bonheur? Celle qui manque ce but, est plus folle que la folie même : elle n'en a ni la gaieté, ni le grelot. Oui, le fou de la raison est plus extravagant que le fou de la nature : il est plus mal-

heureux que lui. Les vrais sages ont des amis.

Jalouse d'entretenir l'amitié parmi les mortels, la nature les force à partager le bonheur, s'ils veulent en jouir ; elle l'étouffe ou l'appauvrit dans les mains de l'ingrat qui veut en priver son semblable et le retenir pour lui seul. Le bonheur est un commerce, un échange de plaisirs. Jamais homme n'a été seul aussi heureux qu'il pouvoit l'être. Nous avons besoin d'un ami pour nous plaire, pour nous goûter nous-mêmes. Quand le sentiment du plaisir descendu dans nos cœurs, s'y arrête, sans force et sans chaleur, il s'éteint bientôt ; mais s'il en sort pour se répandre et se communiquer, s'il y revient réfléchi du sein d'un ami, ah ! c'est alors que nous le sentons brûlant et qu'il nous embrase. Le bonheur veut deux êtres.

Prends garde de te méprendre : l'amitié vertueuse est la seule véritable. Loin de toi celle que la raison n'a pas fait naître, et que le vice enfante. Dans le feu d'une passion impure, l'ame se fond et s'écoule : mais cette sensibilité passe bientôt ; l'ame se resserre et reprend sa

dureté. La vertu seule peut amolir un cœur et le pénétrer d'une sensibilité qui dure toute la vie. Qu'il est beau de faire ensemble le bien, et de courir en s'aimant dans la carriere de la vertu ! Cette noble émulation est le plus précieux don de l'amitié, qui s'accroît elle-même par cette douce rivalité : elle éleve deux amis à la perfection la plus sublime : ils entrent de front dans le séjour de l'immortalité, où l'Être suprême continue de les rendre à jamais heureux ensemble.

Mais quel est le mortel à qui l'amitié se donne ? Pour la trouver chez les autres, il faut la cultiver chez soi. Des préjugés nombreux qui captivent les grands, le plus invincible est l'aveugle persuasion où ils sont, que l'amitié sacrée est une proie facile pour eux, que l'éclat de l'or est un appas où elle se prend, et que dans le sourire d'un duc il est un charme auquel elle ne peut résister. Comme la coquette, ils tendent leurs pieges pour attraper les cœurs d'autrui, sans jamais donner le leur. Mais qu'ils apprennent que nous savons retenir le nôtre, tant qu'ils ne lui présentent que cette méprisable amorce. Riches indigens,

vous vous trompez dans le calcul de vos biens, si vous y comptez notre attachement pour votre personne. Vous vous flattez d'acheter l'amitié avec de l'or; espoir imprudent! L'amour seul peut payer l'amour. Réprimez l'orgueil qui vous abuse. Montrez le cœur d'un ami, si vous voulez le trouver dans les autres. Tous marchandent ce trésor: il en est peu qui veuillent l'acheter ce qu'il vaut.

S'il en coûte pour l'acquérir, il en coûte encore pour le conserver; rien n'est si délicat que l'amitié. Sa sensibilité est extrême. Un rien l'affecte. Les plus légeres atteintes peuvent lui devenir mortelles: la réserve la blesse: la défiance la tue. Délibere sur-tout avec ton ami; mais auparavant délibere avec toi-même, pour le bien choisir. Tous ceux qui t'en offrent le visage, n'en ont pas le cœur à te donner. Ne te laisse point séduire à l'apparence. Crains les principes cachés d'une corruption intérieure. Pese, examine longtems; fais ton choix avec lenteur: est-il fait? bannis tout soupçon. C'est folie de donner son cœur et de le reprendre: de se fixer pour re-

tcmber encore dsns l'irrésolution. Prononce sur ton ami pour la vie : dès que tu l'as nommé, abandonne-toi à lui jusqu'à la mort. Cette confiance sans réserve t'honore encore plus que lui. Si tu cours quelque risque, songe que c'est pour le plus grand des biens ; tu ne peux jamais l'acheter trop cher.

Un tendre ami vaut mieux qu'une couronne ;
Un Monarque n'a rien, s'il ne possede un cœur :
Un monde entier ne vaut pas le bonheur,
C'est l'amitié qui nous le donne.
Pour gagner un ami, je céderois un trône :

Ainsi chantoit Philandre quand l'amitié nous réunissoit. Ma présence inspiroit sa Muse, échauffoit son cœur. Bacchus, ce Dieu charmant, pere des saillies et de la gaieté, nous versoit en riant le vin et la joie. La coupe en main, je buvois à Philandre longue santé et vertu. Ah! l'amitié est le nectar de la vie; mais pour être parfait, il faut aussi que les années ajoutent à sa qualité : l'amitié nouvelle n'a ni force ni douceur. Vingt années avoient épuré et mûri la nôtre. Pendant vingt ans j'en ai goûté la douce ivresse dans les bras de Philandre.

Ah! où retrouver son beau naturel, son ame sensible et ses nobles sentimens? Son cœur vrai ne connut jamais l'imposture; le sourire de la bienfaisance étoit sur ses levres; son ame étoit un trésor inépuisable de vertus. De quels plaisirs elle enivroit la mienne dans les doux épanchemens de la confiance! Félicité céleste, félicité si rare sur la terre, je t'ai goûtée..... Je t'ai perdue..... Il n'est plus pour moi de Philandre.

Cher Philandre, puis-je trop pleurer ta perte? Dois-je craindre d'être trop sensible et de me livrer à tout le désordre de ma douleur? Je l'ai beaucoup aimé, je l'aime plus encore depuis que je l'ai perdu. Je n'ai connu ce que je perdois qu'en le voyant mourir. (*b*) C'est en s'éloignant de mes yeux, c'est en prenant son vol vers l'immortalité, que son ame a déployé toute sa richesse et tout l'éclat de ses vertus. Que ne m'a-t-il laissé son génie pour le peindre tel que je l'ai vu dans son lit de mort, pour retracer sa sublime grandeur dans cette chûte si profonde de l'humanité!

Le tableau touchant de l'homme vertueux dans les bras de la mort, n'a

jamais encore été tenté par aucun mortel. Il mériteroit une main divine, et ce seroit aux Anges à prendre les crayons. Les Anges l'ont vu; ils viennent triomphans et joyeux entourer l'homme de bien mourant; ils se rangent avec respect autour de son lit, comme dans un poste d'honneur; mais, moi, qui n'ai que ma tendresse pour m'inspirer, aurois-je la témérité de l'entreprendre?..... Non, je ne laisserai point périr dans un oubli injurieux la gloire de mon ami. J'entends sa voix au fond de mon cœur. Il m'ordonne de saisir les pinceaux: l'amitié les conduira..... Essayons..... Dieu, quelle secrette horreur s'empare de mes sens! Je crois passer de l'éclat du jour dans la sombre épaisseur d'une forêt, ou m'enfoncer sous les ruines souterraines d'un édifice antique et immense, ou, descendu sous les voûtes des morts, découvrir, à la pâle lueur des lampes sépulcrales, les tombeaux abandonnés et silencieux, où les Rois ne sont plus flattés.... Arrêtons-nous un moment, pour recueillir mon ame..... J'entre enfin avec respect dans le sanctuaire où Philandre repose.....Que vois-je, un lit de mort?

Non:

Non : c'est un lit de tricmphe. Voyez sa gloire ; voyez l'homme s'immortaliser.

Fuyez, profanes, ou n'approchez qu'avec respect. La chambre où l'homme de bien se retire pour consommer sa vie et ses destins, est un sanctuaire dont les portes ouvrent sur les cieux. C'est ici que le flambeau de la vérité luit dans tout son éclat ; ici tombe le masque de l'hypocrite : ici le cœur se découvre et paroît nu. Ce qu'on voit est ce qui est. C'est au bord du tombeau que la vertu se déclare. (*c*) Dieu déchire le voile et montre ses amis. Quelque masque imposant que l'orgueil prête aux héros de la gloire et de la vanité, leur grandeur empruntée se dément : la vertu seule a de la majesté dans les bras de la mort. Sous la main cruelle de ce tyran, son héros s'aggrandit. Cher Philandre, avec quelle rigueur il t'a traité !

Frappé soudain, sans avoir été menacé, au midi de tes jours, dans le sein du bonheur, arraché à tout ce que tu aimois, souffrant dans tout ton être, étendu sur un lit de feu où la douleur dévorante consume tous les liens de ta

vie ! Nul relâche ! L'épuisement et les terreurs de la foible nature ! L'effroi de l'ame au bord d'un abyme inconnu ! Un soleil qui s'efface ! Un tombeau qui s'ouvre ! Une voix qui s'éteint ! et le dernier... comment l'exprimer ? comment le concevoir ? Le dernier.... Le silence éternel d'un ami !..... Mais, que dis-je ? Où sont donc ces terreurs, où sont ces maux horribles, où est cette consternation du mourant ?..... Je croyois parler d'un mortel.... Philandre ne l'étoit déjà plus.

Au milieu des transes de la mort, des vains combats de la nature expirante, quels (*d*) rayons de joie se mêloient sur son visage aux ombres du trépas? Quel calme ! quelle paix ! est-ce-là l'homme, cet être foible et mortel ? Non. Philandre avoit déjà franchi les bornes de l'humanité. L'Eternel le soutenoit mourant et lui communiquoit sa gloire. C'étoit Philandre expirant qui exhortoit ses amis à la vertu ; c'étoit lui qui nous consoloit et nous léguoit son exemple! Oh ! comme nos cœurs étoient brûlans! Autour de son lit, rangés en silence, immobiles d'étonnement, les yeux collés sur lui, nous admirions, nous pleurions:

la douleur et la joie se mêloient dans nos larmes..... L'instant fatal arrive. Grand dans sa ruine, d'une grandeur sans effort, il ne cede pas, il donne son ame sublime, et termine paisiblement avec la destinée. Mortels, croyez à la vertu; croyez qu'il est un Dieu qu'elle honore, et qui la récompense.

A l'heure où le soleil s'abaisse sous l'horison, tandis que les vapeurs qui montent et les ombres qui descendent, couvrent déjà de ténebres et de rosée les vallons spacieux, on voit le haut d'une tour, ou le sommet élevé d'une montagne, retenir encore les derniers rayons de l'astre disparu. Ainsi dans ces instans funebres, qui répandent l'horreur et la nuit sur la foule rampante des ames vulgaires, Philandre, toujours calme et serein, dans une majesté tranquille, levoit au-dessus des ombres de la mort sa tête éclatante. La paix de son ame se peint dans tous ses traits, l'espérance étincelle sur son frond auguste. La destruction le pare, le couronne de lumiere, et le présente immortel à l'Etre-suprême.

NOTES.

(*a*) Les pensées renfermées trop long-tems dans l'ame, s'alterent et se corrompent, comme des ballots de marchandises qui ont besoin d'un air renouvellé, et d'être déployées au soleil.

(*b*) Les brillantes couleurs du plumage des oiseaux restent cachées et comme à demi éteintes, tant qu'ils se reposent sur la terre et près de nos yeux : mais lorsqu'ils s'élevent dans les airs, nous voyons l'or et l'azur se développer sur leurs ailes étendues. Ainsi j'ai vu briller d'un plus grand éclat les belles qualités et les vertus de Philandre, au moment où il a pris son essor vers les Cieux. Ah ! plût à Dieu que cet aigle, que ce génie eût laissé tomber dans son vol une de ses plumes éclatantes ; je l'eusse ramassée, et j'eusse alors écrit des choses que mes amis auroient pu louer, que mes ennemis auroient eu la prudence d'épargner, que mes rivaux mêmes auroient eu de la peine à condamner, et qui eussent trouvé grace devant l'envie des Zoïles.

(*c*) Le visage du juste mourant est un livre ouvert où l'homme de bien trouve sa consolation, où le vice lit en silence sa honte, et pâlit de confusion.

(*d*) Comme on voit l'éclat des étoiles lutter avec les ombres de la nuit.

TROISIEME NUIT.

Au Comte de WILMINGTON.

LE TEMS.

LORENZO, c'est du tems et de son usage que ma Muse se propose de t'entretenir. Puissé-je être assez heureux pour captiver ton oreille ! Puissent mes chants aller jusqu'à ton cœur, et porter dans ton ame émue un trouble salutaire ! Je me consolerois par le plaisir de t'être utile : je verrois quelques rayons entr'ouvrir, éclaircir le nuage épais et triste dont je suis investi ; et ce seroit du sein de ma douleur que j'aurois fait sortir ma gloire. Je vais offrir à tes réflexions d'importantes vérités : je les prends sur la tombe de mon cher Philandre. La tombe d'un ami est la plus éloquente ! Sachons converser avec elle ; toute muette qu'est cette cendre, son silence nous instruit et nous fait de terribles leçons.

Tu te vantes de regretter Philandre; mais ta vie, d'accord avec tes larmes, rend-elle le même témoignage ? Regretter sincerement les morts, c'est entreprendre une vie conforme à la derniere volonté des mourans. Que la renommée répande le bruit de plusieurs vols récens, l'avare frissonne à ces récits ; il tremble pour son trésor, son trésor lui devient plus cher : et repoussant le sommeil, il fait une garde plus sévere et plus longue. Toi, qu'avertit le malheur de tant de mortels périssans autour de toi, deviens-tu plus économe de ces jours dont la mort les a dépossédés, et qui te sont encore laissés ?

Le tems, ce bien plus sacré, plus précieux que l'or, est pour l'homme un fardeau plus pesant et plus vil que le plomb. Nous recevons avec indifférence et sans en tenir compte, les jours qui nous sont distribués : nous dissipons les années l'une après l'autre, sans acquitter la dette de la vertu. Mortel, tu ne sais pas ce que vaut un instant ! Cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort..... La jeunesse n'est pas aussi riche en jours qu'elle le pense follement.

La mort, l'insidieuse mort est à ta porte ; elle épie dans l'ombre l'instant de te surprendre : dès qu'une fois son bras invincible t'aura saisi, il n'est plus de liberté, il n'est plus d'espoir pour son captif : la chaîne de l'inexorable éternité t'éteindra ; il faudra payer la dette que tu as contractée en naissant, avec la somme des intérêts que ta vie stérile a entassés. Prodiguons tout le reste ; mais soyons avares du tems. Ne donnons aucun de nos momens sans en recevoir la valeur. Ne laissons les heures sortir de nos mains qu'avec épargne, qu'avec fruit, qu'avec regret ; comme nous cédons notre or ou une portion de notre sang ; et ne souffrons pas qu'aucun de nos jours s'écoule sans avoir grossi le trésor de nos vertus.

Il y a si peu de tems que je me voyois chancelant sur le bord de ma tombe, et qu'il ne me restoit plus dans mon désespoir d'autre sentiment de la vie, que l'horreur de la perdre! Savant Méad, grace à tes soins généreux, le tems est encore mon bien. Pour ces jours que tu m'as rendus, que ne puis-je te donner en retour l'immortalité de la gloire! Mais

mon génie se refuse à mon desir ; ma Muse est languissante et mortelle, et ton art n'a point de remedes pour rajeunir la pensée. Accepte mon vœu ; ma reconnoissance ne s'affoiblit point avec mes forces : je la sens toujours vivre et brûler dans mon cœur, tandis que mon imagination est prête à s'éteindre sous les mains glacées de la vieillesse.

La nature tient sous nos yeux une école où elle instruit le genre-humain : l'emploi du tems est la leçon qu'elle lui répete. Nous mourons tous les soirs ; nous renaissons tous les matins : chaque jour est une vie complette et différente. Cette différence nous échappe ; et nous confondons le jour qui nous luit avec celui qui l'a précédé. Cependant, comme on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux d'un fleuve, on ne se réveille point deux fois dans la même vie. Le fleuve et la vie s'écoulent et changent sans cesse, sans paroître changer. Nous ne remarquons pas ce volume immense et des ondes et des jours qui est allé s'abymer pour jamais dans l'océan des mers et dans celui des tems. Occupés d'amusemens frivoles, nous suivons

gaiement les flots qui nous entraînent : nous descendons doucement, et les yeux fermés, la pente rapide qui nous mene à la mort. Soudain l'écueil caché sort de l'onde, et se découvre au milieu des vagues blanchissantes. Nous frémissons ; l'effroi précipite autour de nous nos regards éperdus : notre ame s'éveille et frissonne dans tous nos sens. .... O désespoir ! la frêle barque touche, éclate, se brise et disparoît.

Les siecles ont vu naître assez de philosophes qui ont raisonné sur le prix du tems, et recommandé son usage. Mais que le sage qui sait apprécier une heure et lui faire rapporter toute sa valeur, est un être rare ! Il fut pourtant un Prince qui s'écria sur le trône : *J'ai perdu un jour.* Oui, cet Empereur vertueux eût encore été le premier des mortels, quand il n'eût pas porté de couronne : il méritoit de régner sur l'univers.

Il a parlé comme le représentant de l'espece humaine, comme la raison parle à tous les hommes : elle leur crie, que ce tems qui fuit vaut une éternité, puisqu'il peut la donner ; qu'il est dans nos mains un instrument fécond en merveilles,

et l'agent tout puissant du bien ou du mal. De tous les biens périssables c'est le seul qui nous appartienne : le reste est soumis au pouvoir du hazard. Mais l'ame esclave des sens, juge du tems comme eux : c'est un néant pour elle, comme pour les yeux qui ne peuvent le voir, et pour les mains qui ne sauroient le toucher.

Loin de racheter le tems qui est perdu, nous rachetons à grands frais les moyens d'en perdre le reste. Nous l'aliénons sans remords, pour de vaines bagatelles. Nous laissons des vides stériles et nombreux dans l'espace de notre vie. Ce n'est pas là l'exemple que nous donne la nature ; elle emploie tous les instans. Actif et laborieux comme elle, l'homme de bien féconde tous les momens de sa durée. Le tems ne le surprend jamais sans trouver la vertu dans ses actions ou dans ses projets. Elle remplit, elle immortalise tous les instans de son existence fugitive. Aucun ne passe sans l'enrichir. Roi de ses heures, il leve sur elles un tribut, et chacune lui paie en fuyant un revenu immense. Pour faire tout le bien qu'il souhaite, il peut manquer de pouvoir :

n'importe, puisqu'il le veut, il l'a fait: la volonté vaut l'action même, et l'homme ne répond point de son impuissance. Pour n'avoir rien donné, il n'est pas moins généreux. Les actes que la vertu produit seront toujours bornés malgré elle; mais elle ne reçoit point de bornes dans la volonté de l'homme: là, son empire est indépendant et vaste comme l'ame. Nul être ne peut resserrer ni gêner la pensée. Mortel, sois vertueux dans tes pensées; elles sont entendues de l'Etre-Suprême.

Où le trouverai-je ce Dieu bienfaisant? Anges, dites-moi où il réside? Vous le savez; vous êtes près de son trône; vous l'environnez avec respect de vos brillantes aîles. Ah! verrai-je l'éclat qui sort de sa face majestueuse? Reconnoîtrai-je la trace de ses pas immortels à la foule de fleurs qu'ils font éclore? Montrez-moi ce Monarque indépendant du lendemain, qui sourit au passé d'un air triomphant, et dont les heures ne peuvent dans leur fuite entamer la durée éternelle.

L'homme, cet être passager dont elles ravagent en si peu de tems l'existence, l'homme dissipe le trésor de ses jours avec ingratitude. Le loisir, l'heureux

loisir est maudit de nous comme une peine insupportable. Il semble qu'alors le char du tems reste immobile, et nous laisse traîner seuls le fardeau pesant de la vie. Nous gémissons accablés du poids d'une heure. L'imagination se tourmente sans relâche pour inventer des moyens de précipiter ces momens trop lents, et de nous délivrer rapidement de nous-mêmes : nous épuisons notre fortune pour dépenser nos jours dans de vains amusemens. On nous voit errans sur la terre pour nous sauver de la pensée comme d'un tyran. Dans notre démence, nous élevons nos clameurs insensées contre la nature ; nous l'accusons de nous mesurer la vie d'une main avare, et nous accusons la vie d'être trop longue. Que la mort, tant de fois appellée par nos vœux, vienne s'offrir et nous tendre une main secourable, nous la repoussons, nous la nommons cruelle. Alors les années et les siecles se pressent et se confondent en un point : tout le passé ne paroît qu'un instant. Quand le tems vient à nous, nous le voyons sous la forme d'un vieillard décrépit, accablé d'années, se traînant à peine.

peine. Ses ailes repliées derriere lui ne sont point appercues de nos yeux. Voyez-le, dès qu'il nous atteint : déployées soudain, comme il fuit, les ailes étendues et plus rapidement que les vents ! Qu'il est déjà loin de nous ! l'homme interdit le poursuit de ses cris et maudit sa vîtesse.

Par quelle fatalité arrive-t-il que le présent et le passé nous tourmentent également, et que ni la vie ni la mort ne peuvent nous plaire ? Pourquoi ces jours stériles sont-ils insipides tant qu'ils durent, et reviennent-ils, dès qu'ils ne sont plus, importuner notre mémoire de leurs fantômes ? Pourquoi l'horreur des cachots nous paroît-elle moins affreuse que l'ennui ? Pourquoi le captif est-il moins chargé du poids de ses fers, que ne l'est du poids du tems l'homme frivole qui vit sans penser ? N'accusons que nous-mêmes de ces contradictions étranges, et rendons justice à la nature. Ce n'est pas elle qui est avare de jours, c'est l'homme qui en est prodigue. Il en est puni : c'est une loi de l'Eternel, que l'homme qui abuse du tems, et qui consume sa vie dans la frivolité, sera tourmenté de sa propre existence.

Dieu attachera le plaisir à l'emploi du tems ; la peine à sa perte Si l'ennui nous gagne, courons au travail : le remede est infaillible. Ne prenons jamais l'inaction pour le repos. Les soins de la vie en font la consolation et l'agrément. Celui qui n'en a point est obligé de s'en créer, de s'en imposer de volontaires, sous peine de rester malheurux. L'ame jouit, quand elle est occupée : oisive, elle éprouve des tourmens insupportables. La joie est un fruit qui ne peut croître que dans le champ du travail, et quand ce n'est pas un plaisir, c'est un supplice d'exister.

A l'heure mémorable, dont une éternité prépara l'étonnante merveille, lorsque Dieu voulant produire, féconda le néant, conçut dans son sein la nature, enfanta l'univers, et fit couler une émanation de son être dans des milliers de mondes; lorsqu'il entreprit l'horloge merveilleuse des spheres, pour mesurer par leurs révolutions la durée des êtres; alors le tems nâquit. Lancé du sein de l'immobile éternité dans l'espace où se mouvoit l'univers, il commença de fuir pour ne plus s'arrêter, entraînant

avec lui les heures et les jours, les années et les siecles. Infatigable, il tend avec la vîtesse de l'éclair vers l'éternité, et court sans relâche pour l'atteindre. Il ne doit arriver à ce terme de son repos, qu'au moment où tous ces mondes ébranlés, renversés de leurs bases à la voix du Créateur, retomberont ensemble dans la nuit du cahos d'où cette voix les appella. Jusqu'à ce que cette heure fatale arrive, Dieu lui ordonna de poursuivre toujours son vol, et de se hâter avec les tempêtes, les flots et les astres, sans jamais attendre l'homme. C'est à l'homme de se hâter avec lui. Veut-il ralentir la course fougueuse du tems impitoyable qui l'entraîne à la mort? Veut-il jouir des heures quand elles passent, et n'être pas sujet à les regretter quand elles sont écoulées? qu'il les consacre à la vertu. Leur fuite est insensible pour l'homme de bien; il ne se plaint ni du tems, ni de la vie, ni de la mort: il marche en paix et d'un pas égal avec la nature.

Mais l'insensé qui perd ses jours, lutte contre elle, et s'oppose à Dieu. En voulant résister au Créateur, il fait

violence à son être, et souffre de ses téméraires efforts. Une guerre intérieure s'éleve dans son sein; les desirs combattent les desirs: le cœur est déchiré entre mille passions contraires. Prodigues des ans, et toujours amoureux de la vie, nous repoussons le tems loin de nous, nous le pressons de s'éloigner, et bientôt nous voulons le rappeller. Nous cherchons et nous fuyons la mort. Semblables à deux époux mal assortis et toujours mécontens l'un de l'autre, l'ame et le corps se querellent tant qu'ils sont unis; faut-il se séparer, ils se désesperent.

Tel est le sort réservé à l'homme frivole; il fuit l'ennui: l'ennui s'attache à ses pas et le poursuit toute sa vie. Voyez ces élégans Petits-maîtres, ces Sybarites efféminés, êtres délicats et charmans à la vue, toujours parés de fleurs, toujours vêtus des couleurs les plus riantes. La moindre fatigue les accableroit; leur main seroit blessée du poids d'un fuseau: leur existence même leur est à charge: sans les amusemens variés qui soutiennent et renouvellent leur être, ils succomberoient. Tant que le jour dure, on les voit,

comme ces insectes légers et brillans, folâtrer et s'ébattre aux rayons printaniers du soleil. C'est pour eux qu'il verse l'or de sa lumiere dans les beaux jours d'été: pour eux l'hiver est forcé de produire des roses. Que le zéphir, s'il ne veut être grondé, ait soin d'entretenir toujours dans les airs une haleine douce et caressante. Les deux mondes leur doivent des parfums, des sucs exquis, des chants agréables, des robes tissues par des mains étrangeres. Il leur faut des folies changeantes, des idées toutes neuves, des plaisirs tous frais, pour leur aider à traîner sans murmure le poids de leur existence pendant l'inépuisable longueur d'une rapide journée. Hommes toujours en enfance, et que les erreurs bercent en riant, songez-vous que vous abusez d'une ame immortelle, et que vous prenez des hochets dans un jour de combat? Pour vous, s'amuser, c'est vivre. Répondez. Est-ce aussi s'amuser que de mourir? Comment passerez-vous le tems dans votre lit de mort? Quand la maladie sera déclarée incurable, quand vos esprits glacés suspendront leur cours, quand vous

sortirez de l'enchantement de la vie, et que tous ces objets fuiront de vos yeux, aussi rapidement que s'éloignent les rivages, les cités, et leurs tours brillantes devant le vaisseau arraché de ses ancres et du port, entraîné par la tempête au milieu des flots qui vont l'engloutir..... où seront alors vos jeux frivoles et vos vaines grandeurs ? Où serez-vous vous-mêmes ?.... Je me trompe..... Vous serez encore au milieu d'un convoi pompeux, couverts d'un drap funéraire élégant et riche, enfermés sous un tombeau de marbre, que soutiendront de superbes colonnes.... Ah ! si les mortels font encore les vains dans le cercueil, faut-il s'étonner des vanités et des prestiges de la vie ?

Crois-tu, Lorenzo, que la mort soit loin de toi ? Ne l'as-tu pas déjà vue voler sur ta tête et te menacer de frapper bientôt le coup fatal ? Où sont ces heures dont le sourire gai te promettoit le plaisir ? Elles ont couru se perdre dans ce gouffre profond qui ne rejette jamais ce qu'il engloutit. Que sert-il qu'elles t'aient légué, en s'évanouissant, une

ombre de renommée qui va s'évanouir comme elles ? Il ne te reste d'elles que leurs images informes sans traits et sans couleurs, errantes devant ta mémoire pour affliger tes pensées : et les heures que le destin te laisse encore, sont déjà montées sur le char du tems ; comme elles vont fuir avec lui ! Vois son char voler, son essieu qui s'embrâse dans la rapidité de son mouvement : encore un moment..... Le soleil s'éteint devant toi, et l'univers est effacé.

Eh ! pour nous donner l'alarme, est-il donc besoin que le tonnerre de la mort éclate à nos pieds, qu'un cœur soit sous nos yeux arraché d'un cœur, et qu'un ami soit vu pleurant sur la tombe de son ami ? Chaque cadran qui s'offre à nos regards nous montre notre destinée tracée sur nos murs. Il nous dit dans son langage muet : *O homme ! ta royauté va finir, et tant qu'elle dure, elle est plus vaine que l'ombre.* Troublés et pâles d'effroi, comme l'Assirien superbe, nous écrierons-nous avec lui : *Comment et par qui périrai-je* ? Ne portons-nous pas dans notre sein des semences de mort ? Ne nourrissons-nous pas le serpent caché qui nous

tue ? Il vit de notre substance ; il n'attend que le moment d'être assez fort pour nous dévorer.

Cette ombre solaire est à la fois la mesure et l'image de la vie : toutes deux, en apparence immobiles, courent sans s'arrêter d'un point du tems à l'autre. L'œil des sens ne saisit point leur fuite imperceptible ; mais l'œil de la raison découvre dans ce repos apparent un mouvement continuel, et voit l'ombre cheminer avec rapidité : l'heure de notre vie est bientôt parcourue, et nous avons passé avec elle.

Mais l'erreur nous maîtrise avec tant d'empire, nous nous laissons si aisément aveugler par les passions qui nous flattent, que la fuite du tems n'est pas mieux sentie de l'ame que des sens. Le tems court d'un pied léger sur la tête des mortels sans les éveiller de leurs rêves. N'estimant le nombre de nos années qu'à l'aide du calcul, et non par sentiment, nous avons peine à croire qu'elles nous aient vieillis. Pour peu que l'hiver laisse briller quelques jours sereins, nous nous croyons encore au printems. Nous semons gaiement les espérances du jeune âge

dans les rides de la vieillesse. Il n'est point d'homme qui ne se trompe d'un jour sur sa durée : le sage même est toujours en retard avec ses heures. Wilmington, tu te lasses devancer par le soleil ; tu ne marches pas de front avec lui vers ton but. L'espoir de vivre renaît avec chaque aurore. Cette erreur est celle qui nous abandonne la derniere et qui met le comble à toutes les erreurs de la vie.

Le vrai sage s'entretient avec ses heures passées : il leur demande quel compte elles ont rendu de lui à l'Etre-suprême. La suite de leurs réponses forme ce que nous appellons l'expérience. Vieillard, elle te crie, qu'ici-bas tout est néant, que plus on goûte la joie, plus on en découvre la vanité, et que les transports du plaisir même nous détrompent de la chimere du bonheur. Instruit par ses leçons, averti par ces cheveux, dont ta tête est blanchie, détache tes pensées de ce monde, donne-leur un mouvement vers l'éternité, et découvre au fond de l'avenir un séjour plus fortuné.

Ce monde, où nous vivons enivrés

d'une folle joie, qu'est-il en effet? Un vaste séjour de deuil, chargé de tombeaux, tapissé d'emblêmes funebres que la mort suspend sans cesse autour de nous. Le nuage qui porte le trépas fond sur nos têtes en plein midi, et nous ensevelit nous et nos projets dans la nuit du cercueil. Du fragile théâtre de la vie, où nous folâtrons, du milieu de nos festins et de nos danses, tout-à-coup interrompues, nous tombons dans l'abyme, où s'engloutit l'espece humaine. Soulevés par un souffle du sein de la terre, agités un moment dans l'atmosphere qui nous anime, nous rentrons aussi-tôt dans la poussiere de nos ancêtres que nous foulions sous nos pas, pour être foulés nous-mêmes sous les pas de nos enfans, et dormir sous la terre, jusqu'à ce que le pied du Tout-Puissant, renversant ce frêle Univers, éparpille la poussiere de notre globle, et que nous fuyions éperdus de ruines de nos tombeaux à la clarté d'un jour éternel. L'homme naît; étonné de vivre, il jette un regard autour de lui: partout ses yeux rencontrent les épitaphes pressées des mortels qui l'ont précédé;

il pousse en les lisant un profond soupir, et s'abyme. Il a bientôt subi le sort qu'il déploroit. Pleurer un instant les autres, être pleurés nous-mêmes l'instant qui suit, voilà notre partage.

Que l'homme est insensible ! Le tems fuit ; la mort accourt, la cloche funebre retentit dans l'air ; l'éternité menace ; tout est en mouvement, tout est en alarme, tout fait effort ; tous les êtres se hâtent, avancent vers leur terme ; tous avertissent, pressent l'homme d'avancer vers le sien, et l'homme seul, lui dont l'alternative est extrême, dont la destinée sera irrévocable, lui qui, suspendu par un fil sur l'abyme, se balance un moment au-dessus, et tombe ; l'homme tranquille s'assoupit et sommeille en paix au bruit de cette tempête universelle des êtres ! Eveille-toi, malheureux : jette les sceptres et les couronnes ; mais retiens tes années, et sois-en économe. Saisis l'instant qui fuit. L'éternité repose sur l'aîle d'une heure : force le tems d'arrêter son char, de te remettre le trésor de ta destinée qu'il emporte. Implore-le, conjure-le de te rendre encore les jours qu'il t'a prêtés. Ce prodige est à la vertu :

elle peut faire revivre dans le jour présent ceux que l'homme a laissés périr ; elle peut entasser dans l'espace étroit d'un moment la valeur d'une vie entiere.

Mortels, rappellez la vertu pour reconquérir toutes les heures usurpées par la frivolité : rendez l'existence à cet amas de momens que le vice a anéantis. (*a*) Songez que perdre le tems, c'est perdre plus que du sang. C'est mutiler son être : c'est commettre un vrai suicide.

NOTE.

(*a*) Les hommes frivoles se fatiguent à poursuivre, à disputer les pailles légeres qui flottent sur le torrent des jours. Pourquoi méprisent-ils la voix de la raison, de ce Dieu qui murmure au fond de leur cœur ? Pourquoi courir demander à la folie un bonheur qui est sous notre main ?

Le tems est un Dieu tout-puissant ; il n'est jamais neutre, et ne reste jamais indifférent. Ce n'est pas pour l'être qu'il a été envoyé des Cieux en ambassade vers l'homme, lorsqu'il fut séparé de l'ordre mystérieux et parfaitement rond de l'éternité, et jeté au-dessous des Cieux qui veillent sur lui dans son nouveau séjour. Les heures, les jours, les mois, les années sont ses nombreux enfans : tandis qu'il vole, ils se jouent et s'agitent autour de lui, comme une multitude de plumes

inégales

inégales qui composent les vastes aîles de leur pere.

Pourquoi hâter encore le vol du tems, déjà si rapide par lui-même? Pourquoi accélérer par nos vanités légeres la fuite de nos jours? Sais-tu ce qui en résulte? L'homme fuit du tems, le tems fuit de l'homme, et cette double fuite, en sens opposé, doit nécessairement finir bientôt par le divorce éternel de l'homme et du tems.

Oh! que tous les jours passés fussent encore à venir! Ainsi pense l'homme à son réveil. Dieu fait pour nous ce miracle étonnant. Le jour d'hier est revenu dans le jour d'aujourd'hui, avec le pouvoir d'expier nos fautes, de nous relever de notre chûte, de nous enrichir et de ramener la paix dans notre ame. Ne souffrons pas qu'il subisse encore le sort du jour qui l'a précédé, qu'il expire dans la folie, et que s'évaporant comme une vaine fumée, il laisse notre ame noircie et souillée. Tant de jours si libéralement accordés ne serviront-ils qu'à nous appauvrir? l'homme ne se lassera-t-il point de commettre le crime, parce que Dieu ne se lasse point d'être généreux?

Les hommes, comme les Parthes, nous blessent en fuyant, lorsque la folie borne notre vue au tombeau, engourdit en nous tout sentiment de l'avenir, éteint toute passion pour les biens immortels, rompt toute correspondance avec les cieux, enchaîne notre liberté, emprisonne dans le corps tous nos desirs, coupe les aîles de l'ame qui les avoit reçues pour prendre son essort vers l'éternité, la force de tendre vers le centre de la terre et de ramper dans la poussiere. Alors

l'homme perd de vue le but éclatant de sa carriere, et demeure abattu. Nos facultés sont abruties, ensevelies dans la fange impure du monde, ce gouffre où s'engloutissent des ames immortelles, destinées à s'élever jusqu'aux cieux, à y briller sur des trônes qui ne devoient jamais changer de maîtres. Quoique formé du limon de la terre, l'homme qui tombe, tombe de la hauteur des cieux.

Que l'homme est un être respectable! quiconque sait se respecter soi-même, méprise le monde.

L'esprit de chaque jour décédé, revient errer autour de nous: selon l'usage que nous en avons fait, il nous adresse le sourire gracieux d'un Ange, ou nous montre le front menaçant d'une furie.

Au jour du jugement, quand la terre cessera d'être aussi troublée que les fourmis dont le pied a détruit le petit monde où elles vivent, nous nous leverons pour subir une destinée éternelle, heureuse ou malheureuse, suivant le choix qu'aura fait la volonté despotique de l'homme.

Les cadrans deviennent inutiles dès que le soleil est couché: les avertissemens que nous donne la mort le deviennent aussi pour l'homme que l'astre radieux de sa raison éclaire.

Tuer le tems, c'est écraser le germe naissant d'où devoit sortir un Ange.

QUATRIEME NUIT.

Adressée à la Duchesse de P. D. (a)

NARCISSE.

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes!
VIRGILE.

SORTANT des rêves bisarres, où le sommeil égaroit ma pensée, je m'éveille encore une fois! La nuit tient l'univers enveloppé de ses ombres. Le seul flambeau de la raison luit devant mon ame. Hélas! c'est pour verser des larmes que mes yeux s'ouvrent dans les ténebres! L'amant plein d'espoir et d'impatience court aux lieux fortunés où l'attend son amante. Aussi exact que lui, je me trouve ponctuellement au rendez-vous, où m'attend la douleur. Voici l'heure que je lui ai jurée; voici l'heure où nous veillons seuls toutes les nuits, où nous nous entretenons ensemble, mes maux et moi!

Divinité des ames sensibles! ô lune, ô toi, qui dans ces heures de silence regnes en paix et seule sur la foule des astres, descends de ton trône d'argent, quitte les airs, et viens m'inspirer des chants dignes des cieux! Aïmable sœur du soleil, tu conduis en son absence la marche nocturne et solemnelle des spheres; tu entends l'harmonie de leurs mouvemens. Elle ne parvient jamais à l'oreille des mortels éloignés. Daigne, dans un songe favorable, répéter à mon ame leurs célestes accords, et que leur douce mélodie passe dans les accens plaintifs de ma Muse.

Ah! je sens déjà ta mélancolique influence; elle pénetre mon ame attendrie. Mon sujet te plaît et t'intéresse. Je pleure la perte d'une beauté modeste et touchante comme la tienne.... O, ma chere Narcisse! je crois te voir pâle et triste; je crois t'entendre dire à mon ame: *Il est nuit pour moi, ma jeunesse et mes plus cheres espérances sont ensevelies dans une nuit éternelle*!.... Non, jamais la nuit qui s'éleva du tombeau de Philandre, ne fut si noire et ne m'enveloppa de vapeurs aussi mortelles! O

Divinité des Ames sensibles! O Lune. Pag. 64. T. 1.

chaîne de malheurs ! Ils viennent rarement seuls; ils aiment à suivre par troupes, à se presser en foule sur les pas d'un malheureux. La tombe où Philandre est descendu n'étoit pas encore fermée, que Narcisse l'a suivi. Occupé à gémir sur la cendre de mon ami, il me faut aussi pleurer ma fille. Elle vient usurper les tristes droits de Philandre, et me demander pour elle les larmes que je versois pour lui.

En frappant coup sur coup, la mort confond mes soupirs, et jette le trouble et la division entre mes maux. Ma douleur incertaine ne sait où s'arrêter, ni lequel des deux pleurer le premier. O mon ami ! ô ma fille ! mon cœur se déchire entre vous. Cher Philandre, c'étoit donc ta destinée de m'offrir dans ta perte le présage funeste d'une seconde perte ! Le coup qui t'a frappé me menaçoit d'un autre ! Comme cet oiseau sinistre que je vois voler sur ma tête et menacer ma paix, la mort, en te dévorant sous mes yeux, m'annonçoit qu'une seconde victime alloit encore devenir sa proie. La cruelle a plongé Narcisse dans le tombeau au printems de ses jours, lorsque sa jeune

ame ne faisoit que de s'ouvrir à la vie et au bonheur. Le bonheur, hélas ! en est-il ici-bas ? C'est un fruit interdit à la bouche des mortels !

Qu'elle étoit belle ! Qu'elle avoit de douceur ! Combien son innocence ajoutoit de charmes aux charmes de sa jeunesse ! Que d'enjouement et de gaieté ! Rien ne manquoit à son bonheur. La fortune et la vertu lui prodiguoient tous leurs dons d'une main libérale. Pour en jouir, il ne lui falloit que des jours. Hélas ! tant d'éclat n'a servi qu'à la faire remarquer plutôt de la mort. Comme elle a été tout-à-coup précipitée du faîte du bonheur ! Ainsi tombe, atteint du plomb meurtrier, le chantre mélodieux des forêts, au moment même où il charmoit les airs par son brillant ramage. Il expire au milieu de sa douce chanson interrompue.... Il n'est plus de voix dans le bocage que ses concerts animoient, et l'on y sent rentrer la sombre horreur d'un vaste et triste silence. O ma fille, dans quelle solitude profonde tu as laissé ton pere ! Je ne l'entendrai donc plus, cette voix touchante qui alloit à mon cœur. Mon oreille est encore

remplie du doux murmure de ses derniers sons. Le frémissement délicieux qu'elle excitoit au fond de mon ame émue, y dure encore, et la pénetre d'une tristesse mêlée de volupté..... Mais la tristesse est la plus forte.... O ma fille, ma fille !..... Je voudrois t'oublier.

Beauté, jeunesse, voix séduisante, gaieté, vertu, cœur fait pour aimer..... Qu'a de plus le Ciel à donner aux mortels? Le Ciel avoit fait tous ces dons à ma fille; ma fille étoit mon trésor; et moi j'étois.... Ah! j'étois le pere le plus heureux..... Titre brillant et vain qui me cachoit l'abyme de misere où j'allois tomber! La mort offensée de mon bonheur, a fait signe au ver d'attaquer cette rose si belle. A peine fleurie, il l'a piquée; elle est tombée avant d'être fanée : elle a été la proie d'un moment.

Que les biens de la vie sont trompeurs! Ils nous donnent un moment de plaisir, et nous livrent à la peine qui nous abreuve à longs traits de toute son amertume. Oh! combien le sentiment de la perte est plus vif que celui de la jouissance! Le nom de pere me cause plus de tristesse qu'il ne m'a jamais

donné de joie. En quel état j'ai vu ma fille! Telle qu'un jeune arbrisseau, renversé par un orage du printems, lorsque tous ses boutons ouverts venoient de s'épanouir en fleurs, j'ai vu Narcisse étendue, belle encore dans les bras de la mort. En la voyant mourir, les sanglots de la tendresse et de la pitié me suffoquoient. Je ne l'ai jamais tant aimée qu'au moment où je l'ai perdue! Quel est le sage austere qui n'excusera pas mes soupirs? Méprisez l'homme superbe qui rougit de pleurer. L'homme ne s'avilit point en répendant des larmes. La raison permet les pleurs à un être malheureux et sensible; elle n'en défend que l'excès. O vous que la mort a privés d'une fille accomplie, ayez pitié de moi!

Dès que je vis ses beaux yeux perdre leur éclat, et ne plus jeter que des regards éteints et languissans sur les objets de la vie, une pâleur mortelle décolorer ses joues de roses, et de noirs présages passer dans l'ame de tous ceux qui la voyoient, (eh! qui pouvoit se rassasier de la voir!) Peres sensibles, jugez avec quelle précipitation je l'arrachai de son climat natal, où le noir Borée souffloit

le froid du trépas. Mes bras paternels la porterent plus près (*) du soleil. J'espérois que le soleil la ranimeroit de ses rayons bienfaisans ; mais l'astre insensible voit languir avec indifférence la beauté comme les fleurs ; il a laissé Narcisse pencher sa tête mourante et succomber dans mes bras comme il laisse un lys se courber et mourir dans nos jardins.

Lys majestueux, et vous peuple de fleurs qui émaillez la verdure de nos champs; vous qui vivez d'ambroisie, vous qui buvez les doux rayons de l'astre qui vous colore, et rajeunissez vos attraits dans les rosées du matin et du soir; vous aimiez que ma fille vous cueillît, vous deveniez plus belles dans ses mains, vous portiez à ses sens délicats un parfum voluptueux et pur comme son âme. Aimables fugitives, êtres charmans, qui existez avec l'homme, qui naissez pour embellir son séjour. O ! combien votre sort est plus heureux que le sien ! Vous passez, il est vrai, comme lui,

---

(*) A Montpellier.

dans un rapide instant ; mais vous ne partagez pas ses éternelles douleurs.

Telle est notre triste destinée. Pour goûter le plaisir, il faut éprouver le trouble et les transports de la passion. Mais nos passions ne s'attachent qu'à des objets fragiles qui périssent tôt ou tard. Le chagrin succede ; et que le chagrin est cuisant après le transport du plaisir ! Homme présomptueux qui oses espérer le bonheur sur la terre, ne sais-tu pas encore qu'il ne peut jamais croître sur cette terre ingrate et malheureuse ? Lorenzo, toi dont les desirs l'appellent à tout moment, que mes malheurs t'instruisent. Sois sage aux dépens de ton ami. Ne t'appuies point sur la terre. Ses biens sont plus frêles que les roseaux : toujours armé d'une pointe pénétrante qui déchire, le plaisir, en s'enfuyant, nous perce le cœur, et le laisse sanglant et désespéré.

Idée cruelle, éloigne-toi : puisque je n'ai plus d'espoir, cesse de me tourmenter.... Mes efforts sont vains : je ne peux renoncer à songer à ma fille ; je ne peux en détacher mon ame... L'image que nous voulons repousser, s'irrite contre nous,

réveille tous nos maux, les rallie, les ramene à la charge et nous accable. O ma fille ! enlevée à la fleur de tes ans, à ton heure nuptiale, au moment où la fortune te sourioit avec ton amant, lorsque ton ame ouverte au plaisir commençoit à sentir le bonheur d'être, lorsque les aveugles mortels te nommoient hautement la plus heureuse des amantes.... C'est alors que ta cendre reste sur une terre étrangere ! Ses durs habitans n'ont pu te refuser des larmes, parce que tu n'adorois pas Dieu à leur maniere; ils s'étonnoient de s'attendrir sur toi. Mais si les cruels ont pleuré, ils n'en étoient pas plus humains. Tandis que la nature les forçoit de donner des larmes involontaires à la mort de Narcisse, la superstition insensible se livrant à son extravagance lui refuse un tombeau. (*)

O zele barbare et haï d'un Dieu bienfaisant ! Ces hommes impitoyables ont refusé de répandre une poussiere sur une poussiere ; bienfait dont ils ne privent pas les plus vils animaux ! Que pouvois-

---

(*) On voit que c'est la douleur d'un pere et d'un Protestant qui parle.

je faire ? Qui pouvois-je implorer ? Par un pieux sacrilege j'ai dérobé furtivement un tombeau pour ma fille ;.... mais j'ai outragé sa cendre. Lâche dans mon devoir, craintif dans l'excès même de ma douleur, mes mains l'ont placée à la hâte dans ce tombeau. Au milieu de la nuit, enveloppé des ténebres, d'un pied tremblant, étouffant mes sanglots, ressemblant plus à son assassin qu'à son ami, je lui ai murmuré tout bas mes derniers adieux, je me suis enfui comme un coupable..... Pere ingrat et lâche, tu n'as point écrit son nom sur sa tombe ! Inconnue, oubliée, ta fille est foulée sous les pas de ces étrangers inhumains ! Que ma crainte étoit vile et criminelle ! Comment ai-je pu redouter ses ennemis, tandis que j'obéissois aux lois les plus solemnelles de la nature ? Chere ombre, pardonne à la nécessité cruelle. La douleur et l'indignation se disputoient mon cœur : l'exécration se mêloit à ma priere. J'étois transporté de fureur contre l'homme, en adorant son Dieu. Je ne pouvois voir sans horreur cette terre sauvage posséder le trésor sacré de ta cendre. J'ai foulé de rage sous mes pieds ce sol barbare,

bare, et j'ai été encore plus humain que ses habitans, en leur souhaitant à tous dans ma juste douleur, le tombeau qu'ils t'ont refusé.

Mon ressentiment peut-il être criminel? Le crime est d'outrager les morts.... Que les morts sont sacrés! La main qui déploya sur le firmament ce voile brillant d'azur, et qui donna l'or pour vêtement au soleil, n'est-elle pas aussi la main qui travailla la poussiere respectable de l'homme, et en fit le chef-d'œuvre de la création? Dans le moment où les passions se taisent, où l'humanité s'éveille, où la haine meurt, où l'ennemi pardonne; c'est alors que la superstition s'irrite contre une cendre, et insulte un corps innocent!

Que cette conduite est révoltante dans une race d'êrres malheureux, qui ne sont nés que de l'amour, qui ne subsistent que par l'amour, qui ne goûtent de bonheur qu'à s'aimer, et qui n'ont pour s'aimer qu'un instant, que le destin reprend aussi-tôt et abyme dans une nuit éternelle! Non, la nature ne voit point dans son sein de monstre plus étrange et plus affreux que ne l'est un homme insensible au malheur d'un homme. Combien de

fois l'homme est perfide jusques dans ses caresses ! S'il secourt son semblable, son orgueil distribue les affronts avec les bienfaits. Sa pitié outrage l'infortunée en lui tendant les mains Qu'il doit donc être terrible quand il se venge ! O lune ! pâlis d'effroi : astres paisibles, fuyez, cachez-vous dans les voiles de la nuit : épargnez-vous l'horreur de m'entendre. L'homme est pour l'homme le fléau le plus cruel et le plus inévitable. Le grain noircit l'horison et présage la tempête. Avant de s'abymer les tours s'entr'ouvrent. Un tonnerre souterrain annonce l'explosion enflammée des volcans. La terre tremblante avertit qu'elle va dévorer. La fumée ondoyante décele l'incendie. Mais la foudre qui part des mains de l'homme, ne brille, ne tonne qu'à l'instant où elle écrase. Il cache de plus en plus son poignard sous le manteau de l'amitié, jusqu'à ce qu'il l'ait appuyé sur le cœur de sa victime. M'accusera-t-on d'exagérer ! Plût à Dieu ! Dieu qui voit à nu le cœur de l'homme, en a voilé, en a sauvé à tous les êtres le hideux spectacle.

Trouve-t-on que je me sois trop livré

à mon ressentiment ? Eh ! quel homme peut rester calme et froid, lorsqu'il souffre dans la partie la plus sensible, dans ses amis ? O honte du genre humain ! Le vertueux Philandre avoit des ennemis ! Il a goûté toute l'amertume de cette triste vérité, et je la sentois en lui. Mais, hélas ! ni lui ni moi nous ne sentons plus. O Narcisse, plaie récente de mon cœur, tous mes chagrins passés se sont abymés dans le sentiment de ta perte ! Elle m'a laissé bien d'autres soins et bien d'autres douleurs. Mon cœur est déchiré d'autant de traits, que (*b*) j'ai vu de maux se rassembler sur ta tête. Il semble que le destin eût fait de toi un choix cruel, pour me rendre ta mort plus amere, et la nuit de ta tombe plus profonde. O ma fille ! si tu entends encore la voix de ton pere, repasse avec lui dans ta mémoire les circonstances qui ont si tristement distingué ton trépas des morts ordinaires. Elles sont toutes présentes à mon ame, et chacune d'elles, comme une hydre inépuisable, me tourmente à la fois de mille douleurs. Quelle est la vertu qui ne succomberoit pas ? Et quel effort puis-je faire sous le fardeau

des maux qui m'accablent ? Des torrens de larmes ne cessent de rouler sur mes joues flétries : il ne me vient pas une pensée, une réflexion, qui n'en grossisse le cours. J'ai beau en verser : je ne peux en épuiser la source : elles ne me soulagent point, ma douleur s'en irrite. Non, mes larmes, ni celles de mes amis ne peuvent suffire pour une telle perte. Chere Narcisse, je communiquerai ma tristesse à l'Univers entier : je t'obtiendrai les pleurs du genre-humain. Partout où la renommée portera ton nom partout où mes Vers rediront ta mort funeste, tu recevras les soupirs des cœurs sensibles ; le jeune homme dans la fougue de l'âge et des plaisirs, suspendra sa joie pour s'attendrir sur ton sort ; il ira, mélancolique et pensif, rêver à toi au milieu des tombeaux.

NOTES.

(*a*) Rival d'Endymion, je fais ma cour à la sœur du jour, dont les regards sont pleins de douceur. Ma Muse est la premiere qui ait imploré son assistance. Toi, (*) qui derniérement empruntas le vi-

---

(*) La Duchesse de P. --- D. avoit paru sous les attributs de la Lune au bal du Duc de Norfolke.

sage de Cynthia, et voilà tes attraits de son éclat modeste : toi, qui sais t'inspirer toi-même dans les heures paisibles de la nuit, dis pourquoi Cynthia ne seroit pas la Déesse des Poëtes ! Comme tu prit son croissant et ses attributs, elle prend aussi ton caractere, et n'en est que plus Déesse.

Est-il donc des esprits opiniâtres qui osent contester les avantages qui naîtroient de cette révolution dans le monde poétique ! O ! vous, favoris des Muses, adressez dans le silence de la nuit vos vœux ardens à la sphere lunaire ; ne souffrez plus que l'ambitieux Dieu du jour envahisse les droits de sa sœur, qui peut aussi bien que lui nous inspirer des chants immortels.

(*b*) Un essaim de maux plus nombreux que la nuée de sauterelles qui couvrit le pays que le Nil arrose, s'est assemblé sur ma tête. --- Le souvenir de la mort de Narcisse fait rebrousser les pensées les plus joyeuses de l'âge le plus gai, droit à la vallée des morts ; cette vallée silencieuse, où la nuit, reposant sur des destinées imparfaites, les couvre sous l'abri de ses ailes noires, et attend le jour terrible qui doit mettre fin à tous les changemens, et fixer tout dans un état permanent.

CINQUIEME NUIT.

Le remede contre la crainte de la Mort.

YORCK, ma Muse ose s'élever jusqu'à toi. Ne t'offense point de son audace: c'est la reconnoissance qui la conduit à son bienfaiteur. Quoique jeune et caressé de la fortune qui te sourit, ton oreille ne sera point blessée de mes chants sérieux.

Que la crainte de la mort est profondément imprimée dans le cœur de l'homme ! Ecoute mes Vers : je chante son souverain remede.

Heureux l'homme qui, dégoûté des plaisirs factices d'un monde tumultueux, et de tous ces vains objets qui s'interposent entre notre ame et la vérité, s'enfonce par choix sous l'ombre épaisse et silencieuse des cyprès, visite les voûtes sépulcrales que le flambeau du trépas éclaire, lit les Epitaphes des morts, pese leur poussiere, et se plaît au milieu des

tombeaux ! Ce sombre empire, où la mort est assise au milieu des ruines, offre à l'homme un asyle paisible où son ame doit entrer souvent, et promener ses pensées solitaires. Que l'air qu'on y respire est salutaire à la vérité, et mortel pour l'orgueil ! O mon ame, entrons-y sans effroi. Cherchons ici ces idées consolantes dont l'homme a tant besoin sur la terre. Pesons la vie et la mort ; osons envisager la mort en face, et bravant ses terreurs par un mépris généreux, cueillons sur les tombeaux la palme des grandes ames. Puisse ma sagesse s'enrichir de mes malheurs, et me payer mes larmes. (*a*)

Suis-moi, Lorenzo. Viens : lisons ensemble sur la pierre qui couvre ta chere Narcisse.... quel traité de morale sublime elle tient ouvert ! Que son langage muet est pathétique ! Quels orateurs peuvent toucher comme elle une ame sensible ? L'éloquence des paroles peut nous émouvoir : mais que ses images sont foibles et mortes auprès des impressions vives et profondes dont la vue de cette pierre nous pénetre ! Avec quelle force elle parle à nos yeux ! Que de leçons renfermées

dans la date que j'y vois gravée !... Demande-lui si la beauté, si la jeunesse, si tout ce qui est aimable est de longue durée... Homme, ose donc désormais compter sur la vie ! A peine puis-je rencontrer un tombeau qui ne renferme un corps plus jeune que le mien, et qui ne me crie, viens :.... et dans le monde entier, que trouvé-je qui me rappelle et m'attache à la vie ?

Mais quel objet nouveau frappe mes regards ? La tombe de Narcisse vient de s'ouvrir devant moi. C'est l'auguste vérité que j'en vois sortir brillante et radieuse, comme du fond de son sanctuaire. Elle s'avance ; je la sens qui s'empare de mon ame : l'illusion se dissipe, les nuages dont les passions obscurcissoient ma raison, s'évanouissent, l'ombre a fui ; à l'éclat de cette vive lumiere mon horison s'étend, de nouvelles facultés viennent enrichir mon être. Je vois les objets invisibles, je touche et je sens les objets éloignés. Je suis présent à l'avenir. Le monde et ses plaisirs imposteurs ne m'en imposent plus. (Ce n'est que dans la tristesse que l'homme sait les apprécier !) Les piéges que le vice me tendoit sous

les fleurs sont découverts : la vertu laisse tomber son voile, et je peux contempler tous ses charmes.

Comme la vie s'écoule devant moi ! Je vois les hommes tomber comme les feuilles de l'automne ; les objets de leurs desirs me paroissent aussi légers, aussi vils que la poussiere qui s'éleve sous leurs pas. Plus je considere la vie, plus elle me paroît vaine.

Ah ! c'est maintenant que je sors de l'enchantement. Je conçois enfin les avis salutaires que la mort faisoit retentir à mon oreille, et que j'ai si long-temps négligés. Loin d'en être ému, je vivois insensible et sans alarmes. Je me sens aujourd'hui atteint et frappé de tous les traits qu'elle a décochés sur mes amis. Plus la fléche lancée dans l'air tarde à retomber, plus la blessure qu'elle fait est large et profonde. Dieu, que sa pointe est pénétrante ! Qui appaisera la douleur qui me parcourt et me dévore ? Quelle main bainfaisante viendra retirer de mon ame cette pensée empoisonnée, et verser sur mes plaies un baume rafraîchissant ? Ne pourrai-je donc sans frémir, atta-

cher, reposer sur la tombe un œil courageux et serein ?

Et pourquoi frémir à la pensée de la mort ? Ce passage n'est pas si terrible que nous l'imaginons. Ingénieux à nous créer des alarmes, nous nous tourmentons de nos chimeres : nous formons un fantôme ; nous lui donnons des traits menaçans ; et bientôt oubliant qu'il e t notre ouvrage, notre peur l'anime, nous frissonnons à ses pieds, et nous ne pouvons plus lever les yeux sur lui sans pâlir de terreur.

L'image infidele que nous formons d'après nos conjectures, n'a presque aucune ressemblance avec l'original. Et quel Peintre a pu saisir les véritables traits de la mort ! Ce tyran ne se repose jamais un instant. La crainte agite le pinceau dans nos mains tremblantes. L'imagination exagere. L'ignorance charge le portrait de ses ombres, et la raison s'en épouvante.

Où est-elle, la mort ? Toujours future ou passée ; dès qu'elle est présente, elle n'est déjà plus. Avant que l'espérance nous abandonne, le sentiment est mort. Pourquoi nous remplir de noirs

présages ? Quand nous sommes frappés, nous recevons le coup, mais sans en sentir la douleur. La cloche funebre, le le drap mortuaire, la bêche, le tombeau, la fosse humide et profonde, les ténebres et les vers, tous les fantômes qui s'élevent sur le soir de la vie, et obsedent le vieillard, sont la terreur des vivans, et non pas celle des morts. Victime de sa folle imagination et malheureux par son erreur, l'homme invente une mort qui n'est point celle que la nature a faite, et par la crainte d'une seule, il en éprouve mille. Ecartons d'une main courageuse ces simulacres trompeurs. La tombe est hermétiquement fermée; il n'en transpire aucun secret chez les vivans.

Quand la mort seroit aussi effroyable, aussi hideuse que nous la peignons, qu'a donc le vieillard à craindre d'elle ? Ne devroit-il pas, si les années le rendoient sage, courir au-devant d'elle, et lui demander un abri charitable dans ses obscures demeures ? La vie a-t-elle donc tant d'attraits ? En trouvons-nous toujours le desir dans nos cœurs ? Nos chants ne sont-ils que des chants de joie ? Ah ! si l'homme laissoit sa pensée s'arrêter sur

cette foule d'objets de dégoût dont nous sommes entourés, son cœur, quelque intrépide qu'il pût être, succomberoit de douleur en voyant la vanité de la vie, les vices des hommes, les foiblessses de la vertu, les erreurs du sage même, les maux sans cesse renaissans, les biens imparfaits, toujours détruits dans le germe, et laissant après eux la peine qui ne meurt jamais.

Comment pouvons-nous nous attacher de plus en plus à ce rocher sauvage, stérile en biens, hérissé de maux, dont le sommet se couvre d'orages à toutes les heures, et sous lequel menace un gouffre dévorant, fameux par les naufrages de l'espérance humaine.

Sans parler de cette foule de maux inévitables dont l'homme est la proie, se passe-t-il un seul jour qui ne nous entende faire à la vie quelque reproche, qui ne révele au sage quelque nouveau secret, quelque misere inconnue, et ne le dégoûte d'en avoir davantage? Les heures perfides nous dupent; tant qu'elles reposent dans le sein du tems, avant de nous appartenir, elles flattent nos desirs, elles ne nous promettent que des douceurs. Qu'il

est

est insensé celui qui les croit ! elles nous trahissent l'une après l'autre : au lieu d'apporter un plaisir, chacune d'elles nous laisse une peine et s'enfuit avec l'année. Cependant l'homme ne se rebute point de l'espérance : toujours crédule et toujours trompé, il ne sort d'une erreur que pour retomber dans une autre : l'expérience ne le corrige point; il veut voir l'instant qu'il n'a point vu. Ainsi la vie dissimule avec nous jusqu'au dernier de nos jours ; ses maux sont un secret qu'elle n'avoue qu'à l'homme expirant.

(*b*) Vivre toujours ici ? Et pourquoi ? Pour ne voir que ce qu'on a vu, n'entendre que des redites, passer et repasser avec ennui sur les mêmes traces, tourner avec fatigue dans un cercle éternel ; revenir de la haine à l'amour, et de l'amour à la haine, désavouer aujourd'hui les desirs du jour d'hier, bâiller sur les mêmes plaisirs, souvent être forcés d'implorer le malheur pour nous délivrer de l'uniformité dont nous sommes excédés, et goûter du moins la triste désolation du changement ? Combien de fois dans les transports même du plaisir, sommes-nous tentés de demander : N'y a-t-il

rien de plus ? Que le plaisir est pauvre et borné! La vie est si courte, et il meurt encore avant elle. A peine avons-nous parcouru la moitié du cercle de nos jours, que le fond des sentimens agréables est épuisé. Il ne reste plus de sansations neuves à essayer. Nous sommes réduits à vivre de répétitions dont l'ennuyeuse uniformité nous lasse. Nous ne trouvons dans le présent, que le goût insipide du passé : les sens rassasiés sont prêts à le rejeter. Hélas ! nos premieres années, comme des ancêtres prodigues, déshéritent en quelque sorte les dernieres : elles en dissipent d'avance les plaisirs et les douceurs.

Le malheur de vieillir vient encore aggraver et combler tous les autres : on se tourmente alors pour exprimer des jours une substance qui n'y est plus. Le goût est usé, les sens sont morts ; les ressorts de la machine décrépite se relâchent, les canaux s'obstruent, les roues s'embarrassent, s'arrêtent l'une après l'autre. Les alimens deviennent un fardeau, qui tue au lieu de réparer ; le plus sobre éprouve les effets de l'intempérance : la joie même devient dangereuse ; si le vieil-

lard prend encore sa coupe dans ses débiles mains, il tremble qu'à chaque instant la mort ne vienne l'arracher. La vie n'est plus qu'un champ épuisé et nu qui ne produit plus. Pour charmer des jours ingrats, on est réduit à recueillir sur le passé quelques réflexions, quelques commentaires, sur les rôles qu'on a joués dans le monde, et sur les vains projets qu'on a formés. Ainsi les plaisirs se détachent de l'homme, s'envolent l'un après l'autre, et laissent le malheureux affamé dans une solitude aride et dépouillée, au milieu d'une nuit totale, plus sombre que celle qui enveloppe maintenant l'émisphere. Heureux celui qui peut alors se promettre l'approbation du Juge suprême, au moment où l'ame, forcée d'abandonner sa dépouille, va rendre à la fortune des faux ornemens, et laisse tomber son masque de chair en quittant le théâtre de la vie !

Ce tems est venu pour moi : le monde que j'habitois n'est plus : un jour nouveau succede, où regnent de nouveaux usages. Une troupe légere d'acteurs étrangers arrive sur la scene pour m'en chasser ou pour s'y divertir de moi. Comme ils s'é-

tonnent de me voir ! Je les regarde avec la même surprise. Mon voisin m'est inconnu. Hélas ! ce n'est pas-là ce qui m'afflige le plus : il est un chagrin plus cruel que je ne dois qu'à la vieillesse et au malheur d'être trop long-tems privé de la mort. Mon Roi, qui me faisoit autrefois un accueil si gracieux, ne me reconnoît plus. Retirons-nous du monde. Que me faut-il de plus pour m'en dégoûter ?

Mais quoi ? Ce malheur m'est-il particulier ? Je suis oublié aujourd'hui ? Eh ! l'on s'est si long-tems souvenu de moi. Un objet qui s'offre de trop près à la vue, l'importune et l'offusque, et son ardeur à se montrer l'empêche d'être apperçu. Lorsque je vais confier mes peines à l'oreille des courtisans, ils m'écoutent avidement, ils savourent avec un plaisir secret ce nectar si délicieux pour les grands, et me serrant la main, ils me prient en grace de revenir demain. Refus, peux-tu te masquer sous une forme plus séduisante ?

Yorck, ne crois point que je m'écarte de mon sujet ! C'est diminuer la crainte de la mort que de rabaisser le prix de la vie. Plus on a d'indifférence pour elle, et mieux on en jouit : il faut la traiter comme

Le monde est un Vaisseau pompeux flottant sur des Mers dangereuses. Pag. 89. Ps.

ces coquettes capricieuses, qui accordent de préférence leurs faveurs à l'amant adroit qui affecte le plus de les dédaigner.

Depuis deux fois le tems que les Grecs employerent à réduire la superbe Troye, je m'obstinois à assiéger sans succès les faveurs de la Cour. Hélas ! que l'ambition est un mauvais moyen de s'enrichir. Elle n'a fait qu'appauvrir encore le peu que je possédois, en empoisonnant sa jouissance. Pourquoi desirer ? c'est de toutes les occupations, la plus cruelle. Donnez-moi l'homme le plus robuste et dans la santé la plus florissante ; l'ambition en fera bientôt une ombre pâle et décharnée, semblable à moi. Eussiez-vous tous les trésors du nouveau monde, si vous avez encore de l'ambition et des desirs, vous resterez pauvre. Air pur, repas frugal, don précieux de la vie champêtre, c'est vous qui m'avez enfin guéri de cette maladie contagieuse des cours.

Bénie soit à jamais la main divine qui m'a conduit sous l'abri de cette humble chaumiere, où j'ai retrouvé le doux repos de mon ame. Le monde est un vaisseau pompeux, flottant sur des mers dangereuses ;

on le regarde avec plaisir; mais on ne l'aborde qu'avec péril. Ici en sûreté, jeté à terre sur une simple planche, j'entends le tumulte confus de la foule, comme le mugissement des mers éloignées, ou le bruit sourd de la tempête mourante; et méditant dans un calme profond mon sujet sérieux, j'apprends à combattre les terreurs de la mort. Ici, comme un Berger, qui du fond de sa cabane, appuyé sur sa houlette, et faisant raisonner son chalumeau, promene ses regards sur la vaste étendue des campagnes, je suis de l'œil la chasse féroce de l'ardente ambition : je vois une meute nombreuse d'hommes bruyans, brisant les barrieres des loix, franchissant les bornes de la justice, loups pour la rapine, renards pour la ruse, tantôt poursuivant, tantôt poursuivis, et tour-à-tour la proie l'un de l'autre, jusqu'à ce que le trépas, cet infatigable chasseur, vienne les engloutir tous dans leur dernier terrier.

Pourquoi tant de fatigues pour des triomphes si courts? La fortune des Riches, la gloire des Héros, la majesté des Rois, tout finit par CY GIT. Des peines à souffrir, des biens qu'il faut laisser;

tel est l'inventaire exact de la vie, et la poussiere en poussiere est le terme de toutes les grandeurs de la terre. Si mes chants passent à la postérité, elle apprendra qu'il exista un homme nourri parmi les Courtisans, quoique né dans l'Angleterre, qui fit réflexion que la fortune pourroit bien arriver trop tard d'un jour, qui ne s'est point amusé sur son lit de mort à arranger des projets de fortune et de vie, et qui a pensé que la nécessité de mourir valoit bien la peine de l'en distraire.

La jeunesse sans expérience, attirée par une lueur trompeuse, se précipite sur une foule de maux. Les années instruisent l'homme : il se détrompe en vieillissant ; mais dès qu'il a trouvé l'art de vivre, les portes de la mort s'ouvrent.

J'entends la vieillesse infatigable crier sans cesse : *Encore des jours, encore des richesses, encore des plaisirs.* Il n'est plus de plaisirs quand le sentiment est éteint. Il ne suffit pas de posséder l'objet ; pour en jouir, il faut des sens. Vainement nous nous fatiguons à tendre de nouveau, à rajuster l'arc usé, dont la nature relâche et brise successivement toutes les cordes. Quel excès de folie ! Comme on voit les

ombres s'allonger à mesure que le soleil s'abaisse, nos desirs croissent et s'étendent sans fin sur le soir de la vie.

Quelle fureur vous possede, vous qui voulez mourir riches? O mes contemporains, restes de vous-mêmes, chétives ruines humaines, chancelantes sur le bord du tombeau, nous verra-t-on comme ces arbres décrépits, pousser encore plus profondément nos viles racines sur ce sol malheureux et l'embrasser plus étroitement, à mesure que nous vieillissons? Nos mains flétries et ridées seront-elles toujours étendues dans le vide de l'air, tremblantes à la fois de vieillesse et d'ardeur pour saisir des fantômes qui les fuient? L'homme a besoin de si peu pour si peu de tems! Tout à l'heure il va rendre à la nature avare sa propre poussiere, qu'elle ne lui a prêtée que pour une heure.

C'est bien assez, triste vieillard, d'avoir vécu au milieu des orages: vas du moins mourir sous l'abri du port. Tu devrois fuir les témoins et la foule, cacher dans l'ombre de la retraite la décadence de ta raison, l'affoiblissement de ta volonté et les ruines de ton être. Tu devrois te prédire à toi-même ton avenir et t'es-

sayer à la mort. Que ne vas-tu rêver en silence et promener tes pas solitaires au bord du sombre rivage, d'où tu dois bientôt t'embarquer sur une mer inconnue ? Enrichis ton ame ; amasse sur ton bord une ample provision de vertus, et attends en paix le vent qui doit d'un souffle te lancer dans des mondes éloignés. Qu'ils paroîtront nouveaux à l'homme qui ne se sera pas accoutumé à les reconnoître de loin par la pensée !

Quand les hochets de la vie s'échappent de nos mains défaillantes, il ne faut plus rien espérer des sens : il est tems de creuser dans son ame, d'y puiser des plaisirs plus nobles, et d'exercer ses facultés sur des objets immortels. Ce n'est plus dans le présent, c'est au - delà du tombeau qu'il faut chercher le bonheur. Sur la terre, il ne reste d'autre bien à prétendre que l'estime et la paix. La premiere s'accorde à la réputation d'être sage : la sagesse seule peut donner la seconde. Si nous souffrons que la folie nous enleve l'une et l'autre ; que nous restera-t-il pour consoler nos derniers jours ? La vertu seule peut les rendre joyeux et sereins. Avec elle le vieillard s'avance

gaiement vers le tombeau. Il ne craint point, il souhaite plutôt de mourir. La mort n'est terrible que pour le crime : c'est de lui qu'elle emprunte son masque effrayant : c'est lui qui aiguise le tranchant de son glaive.

Aide-moi, Narcisse, aide-moi à faire la paix avec le trépas ; à détacher mon cœur de ces biens qui ne me suivront point. Avant que la cloche funebre m'envoie enrichir la terre de ma poussiere, que la mort trouve tous les liens qui m'attachoient au monde, brisés par mes mains, et que son glaive n'ait plus que le fil de mes jours à couper. Si ma raison trop prompte à s'assoupir, s'endort dans la nuit au bord du précipice, que ton ombre se présente à moi, qu'elle me réveille par le sentiment de la douleur, et force mes yeux à rester ouverts pour observer la mort qui s'avance. Il n'est plus besoin de secousses violentes ni d'accidens étrangers pour me détruire. La nature a déjà signé l'ordre de mon départ : la mort l'a dans ses mains ; elle n'attend peut-être qu'un moment de plus pour me le signifier.

Lorsque je me retourne pour regarder

le long des années écoulées derriere moi, et que je n'y trouve plus tant d'hommes qui, plus jeunes, plus robustes et moins imprudens, pouvoient se promettre de fournir une longue carriere, j'ai peine à croire que je leur survis...! Mais, que dis-je? Est-ce que je vis? Ah! je ne fais plus qu'achever de mourir. Savant Méad, je ne reconnois point ma vie dans cette existence délabrée que tu fais subsister. Si je respire encore, c'est le chef-d'œuvre de ton art: mais j'ai depuis long-tems enterré ma vie avec la force des nerfs et l'énergie de la pensée. Mon être se dissout et s'écoule sous le poids de la vieillesse et de la maladie, je ne fais plus qu'épuiser la lie de mes jours. Tous mes sens ont fermé les portes de mon ame; ma raison en s'éteignant me dit de hâter mon cercueil et me dénonce à la poussiere.

Craindrai-je de subir une derniere fois le sort que j'ai subi dans tous les instans que j'ai vécu? La mort est-elle donc pour moi un phénomene étrange et nouveau? En naissant nous commençons à mourir: quand l'homme grandit, sa vie décroît. C'est un flambeau qui se consume en s'allumant. Puisque la mort a

dévoré ma jeunesse et usé mes forces ; je lui abandonne le reste sans regret, et je ne m'effraie plus de son cri sinistre.

C'est ta voix que j'entends, arbitre souverain de la vie et du trépas. Soleil immortel de la nature, toi, qui du sein des ténebres où j'étois plongé, plus vil que l'insecte et que la poussiere que je foule, me fis éclore par un de tes rayons féconds, pour marcher triomphant dans la lumiere et m'enivrer de l'éclat du jour, tu ne m'as donné l'existence que pour me rendre heureux. Tu m'appelles à une terre inconnue : je t'obéis avec joie, je me livre à toi ; je sais en qui je me confie. C'est en toi que je veux vivre. C'est-là l'unique réalité : la terre n'a que des fantômes, et la vie et la mort sont également vaines.

La vie est trop flattée ; la (*c*) mort trop calomniée : le sage qui sait user de l'une et ne pas redouter l'autre, les compare ensemble, et leur rend justice.

Emprisonnée dans le corps, l'ame vit ici dans un tombeau. Esclave tourmentée dans les ténebres, à peine peut-elle saisir quelques lueurs de vérité au travers des

organes

organes épais des sens. La mort n'ensevelit que le corps, elle élargit l'ame de sa prison, dissipe devant elle tous les nuages, lui rend le jour et des ailes pour voler à l'immortalité. La mort n'a que des maux imaginaires que la nature ne sentira point : la vie a des maux réels que la sagesse ne peut éviter.

Quoi, diras-tu, l'espece humaine n'a-t-elle donc rien à reprocher à la mort ? De quel amas de débris sa route est semée ! Rien n'est sacré pour elle : fortune, puissance, tout se renverse sur son passage. Elle n'épargne ni les talens ni les arts ; ces génies qui m'éritoient d'être immortels, ces flambeaux qui éclairoient le monde, sa main cruelle les éteint, et replonge la race humaine dans les ténebres de l'ignorance.

J'avoue que la mort humilie les sages, les conquérans et les rois ; mais ces titres sont vains attachés à l'argile de notre corps, ils doivent périr avec lui : mais cette ame, cette ame immortelle, l'image de la divinité, n'est-ce pas la vie qui la retient dans l'avilissement, jusqu'à ce que la sombre avenue de la tombe l'introduise

Bayerische Staatsbibliothek München

dans les berceaux enchantés du séjour de la lumiere ?

O mort, tu l'emportes ! Sois donc la bien-venue. Je te rends grace de ton arrivée prochaine. La vieillesse et la maladie, tes terribles avant-coureurs, m'avertissent que tu n'es pas loin. Je les sens dénouer tous les liens qui m'attachent à la vie. Encore quelques jours, et leur ouvrage sera consommé. Déjà la cloche s'ébranle et va bientôt appeler à mes funérailles le peu d'amis qui me restent. La foible nature y versera peut-être quelques larmes : mais la raison plus sage félicite le mort, et le voit couronné d'un laurier triomphant.

Avec quelle joie j'abandonnerai alors aux vents cette poussiere que je traîne jusqu'au jour, où la rappelant à moi du sein des élémens et des abymes de la nature, je la reprendrai brillante et me verrai revivre tout entier ? J'aurai vaincu tous les maux. Mes chagrins et regrets seront terminés. O mort ! sans toi, ils seroient immortels. Sans toi nos vertus seroient vaines et nos malheurs seroient perdus. Tu vas m'en payer le salaire. J'ai poussé des cris en naissant pour obtenir cette vie miséra-

ble : quand pousserai-je mes derniers soupirs, pour en obtenir une seconde qui me dédommage de la premiere ? Non, la vie n'est point en-deçà, elle ne commence qu'au-delà du tombeau. La mort nous blesse pour nous conserver. Frappé de sa main, l'homme tombe et se releve. Ses fers sont brisés : il est libre ; il est Roi : il s'empare des cieux !

NOTES.

(a) Quels sont les fruits que nous pouvons retirer de la mort de nos amis ? Il faut la faire servir à nous réveiller de notre léthargie, à bannir nos terreurs, à humilier notre orgueil, à nous préserver du vice. Lorenzo, arrête long-tems ton ame sur la pensée de la mort. Laisse agir sur toi son ascendant salutaire. Qu'elle regne sur toi, cette pensée, qui seule peut, en réprimant tes folles joies, te préparer au vrai bonheur. Si tu lui soumets ton être, elle appaisera les mouvemens séditieux de ton cœur, et te fera conquérir une gloire immortelle. C'est de ce moment que commenceront à couler pour toi des jours heureux. La pensée de la mort est un Dieu qui inspire l'homme, et lui conseille la vertu.

(b) Vivre toujours pour être arrêté ici aux portes de la vie réelle sans jamais y entrer ; pour rester emprisonné dans les ténebres de ce monde, sans jamais

voir la lumiere de l'éternité ; pour remonter tous les matins la roue viellie des heures, sans qu'elles nous apportent rien de nouveau : sont-ce là les goûts délicats de nos petits maîtres ? Si tels sont leurs desirs, ils sont dignes de faire société avec les animaux, s'il est vrai que les animaux ne soient pas encore moins grossiers qu'eux. Faute de vertu, c'est-à-dire, faute de penser, quoiqu'ils se piquent le plus de cet avantage, à quoi sont-ils réduits ? A aimer et haïr tour-à-tour ce monde si vain, à gourmander et à caresser successivement la vie, cette courtisanne fardée qui les traite d'insensés à chaque instant du jour ; à louer ce qui est mauvais de peur de trouver pis : voilà donc la cause des transports de leur joie ! Il est tems, il est grand tems de changer de scene. Mais quel moyen de leur faire voir et haïr la difformité de l'état où ils se complaisent ? Il n'en est qu'un seul, mais qui est à la portée de tous les hommes : c'est la Vertu. Cette Déesse, par son merveilleux pouvoir, tapisse de fleurs l'aride rocher de la terre, réconcilie l'homme avec la vie, et ce qui est bien plus surprenant, répand les charmes de la variété sur l'ennuyeuse uniformité des jours, et du cercle fatiguant de la nature en fait une ligne droite, dont on parcourt l'étendue avec plaisir.

Ceux qui ne connoissent et n'ambitionnent que les plaisirs des sens, sont condamnés à passer les jours de leur vie languissante dans un dégoût continuel. Semblables à cet oiseau qui chante toujours sur la même note, les saisons n'ont pour eux aucune variété. Mais des ames plus élevées, dont le goût dédaigne les fruits que le soleil mûrit ici-bas, savent répandre sur leurs jours

autant de variété qu'on en voit régner dans les nuances changeantes du cou brillant de la colombe. Le charme de l'innocence, qui siege dans le cœur, se répand sur tous les objets, et la vertu les dore des rayons de sa lumiere. Elles ne connoissent point l'ennui : l'objet de leurs desirs n'est point sujet à vieillir. Soutenues dans leurs efforts sublimes par une espérance céleste, chaque aurore leur montre de plus près la perfection et le bonheur, et leur découvre une perspective nouvelle d'éclat et de gloire, qui ranime leurs forces pour la vertu. Tandis que le cercle de la nature tourne, comme la roue d'un char, au-dessous des hauteurs où elles se sont élevées, la scene s'embellit à leurs yeux d'heure en heure. Voulons-nous, lâches déserteurs de la vertu, renoncer au bonheur qui nous est destiné ?

C'est une vérité assez généralement reconnue, que l'indifférence sur le bonheur de l'autre vie appauvrie aussi les plaisirs de la présente : mais il en est bien peu qui agissent en conséquence. Qu'est-ce que cette vie ? Qu'elle est mal connue de ceux même qui en sont le plus amoureux ! Aveugles dans nos transports, à force d'aimer passionnément la vie, nous la rendrons moins aimable, nous l'étouffons, pour ainsi dire, dans les embrassemens forcenés de notre folle ardeur. Nous voyons le tems, de l'œil dont on doit voir l'éternité, et nous prenons ce lieu de passage pour le port. La vie, considérée comme fin derniere, n'a point de valeur ; comme moyen, elle est inestimable. Quand elle est tout pour nous, elle n'est rien. Ce monde n'est vain que pour l'homme frivole. A qui dois-je comparer la scene changeante de cette vie, dont la valeur

incertaine peut croître ou décroître à l'infini ? O nuit ! qu ne cesses de m'être propice, prête-moi ici ton secours ! Je la comparerai à la lune. Globe indigent et opaque par lui-même, elle brille par l'éclat qu'elle emprunte d'un globe plus élevé. Quand la terre ténebreuse s'interpose entr'eux, alors plongée dans les ombres, sa lumiere s'éclipse : mais au moment même où est la plus éclatante, sa lumiere n'est qu'une lueur pâle et triste devant cette source resplendissante de feux et de gloire, dont elle reçoit ses rayons. La lune, la terre et le soleil sont entr'eux ce que sont la vie, le crime et l'éternité.

(c) Et la gloire de l'éternité n'est pas loin, ô Lorenzo ! que la barriere qui sépare l'homme de bien de l'état d'un Ange est mince et fragile ! Leurs destins ne sont peut-être séparés que par l'intervalle d'un moment, d'une année ; et quand cet intervalle seroit d'un siecle, ce siécle n'est encore qu'un moment, pour qui songe à l'éternité. Hâte-toi d'être ce qu'étoient sur la terre ceux qui sont maintenant des Dieux. Sois ce qu'étoit Philandre, et prétends aux Cieux.

La mort est une victoire ; elle enchaîne les maux furieux de la vie. L'ambition, la luxure, la vengeance, l'avarice, liées à son char de triomphe, applaudissent à son pouvoir. N'appelons plus ce jour, le jour de notre ruine : nommons-le plutôt le jour de la moisson ; c'est alors qu'elle est dans sa maturité. Si en coupant ses épis dorés, la serpette nous fait quelques légeres blessures, un baume souverain les a bientôt fermées.

O mort, je goûte du plaisir à songer à toi ! Tu es

la libératrice qui l'affranchit de ses fers, le récompense et le couronne; tu es le terme de toutes les peines; tu fais naître une joie dont le sentiment est éternel dans l'ame, et dont la source intarissable est dans le sein de son Créateur. La mort est la couronne de la vie; elle nous rend plus de bien que nous n'en avons perdu en perdant l'Eden. La mort qui nous paroît environnée de l'appareil de la terreur, vue de plus près, n'offre à nos yeux qu'une Reine pacifique. O quand mourrai-je à la vanité, à la peine, à la mort? Quand mourrai-je.... pour vivre toujours!

La Rédemption.

D'OU viennent les crimes de l'homme? De l'oubli de la mort. Ah! j'ai trop long-tems vécu dans cet oubli. Maintenant la pensée de la mort me déchire le cœur. Quelle main bienfaisante guérira ma blessure! Ah! je l'apperçois cette main secourable, avec une joie mêlée de remords! O main divine et si remarquable, tu es fixée dans les cieux!.... Qu'osé-je dire? Je blasphême. Hélas! combien ne s'est-elle pas abaissée pour moi au-dessous de ces cieux qu'elle a formés? C'est pour moi qu'elle est sanglante. Il découle de ses plaies un beaume salutaire qui peut seul me guérir. Grand Dieu, retire du sein de ton fils ce cruel acier.... Malheureux, quel vœu ai je formé! Puis-je soutenir ce spectacle douloureux!... Mais puis-je aussi renoncer à le contempler? C'est-là que sont attachées toutes les espérances de l'homme. C'est un cloud sacré qui soutient l'Univers chancelant. Sans lui, nous tomberions dans l'abyme: sans lui, nous serions réduits à

former l'horrible vœu du désespoir, à souhaiter que l'Univers eût péri dès sa naissance. Quel changement ! celui qui voit les astres comme une poussiere agitée au-dessous de son trône, est maintenant voilé de ténebres, et la poussiere de la terre est le lit où il repose. Le ciel a-t-il pu nous aimer à cet excès? Oh ! quel long gémissement fut poussé sur cet arbre salutaire ! Ce n'étoit pas sur lui que gémissoit l'homme-Dieu. Chargé de nos crimes, il a porté ce fardeau volontaire, pour soulager un monde écrasé sous son poids. Un si grand prix eût suffi pour racheter de milliers de mondes. A cette vue, les Anges ont éprouvé des sensations nouvelles ; ils ont interrompu leurs concerts, et le sentiment de leur bonheur est resté suspendu.

Oh ! que n'ai-je leur voix, pour égaler la grandeur de mon sujet ! Nuit, inspire-moi l'harmonie de tes spheres mélodieuses? Sera-t-il dit qu'on verra le feu du génie brûler dans les ouvrages des Païens, et moi chanter, d'un ton languissant, la dignité du Chrétien ? Ce n'est pas le génie, c'est l'insensibilité des cœurs qu'il faut en accuser. Eveille-toi, mon cœur. Qui pourra t'éveiller, si tu restes insensible à l'idée d'un Dieu qui épuise sa puissance pour le bonheur de l'homme ? Pénetre-toi des grandes vérités qui ont dissipé les ténebres profondes du Paganisme, et versé sur l'Univers les flots dorés d'une lumiere éternelle. On ne peut les sentir, sans être embrâsé, et les sentir, c'est les croire.

Dieu bienfaisant et terrible, ton amour te rend plus redoutable ; tes lois en deviennent plus rigoureuses, et leur infraction plus criminelle. Que mon

cœur est tremblant devant l'immensité de ton amour! Si ta miséricorde est sans bornes, ta justice devient inexorable. C'est pour venger ses droits que tu as teint la croix du sang de ton fils, et la plus grande de tes merveilles est que ton fils ait pu mourir. Dois-je dire ou taire une pensée hardie qui s'offre à moi ? L'homme doit-il vanter ou détester davantage un crime qui a pu exciter à la fois tant de vengeance et tant d'amour ? La justice sévere et la miséricorde au doux sourire se sont unies : leurs bras se sont enlacés sur l'amas énorme de nos crimes ; toutes deux soutiennent ensemble le trône de l'Eternel dans tout l'éclat de sa majesté Si elles ne s'étoient ainsi réconciliées, la grandeur de Dieu restoit outragée, ou bien la perte de l'homme étoit inévitable. Il n'y a qu'une intelligence infinie qui ait pu tirer de cette alternative désespérante une ressource aussi merveilleuse qui a conservé et les droits de la justice divine, et le bonheur de l'espece humaine. Acte étonnant de la Divinité, quel nom te donnerai-je ? Tu es une merveille également inconcevable pour les Anges et pour les Hommes, et la Toute-Puissance même ne peut faire cesser la surprise qu'elle a fait naître.

Tous les attributs de Dieu sont autant de perfections également infinies ; elles forment ensemble un orbe plein et parfait, dont tous les rayons sont égaux. C'est tracer de l'Eternel un portrait injurieux, que d'étendre une de ses perfections aux dépens de l'autre ; de vouloir que la miséricorde l'emporte sur la justice, c'est outrager Dieu, et le dépouiller de la Divinité. Un Dieu tout miséricordieux, seroit un Dieu injuste. Vous qui le peignez sous ces traits infideles, quelle est donc

votre raison ? Oubliez-vous que la rançon de l'homme est payée ? Que l'inépuisable fonds des Cieux a été épuisé pour le racheter, et qu'il a coûté à Dieu un prix inappréciable ? Les Anges et tous les esprits créés ne pourront jamais estimer sa valeur immense : c'est un secret à jamais caché dans le sein de l'Etre-Suprême.

Et pour qui cette rançon a-t-elle été payée ? O excès d'amour ! C'est pour l'homme. Le soseil ne put le voir. A ce spectacle inattendu son char recula d'horreur : il voila sa face du manteau de la nuit, nuit qui ne fut pas celle que forme la nature, mais telle que la nature épouvantée frémit à son aspect : éclipse formidable, que ne produisit point l'opposition des planetes, mais le froncement du sourcil irrité du Créateur. Soleil, fuyois-tu, pour ne pas voir souffrir ton Auteur, ou pour te dérober au spectacle des crimes de l'homme, dont le poids énorme fit ployer cette tête sacrée sous le fardeau de la croix ? Le monde ébranlé dans ses fondemens en gémit, les entrailles de la terre se déchirent, son sein fut forcé de s'ouvrir pour enfanter les morts. L'enfer mugit dans ses abymes, et le ciel laissa tomber des larmes. Le ciel pleura, afin que l'homme pût sourire. Pour que l'homme fût immortel, un Dieu mourut.

Et la dévotion sera-t-elle encore un mérite ? N'est-ce pas une nécessité ? Quel cœur de roche ne se sent pas amoli et brûlant d'amour à cette idée ? Plus l'ame repose ses pensées sur cet objet, plus ses sentimens s'exaltent ; dès qu'il se présente à ses réflexions, elle est transportée, enflammée de reconnoissance. Je me

sens accablé de cette multitude de merveilles. Captive, pour ainsi dire, au milieu des bienfaits que la croix répand sur elle, mon ame se voit de toutes parts emprisonnée dans l'étonnement. La vie de l'homme-Dieu me montre la trace que je dois suivre : dans sa mort je vois le prix qu'on obtient en marchant sur ses pas ; et son ascension sublime m'offre la preuve la plus lumineuse de mon immortalité. Est-il vrai qu'il est monté dans les cieux ? Nations, et vous, morts, écoutez : oui, il est monté ; il a brisé les portes de la mort. Ouvrez-vous, portes éternelles, et laissez entrer le Roi de gloire.... Quel est-il ce Roi de gloire ? C'est celui qui est descendu du trône de sa gloire pour venir mourir ; celui qui a désarmé la mort, cet ennemi cruel qui dévoroit la race humaine ; celui qui a étonné les cieux par son amour pour l'homme, et qui a vu avec une secrette complaisance les Anges mêmes se perdre dans le mystere inconcevable de cet amour.

Les portes de la mort brisées, son aiguillon arraché, son trône renversé, son dernier soupir rendu ! Quel homme ne succomberoit pas sous l'excès de sa joie ! Terre et cieux, applaudissez : célébrez tous ces biens accumulés sur l'homme. Ce fut en ce moment que l'humanité prit des aîles, et s'élançant du tombeau, se saisit de l'immortalité. Ce n'est plus l'homme qui est mortel, c'est la mort ; la mort est terrassée pour ne plus se relever : l'homme est empreint du sceau de l'éternité. Je vous salue, ô Cieux ! si prodigues envers nous. La gloire de tant de bienfaits vous appartient, et l'homme y gagne un bonheur infini.

Mais où m'égare ma joie ? Hélas ! si c'est pour les tourmens que je suis immortel, dois je encore me vanter de mon immortalité ? Oui, je m'en vante, quoique tout couvert de crimes. C'est pour le crime et non pour l'innocence, qu'un Dieu mourut : le crime seul a pu justifier sa mort ; mais il faut aussi que sa mort justifie le crime aux yeux du ciel indulgent. Si, lassé de mes crimes, je les expie par un repentir sincere, Dieu écrit mon nom dans les cieux avec cette lance sacrée qui perça son flanc, se teignit de son sang, et ouvrit dans sa plaie une source où le genre-humain puise la force et le courage de combattre le crime : Yorck, c'est cette idée qui seule peut bannir du cœur de l'homme la crainte de la mort.

O étonnement ! Parcourons les miracles de la bonté divine, et qu'à chaque pas ma surprise augmente. Le pardon, quand l'offense étoit infinie ! Je suis un rebelle environné de son tonnerre, et ce n'est pas moi seul ; tout l'Univers est soulevé contre lui. Toute la race humaine est armée pour le combattre : il n'en est pas un seul qui soit exempt de crime, et cependant il meurt pour le dernier des criminels. Le rachat du plus grand pécheur est ce qui cause sa plus grande joie, comme si l'espece humaine tenoit le rang le plus élevé dans l'ordre des êtres, et que la grandeur de Dieu augmentât à proportion de sa bienfaisance envers l'homme.

Que tous les cœurs tressaillent et brûlent de reconnoissance. Quelle échelle de miracles ! Son dernier degré touche aux cieux, et son sommet se perd par-delà

la

la pensée des hommes et des Anges. Puissé-je monter le long de sa hauteur, en chantant des louanges dignes de l'Eternel? Louange, si la surprise peut te laisser un libre cours, coule à jamais de mon sein, toujours brûlante et sans interruption: que ton encens s'éleve vers les cieux, et répande un parfum plus doux, que si tous les trésors de l'odoriférante Arabie s'enflammoient et brûloient ensemble.

Retourne vers le premier; vers le plus digne objet de ton amour; à qui jadis tu n'associois point de vils rivaux; retourne vers ce pouvoir primitif, que chantent sans cesse les trônes célestes, devant qui les Anges se prosternent confondus. Grand Dieu! tandis que les cieux n'ont d'autre emploi que de célébrer ta gloire, l'homme sera-t-il le seul qui te refusera ses hommages? Que je cesse de vivre, quand je cesserai de te louer! Roi éternel; que ta grandeur, ta sagesse et ta bonté sont incompréhensibles! Les diamans et l'or brillant cachés dans le sein de la terre, la pompe éclatante des étoiles ne sont devant toi qu'une matiere opaque et vile. En vain je demanderois à ces astres qui environnent ton trône, et se nourrissent de ta lumiere, l'harmonie de leurs spheres: les plus sublimes transports qu'ils pourroient m'inspirer, n'atteindroient jamais à la dignité des accords qui sont nécessaires pour te chanter.

Je me trompe: l'homme est le seul des êtres à qui il appartienne de te chanter. Les Anges ne trouvent point dans les cieux un bienfait égal au bienfait qui enrichit la terre. Nobles enfans de la lumiere, citoyens des plaines éthérées, *veulez-vous voir la gloire de*

votre Dieu ? voyez l'homme. La Rédemption est une création plus sublime que la premiere. Les cieux furent en travail pour l'enfanter : que dis-ie! La Rédemption fut la mort dans le ciel. Il seroit téméraire de croire une vérité si étrange, s'il n'étoit pas plus téméraire encore d'en douter.

Arrêtons-nous ici et pesons cette merveille. Si la mort fut dans le ciel, qu'arriva-t-il donc sur la terre, sur la terre qui frappa le coup ? Oh ! combien l'homme est aggrandi, apperçu sous ce point de vue ! Combien sont balancés son origine, et son retour à la poussiere! Combien le vaste intervalle qui l'éloignoit des cieux, est retréci ! Comme il s'est rapproché des Anges ! Qui peut maintenant l'en distinguer ? Malgré les ténebres du crime et de la matiere, de quel éclat brille cet enfant du ciel qui l'a créé deux fois ! Laissera-t-il perdre le double droit qu'il a acquis à ce divin héritage, et le sacrifiera-t-il à la folie ? La croix sanglante a tout promis à l'homme ; elle a juré sa grace ponr jamais. Que pourra lui refuser celui qui a donné sa vie pour lui ?

Homme, connois ta grandeur : tu ne parois vil qu'à toi : les Anges admirent ta dignité, que tu dédaignes. Mortel dégénéré, le livre de la nature sera-t-il toujours ouvert sous tes yeux, sans que tu daignes y lire ? Que de merveilles tu peux y découvrir aux seuls rayons de ta foible raison ! Toute la nature n'est qu'un vaste commentaire qui développe ta grandeur : ses preuves composées par le ciel, furent publiées sur la croix. Qui peut s'examiner, et ne pas voir en soi un Dieu terrestre, qui participe à la divinité et à sa vie

immortelle ? Si un Dieu meurt, ce n'est pas pour un ver, pour un vil insecte, qu'il verse son sang. A l'idée de l'éternité, mon ame sent une flamme inconnue, oublie le monde, ou plutôt en jouit davantage. Quel autre monde, quel délicieux Eden se découvre à ma vue ! Quelles régions nouvelles et étrangeres au soleil de la terre je traverserai, dans les transports du bonheur !

Pourquoi craindrois-je de dire une vérité, qu'on n'a peut-être renfermée dans le silence, que parce qu'on l'a crue trop hardie ? *Les Anges ne sont que des hommes d'une espece supérieure*, dont la nature est plus légere, plus déliée, et qui ont reçu des ailes pour voler dans les espaces célestes. Et les hommes sont aussi des Anges ; mais chargés du fardeau de la matiere, qu'ils doivent traîner pendant le peu d'heures qu'ils traversent cette vallée fangeuse, et qu'ils gravissent avec effort et d'un pied glissant les derniers degrés de la création. Les Anges ont leurs foiblesses, et les hommes ont leur mérite : ils sont enrôlés sur la terre, pour être bientôt appellés par Dieu, et rassemblés sous l'étendard brillant, déployé dans les cieux. Nos freres célestes n'oublient point les hommes leurs alliés : quoiqu'absens et loin d'eux, nous sommes présens à leur amour. L'Archange Michel a combattu pour nous : Raphaël a chanté nos triomphes : Gabriel nous apporte les ordres de l'Eternel. O homme ! allié à une si noble espece, rougis de te rabaisser au niveau de la brute insensible, et de te confondre avec elle.

Religion, tu es l'ame du bonheur, et le calvaire

gémissant est l'ame de la religion : là, brillent toutes les vérités les plus sublimes : là, tout fait violence à l'ame, mais une violence douce, et qui exclut la contrainte. Quel autre spectacle peut davantage nous gagner par l'amour ou par la crainte? Là, mon Dieu versa des larmes : ses larmes éteignirent le soleil..: Il soupira.... Ce soupir ébranla les fondemens du monde. S'il est si terrible dans son amour, combien le sera-t-il dans sa colere? Ma priere pourra-t-elle détourner la vengeance de ta tendresse outragée? Grand Dieu! mon tout, mon univers, mon flambeau dans es ténebres, ma vie dans la mort, mon orgueil dans le tems, ma couronne et mon bonheur dans l'éternité!... L'éternité est trop courte pour te louer, pour sonder la profondeur de ton amour pour l'homme, pour le dernier des hommes.... pour moi : *ô Dieu ma victime, quel titre!* Qui es-tu donc? Comment t'appellerai-je?

Toi, qui as sauvé l'homme, arrache-le du brasier des passions qui le consument, et éteins-en le feu dans les flots de ton sang. Comme tu te plais à nous accabler de tes bienfaits, à nous faire gémir sous le poids de la reconnoissance qui t'est due, à nous favoriser et à nous confondre, à rapprocher et à éloigner l'objet de nos espérances, à nous élever par ton amour, et à nous laisser retomber dans la longueur et l'épuisement! *Tes bienfaits sont si grands, qu'ils nous forcent d'être ingrats...* Nos chants les plus sublimes t'outragent encore : mais puisque nos efforts et la simple volonté obtiennent le sourire de ton approbation, j'enterre à jamais sous ce foible monument, consacré à ta louange, la crainte et les terreurs de la mort. Chan-

ter la vie future, est l'hymne le plus agréable qu'on puisse adresser aux cieux.

La dévotion qui reste froide est indévote : quand elle s'enflamme, c'est alors que les Anges répondent par leurs concerts aux transports du cœur de l'homme.... Oh ! quand y serai-je admis ? Mort de mon Dieu, c'est toi qui m'as donné la propriété des cieux : grand avenir, souverain du passé et du présent, quand porterai-je ton glorieux sanctuaire, pour y adorer l'Eternel ? Quand me verrai-je avec mes freres, avec les esprits célestes auprès du trône de notre pere commun ; oui, je peux l'appeler mon pere. Il écoute son fils qui intercede pour moi, et quand il voit l'homme au travers de ses blessures, il souffre que nous lui donnions ce nom si tendre. Voi-là ce qui fait au Chrétien un devoir de la joie : c'est presque une impiété dans l'homme de bien, que d'être triste.

Vois tu, Lorenzo, où portent nos espérances ? En touchant la croix, nous recevons la vie. Les Anges n'ont point de part à ce bienfait. Ce miracle est plus grand que celui qui *donna une forme et des traits au néant, et de l'éclat aux ténebres*. C'est une prérogative de l'homme, et qui n'étoit réservée qu'à lui. Cette merveille domine sur la longue chaîne de miracles, qui, depuis la naissance du monde, est attachée aux cieux comme à un point fixe, d'où elle soutient l'ensemble éclatant de la nature, et tout le plan des ouvrages qui ont manifesté la gloire du Créateur. La croix, par un pouvoir céleste, dès qu'elle touche notre ame, la guérit des maux, sépare du crime la peine qui y est attachée, allume dans l'ombre de la mort le flambeau

de l'immortalité, et change la terre en ciel.

Quand il reviendra, l'homme-Dieu qui est mort pour nous; qu'il sera changé à son retour! Où sera alors l'homme de douleur? Ce sera un Dieu terrible, environné de tout l'éclat et de toute la majesté de sa gloire; d'innombrables légions d'esprits le suivront en triomphe.

Ton imagination a-t-elle de la peine à se prêter à cette idée? Des doutes ténébreux viennent-ils se placer entre l'événement et la promesse d'un Dieu? Pour en être guéri, je ne te dis point d'aller feuilleter les volumes de la science humaine. Lis la nature, amie de la vérité, elle prêche le Christianisme au genre humain, et ordonne à la matiere de venir au secours de notre foi. *N'as-tu jamais vu le vol enflammé de la comete! Cet illustre étranger répand, lorsqu'il passe près de nous, la terreur sur les Nations attentives, qui contemplent avec effroi le volume immense de sa queue lumineuse. Dans son vaste orbite, elle se perd dans les profondeurs de l'Ether, rase dans sa route des soleils innombrables, et après avoir voyagé dans l'espace pendant des siecles, elle revient visiter la terre. Ainsi reviendra au terme marqué de sa période, celui qui fait briller la comete, et à son retour nous sortirons triomphans du tombeau.*

Si la nature est muette sur cette importante vérité, et qu'elle ne nous inspire que d'une voix timide une espérance incertaine et conjecturale, la foi parle tout haut, et l'annonce distinctement. Les incrédules pourroient l'entendre; mais ils se détournent, et se replongent dans les ténebres. *La foi bâtit un pont sur le*

gouffre de la mort, unit le monde présent au monde futur, et nous fait parvenir sans péril sur le rivage opposé. Les terreurs de la mort forment une barriere qui s'éleve entre l'homme et sa paix : mais la foi la renverse. Elle désarme la destruction, et absout la tombe innocente de nos vains reproches.

Lorenzo, pourquoi refuserois tu de croire? Diras-tu que c'est la raison qui te fait douter? Je suis aussi partisan que toi de la raison sacrée : mon cœur est son disciple. Elle m'est encore plus chere que la foi, puisqu'elle en est la base. Ecoute : ma foi ne s'appuie que sur un seul argument. Le voici. La raison, conduite jusqu'où elle peut aller, est la foi; et quand elle s'arrête au milieu de sa route, malgré les preuves qui la sollicitent d'avancer toujours, elle cesse d'être raison. Et telle est l'évidence des preuves, que si notre foi n'est parfaite, la raison est dépravée, et déclarée fausse par le ciel : l'absoudre alors et la nommer droite, c'est blasphêmer.

Malgré le juste amour que nous devons à la foi, il faut avouer que la raison demande nos premiers regards, et une sorte de préférence : si la fille est chere, honorons la mere qui l'enfanta. La raison est la racine et la tige : la foi n'est que la fleur : la fleur se flétrira pour mourir, mais la raison vivra immortelle, ainsi que son pere céleste dont elle est émanée. Quand la foi est vertu, c'est la raison qui la fait telle. N'outrage pas le Christianisme : ne crois pas que la raison ne soit chere qu'à toi. C'est la raison que Dieu chérit de préférence : c'est la raison dont sa colere venge les droits outragés : c'est l'obéissance à la voix de la raison que sa main récompense et couronne

Crois, et montre la raison d'un homme. Crois, et goûte les plaisirs d'un Dieu. Crois, et arrête sur la tombe un œil tranquille et triomphant. La foi ne peut mourir que des blessures de ta raison : mais la raison qui meurt et s'éteint, redouble toutes les horreurs de la mort, envenime ses traits, et les rend doublement mortels.

Juge de-là quels honneurs, quels remerciemens sont dûs à ceux qui nous privent de cet antidote salutaire; qui se vantent d'être les amis de la raison et de l'homme, et qui ne nous aiment que pour donner la mort à notre bonheur, et nous montrer sans cesse le gouffre menaçant du trépas ouvert sous nos yeux pour nous dévorer tout entiers. Ces philosophes orgueilleux font une idole de la raison, pour l'avilir; ils la tuent pour la déifier, comme ces anciens monarques, dont on faisoit des Dieux, après les avoir assassinés. Voilà les lauriers détestables dont ils couronnent leur front. Tandis que l'amour de la vérité retentit dans leurs bouches, leur orgueil tire un épais rideau devant la clarté du jour; ils aiguisent leur courte raison en esprit philosophique, et triomphant à la lueur de leur obscur flambeau, ils crient au genre humain : " Voyez le soleil, prosternez-vous et adorez.

O toi, Dieu bienfaisant, que ton amour a ensanglanté, ils osent parler de morale! C'est toi qui as créé une morale nouvelle pour le genre humain. *Toute la morale se réduit a t'aimer.* Sans cet amour, fussent-ils aussi sages que Socrate, dont leur orgueil s'arroge le nom vénérable, ils ne sont encore que les premiers des fous modernes.

Le nom de Chrétien est le nom le plus sublime que

l'homme puisse porter : il s'en trouve pourtant qui effacent de leur front l'heureuse empreinte de la croix, comme une tache impure qui les déshonore ! Si les Anges tremblent, c'est à cette terrible vue. Quand l'homme est parvenu à cet excès d'audace et de corruption, les Anges se retirent de lui, renoncent à l'emploi de l'assister : ils abandonnent ce malheureux comme un désespéré, aussi confondus d'étonnement, que remplis de tristesse.

SIXIEME NUIT.

L'OUBLI DE LA MORT.

CHERE Narcisse, tu étois fraîche et pure comme la rosée du matin, tu n'as brillé comme elle que l'espace d'une aurore: comme tu es montée de la terre dans les cieux aux premieres heures du jour! O ma fille! ton pere en cheveux blancs est devenu ton disciple Que ta jeunesse et ta mort prématurée m'instruisent. Les années ont blanchi ma tête, et je la porte encore élevée et fiere! Occupé de la mort des autres, je ne vois pas mon tombeau qui se creuse sous mes pas.

Que de foiblesses honteuses les enfans remarquent dans leurs peres? Qu'un vieillard avec des préjugés et des vices de soixante ans est un censeur ridicule des fautes de la jeunesse! La seconde enfance qui termine la vie est moins sage encore que celle qui la commence. Deve-

nus impuissans pour le vice, nous prêchons la vertu. Forcés de renoncer à plaire, nous voulons instruire ; nous débitons notre morale d'un front austere : mais tandis que nous réprimandons les erreurs du jeune homme, il nous voit des défauts bien plus choquans que les siens, et qui ajoutent à la difformité de la vieillesse (*a*)

Ne pourra-t-on me dire par quel enchantement le fantôme d'un siecle vient encore se placer entre le vieillard et la mort assise à sa porte ? Elle frappe : il l'entend, il se trouble.... Mais bientôt il se rassure et se rendort au milieu du bruit. Placés sur la terre comme sur un champ de bataille, des milliers de mourans tombent sous nos yeux sur des milliers de morts : à chaque instant nous évitons les traits lancés autour de nous : souvent nous en sommes atteints et blessés nous-mêmes : mais tout couverts de plaies et de sang, nous nous croyons encore immortels. L'espérance refleurit chaque jour sur des troncs desséchés. Nés avec le siecle qui a mesuré notre vie, nous nous promettons de durer après lui et d'en voir renaître un autre.

Ainsi qu'une montre dérangée, dont l'aiguille et la sonnerie ne sont plus d'accord, l'homme et la nature ne vont jamais ensemble. L'homme se croit à six heures, tandis que la nature marque minuit.

En vain les vieillards de notre âge nous montrent un front sillonné par les ans : en vain ce miroir fidele nous avertit des ravages que le tems a faits sur nous-mêmes : nous le regardons sans y voir notre image. Nous observons de sang-froid les progrès que la mort fait chez notre voisin. En la voyant déjà maîtresse de la moitié de son corps et préparant un dernier assaut pour emporter le reste : *Ce vieillard ne peut pas vivre*, disons-nous, *sa mort est prochaine.* Chargés d'autant d'années et d'infirmités que lui, nous doutons toujours de la nôtre ; plus elle avance sur nous, moins nous l'appercevons : on diroit que la longue possession de la vie nous en rend à la fin propriétaires, et qu'à force d'années l'homme prescrit contre le tombeau.

Cependant, lorsqu'assis près d'un lit funebre, le cœur dans les angoisses, penchés sur un ami mourant, nous essuyons

ses

ses froides sueurs, ou soutenons sa tête qui succombe : lorsque voyant le flambeau de sa vie ne plus jeter que des lueurs foibles et interrompues, nous comptons avec effroi les momens qui lui restent, et que nous croyons dans le son de chacune des heures entendre le cri de la mort ; alors le charme cesse, la douleur éleve un nuage épais, nous perdons de vue la riante perspective qui nous séduisoit, nos passions sont glacées, le vol superbe de nos desirs se rabaisse vers la terre : nous pleurons sur notre ami ; nous tremblons pour nous. Nous songeons que bientôt, acteurs nous-mêmes, nous donnerons le triste spectacle qui nous est offert. Enfin, rencontrant ses yeux éteints qui cherchent encore les nôtres, nous recueillons ses derniers regards ; nos cœurs pénétrés par la douleur, amolis par la tendresse, reçoivent comme une cire l'empreinte de l'image terrible de la mort, et nos yeux se tournent malgré nous vers notre dernier asyle. Mais si nous laissons nos pensées suivre un moment son cercueil, que nous sommes prompts à les rappeler ! Ces traits gravés par la douleur, s'effacent aussi

vîte que les caracteres, tracés sur le sable mouvant des rivages. Les joues encore mouillées de larmes, déjà le sourire est revenu sur nos levres et la folie dans nos cœurs. Nous devenons bientôt pour l'ami le plus tendre aussi froids que le marbre qui le couvre ; et détruisant dans notre mémoire tous les vestiges de sa mort, nous restons insensibles comme les troupeaux qui paissent sur sa tombe et dispersent sa cendre (*b*)

Vieillards infirmes, qui partagez ma folie et ma décrépitude, et dont l'ame est sourde à la voix qui s'éleve du fond des tombeaux, si le tonnerre de la mort, sans cesse éclatant sur la tête de vos amis, ne peut ébranler votre oreille insensible, regardez-vous : tombeaux ambulans, lisez sur vous : *Tu vas mourir*. Et toi, Lorenzo, ne te repose pas sur ta jeunesse. La mort frappe au hasard. Reste donc ferme à ton poste, l'œil tendu, l'oreille attentive. Veille dans ta force, de peur que le sommeil ne se glisse sur tes yeux, et que cet ennemi terrible ne te surprenne assoupi.

Combien dorment maintenant sous la terre, qui jouoient l'année derniere un

rôle brillant sur sa surface, et dont le nom tient encore le monde attentif au bruit de leur renommée ! D'où peut venir ta sécurité ? La mort a-t-elle proclamé une treve avec le genre humain ? Elle ne cesse de l'agiter dans sa main. A-t-elle, rassasiée de victimes, suspendu son glaive? Ni les feuilles, ni les hommes ne tiendront pas mieux cette année que l'année précédente aux arbres et à la vie.

Et comment pouvons-nous oublier que nous sommes mortels ? Est-il besoin d'aller le lire sur les mausolées et les tombeaux ? Les objets les plus rians de la vie nous parlent de la mort. Nous ne pouvons faire un pas, sans rencontrer son image présentée sous mille formes diverses. Les Arts la suspendent autour de nous dans nos demeures. Partout nos murs sont tapissés de morts, dont le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur animent encore la toile et le marbre.

L'homme ennobli par ses ayeux, parcourt d'un œil satisfait la longue file de leurs images ; il les range autour de ses lambris, comme des flatteurs qui nourrissent son orgueil. Séduit par l'éclat des couleurs, il croit que ses palais sont em-

bellis, sont égayés de leurs portraits : l'aveugle ne voit pas que sa demeure est attristée de cette lugubre parure, et qu'il vit au milieu d'un peuple de morts.

Nos théâtres et nos divertissemens mêmes nous retracent l'idée de la mort. La fiere Melpomene troublant le silence des tombeaux, évoque du sein de la poussiere le héros qui y repose, et le force de venir sur la scene divertir les vivans. Spectateurs tranquilles, nous sommes assis comme des immortels. Nous nous croyons généreux en donnant des larmes à ses tragiques aventures, et déplorant sa destinée, nous oublions la nôtre.

Ce monde, lui-même, qu'est-il ? Un vaste tombeau. La terre est ingrate et stérile. C'est la destruction qui la féconde. Toutes les jouissances de nos sens sont prises et entretenues sur la substance des morts. L'homme, comme le ver, vit sur les cadavres. Où est la poussiere que la vie n'ait pas animée ? La bêche et la charrue labourent les débris de nos ancêtres : nous les recueillons dans nos moissons : ils forment le pain qui nous nourrit. Les couches extérieures de la terre sont

formées des cendres de ses habitans. Notre globe roule une surface composée d'êtres qui ont vécu. Nous folâtrons avec sensibilité sur les ruines de l'espece humaine; et le danseur foule d'un pied léger des cités ensevelies. Tandis que l'ame dégagée de ses liens s'envole sur ses aîles de feu, le soleil pompe en vapeurs les parties fluides de nos corps; la terre reprend ce qu'elle avoit prêté; les vents dispersent le reste dans les airs: chaque élément se partage nos dépouilles. Les débris de l'homme sont semés dans l'étendue de la nature. La mort est partout, excepté dans la pensée de l'homme.

Et ce n'est pas l'homme seul qui est mortel: ses ouvrages le sont aussi. Il meurt une seconde fois dans le buste qui rendoit à son image un fantôme de vie. Sa tombe s'efface. Les empires périssent. Où est l'empire romain? Où est celui des Grecs? Ils ne sont plus qu'un son: et la moitié de notre science n'est que leur triste épitaphe. O mort! la pensée puissante vient d'ouvrir devant moi les portes de ton sombre empire que nul astre n'éclaire. Mes regards descendent dans ses vastes profondeurs: quelle foule

de sceptres je découvre ! Que de ruines amoncelées ! Que de Rois flattés je vois ensevelis sous les décombres de leurs monumens crus immortels ! Que d'arts sublimes, dont les lauriers sont flétris, dont la gloire est éteinte ! Quelle longue suite de siecles fameux s'écoule devant moi ! Leurs vaines images se succedent et roulent informes et pressées comme des flots. Je vois les générations qu'ils entraînent s'agiter et se mouvoir dans leur sein. Je vois passer les ombres mélancoliques des morts célebres : ils ont l'air de s'entretenir tristement de la vanité de leur gloire. Tous jettent en passant un regard de pitié sur les sages et les grands de la terre.

Dieu ! quelle ombre extraordinaire s'avance lentement en s'élevant au-dessus des autres ! Comme elle grandit et développe, en s'étendant sans fin, sa forme étrange et ses dimensions énormes ! Sa vaste étendue emplit l'espace. Mon imagination accablée succombe, et mon sang glacé de terreur, s'arrête... C'est un monde décédé dont je vois le fantôme immense. Un cercle de roseaux fangeux le couronne : tristement penché sur son urne,

il déplore ses royaumes désolés, et ses générations submergées dans les eaux. Il annonce en gémissant, au monde qui lui a succédé, sa dissolution prochaine par le feu, mais, comme Cassandre, il prophétise en vain.

L'eau et le feu sont les élémens que l'Eternel charge de sa vengeance. Il les tient renfermés dans des antres séparés, où ils frémissent et se menacent l'un l'autre. Quand la guerre, la famine et la peste n'ont pu corriger un monde coupable, Dieu les déchaîne sur lui tour-à-tour. Du pied de son trône ils se précipitent comme la tempête, et courent détruire.

La terrible vérité m'appelle : j'entends sa voix puissante, je sens sa force qui m'entraîne : mon sujet m'inspire, et sa grandeur me tient lieu de génie.

(*c*) A minuit, à l'heure sombre où le genre humain plongé dans un sommeil profond, se repaît de songes agréables et goûte des plaisirs imaginaires, sortira du sein des ténebres cette scene étonnante, aussi subitement que l'étincelle jaillit du sein de l'acier frappé, aussi rapidement que le salpêtre s'em-

brase. Au signal de l'Eternel, tous les formidables enfans du feu s'élancent de leurs retraites. Les magasins des orages s'ouvrent et versent à flots pressés les foudres et les éclairs : les cometes embrasent les airs. Des torrens enflammés descendent. La cîme des montagnes s'allume. La terre n'est plus qu'un vaste volcan. Les masses de ces rochers, aussi anciens que le globe, s'écoulent en fleuves de feu. Les astres tombent des cieux : l'embrasement redouble de toutes parts. L'Ange de la destruction se promene sur l'Univers, et l'efface sous les roues de son char enflammé. L'homme effrayé s'éveille, il trouve un jour éternel commencé, l'étonnement répandu sur la face de l'Univers, la terreur et la gloire à leur comble et contrastés dans le tableau. L'abyme tonnant sous ses voûtes profondes, creve et s'ouvre : il souleve ses flots de souffre et de bitume, et vomit une mer enflammée, il s'apprête à dévorer ; ses mugissemens demandent sa proie : tandis que vers les bornes reculées de l'Ether, le crystal brillant d'un ciel pur et nouveau s'étend et se déploie sous les pas de l'Eternel. C'est lui qui apparoît

dans sa grandeur au-dessus du monde en flammes. Un Ange aux aîles d'or le précede et balaie devant lui, comme des nuages, la poussiere des soleils qui achevent de se dissoudre. La nature expirante se débat encore dans les transes de la mort. N'entends-tu pas ses derniers gémissemens? Où sommes-nous, Lorenzo? La terre qui nous soutenoit, abymée sur elle-même, s'est fondue dans ce déluge brûlant. Où fuir? Où se sauver de Dieu?

C'est pour ce grand jour que tous les autres jours ont passé, que la terre est sortie du cahos et l'homme de la terre. Comme nos desirs à cette idée lâchent prise à leurs objets frivoles, et laissent tomber le monde, pour saisir les cieux! Non, je ne peux plus avoir d'autre pensée. Je suis déjà présent à cet avenir. Je sens l'Univers chanceler autour de moi. Ses secousses ébranlent mon ame. Je vois des légions d'Esprits descendre et laisser dans les cieux une vaste solitude. Je vois le Juge Suprême assis sur un trône de feu, le volume de l'éternité ouvert, et tous les cœurs à nus. Un trait

de lumiere les penetre et y rend la pensée visible.

Mais quel est cet Ange hideux et défiguré que je vois sortir de ces antres profonds, et traînant sa chaîne en blasphêmant ? Il leve sa tête difforme ; son front sillonné par la foudre est encore noirci de ses feux. Je reconnois l'ennemi de Dieu et de l'homme. Il vient subir son Arrêt. Il l'écoute en roulant l'orbe étincelant de ses yeux farouches, comme un météore enflammé dans le fond d'une nue orageuse. Il maudit le Dieu qu'il redoute. Il croit tomber pour la premiere fois, et que l'enfer commence.

Le tems privé du flambeau qui précédoit son char et l'éclairoit dans sa course, s'avance à la lueur mourante de l'incendie des mondes. Il appelle ses nombreux enfans. Le sein de la terre s'agite à sa voix, et rend à la vie toutes les générations. Elles se levent brusquement et quittent leur couche dans l'effroi. Il les rassemble pâles et consternées, il les conduit pressées dans un même troupeau, et les remet à l'éternité.

L'éternité regne seule ; elle n'étoit qu'un rêve pour les mortels : maintenant

tout est rêve, excepté elle. Ses étandards flottent dans le vuide comme des cometes éclatantes. Ses clairons enflés par un souffle immortel, rendent des sons plus formidables que l'océan grondant sous les coups de la tempête ; les hommes se rassemblent par milliers dans la région où va s'opérer le grand dénouement de toutes les scenes qui ont passé. Quel espace immense ! Quelle foule l'a rempli ! Ici les spectateurs de tous les siecles assistent à la fin de ce drame mystérieux. Tous sont dans le silence et dans l'attente. L'heure de la clémence est passée : tout est extrême, tout va devenir irrévocable.... L'Eternel se leve : il prononce l'Arrêt, venge sa gloire et la vertu.

Aussi-tôt l'éternité au regard décidé, au visage inexorable, sépare d'un coup-d'œil la multitude des hommes en deux portions, montre à chacune sa demeure éternelle et leur en ouvre l'entrée. Son bras invincible pousse les coupables dans l'abyme, tourne une clef énorme, et en referme à grand bruit les portes sur les malheureux. Tombés des cieux, ils vont roulant, précipités de profondeurs en

profondeurs. Les sombres voûtes répondent à leurs gémissemens.

Quels cris bien différens se font entendre dans les cieux ! Une foule d'Anges sortis du tombeau les ont repeuplés. Toutes leurs voix partent ensemble et vont frapper la voûte sonore de l'Ether. Le moment de la création ne fut point célébré par des chants si mélodieux. Dieu se montre sans voile et sans nuage. Les esprits frappés d'une soudaine illumination applaudissent tous au Créateur qui vient de terminer sa tâche. Le monde morale brille, éclairé dans toutes ses parties. La gloire en couronne le plan. La cour céleste a commencé ses concerts éternels.... Que ferai-je alors ? Entonnerai-je avec les heureux immortels l'hymne du bonheur.

NOTES.

(*a*) L'oubli de la mort est l'erreur capitale des vieillards. Loin de moi cette erreur. Ils sont déjà morts, ceux qui s'en laissent prévenir. Leur ame est ensevelie, et le monde est son tombeau. La gloire de la vieillesse est de souhaiter de mourir. Ce vœu fait l'éloge de la vie passée, et répond du bonheur futur. Nous devrions nous prédire à nous-mêmes notre future destinée. Ce-

seroit le moyen d'ôter à la mort son amertume. Pour apprendre à ne pas la craindre, il faut y penser souvent. L'ame qui a de l'aversion pour cette précieuse pensée est dans des ténebres plus profondes que celles du milieu de la nuit. Endormie dans cette erreur sur la pente d'un précipice, le premier coup de vent l'y plongera sans retour..

Tu me demanderas, Lorenzo, pourquoi je m'obstine à battre tes oreilles du nom de la mort. Ecoute: cette pensée est un lévier puissant qui souleve l'homme de la poussiere, et le redresse sur lui-même. Elle comble l'effroyable profondeur de l'abyme infernal, et nous fait descendre dans le tombeau par une pente plus douce. Quel est le cœur de chair qui osera se jouer et folâtrer avec la redoutable éternité, la risquer avec indifférence sur un coup de dez, et ne prendre aucun intérêt à l'alternative de deux destinées extrêmes et irrévocables? Chaque moment qui nous arrive referme le tombeau ouvert par le moment qui vient de passer.

Il n'est point de folie qui ne perde ses couleurs trompeuses devant la pensée de la mort. La sagesse mondaine pâlit en sa présence, et tous ses faux traits sont éclipsés. Cette vaine sagesse est riche en promesses; elle ne cesse de tracer des plans dans l'avenir: mais c'est sur des feuilles aussi légeres que celles de la Sibylle; au premier souffle elles se dispersent dans les airs. Que la véritable sagesse est différente! La premiere, comme la lune dans son déclin, décroît chaque jour et s'éteint par degrés. La seconde, comme cet astre dans son croissant, augmente chaque jour de grandeur et d'éclat. Quand la sagesse mondaine tarde à

naître, son cercle est bientôt parcouru ; son rôle insensé est bientôt fini : car tu sais qu'elle n'assemble plus de conseil dans le tombeau. Alors la mort la démasque et dénonce la folie à l'Eternel. Mais la vraie sagesse nous conduit triomphans dans les cieux.

(*b*) La mort de nos amis fond sur nous comme un nuage, dont les humides vapeurs éteignent le feu de nos passions, et amortissent cet éclat de la vie qui aveugle le sage même. Nos amis mourans sont comme des pionniers qui applanissent le passage escarpé de la mort, brisent les barrieres de terreur et d'aversion dont la nature l'a embarrasé, et nous font du trépas un asyle sûr, à l'abri des orages. Nos amis mourans sont des messagers qui nous sont envoyés avec des avis salutaires. C'est pour notre avantage qu'ils tombent dans les langueurs de la maladie. Souffrirons-nous que leurs douleurs et leur mort soient vaines pour nous ? Attristerons-nous par notre ingratitude leurs ombres errantes à nos côtés, et qui sollicitent tendrement nos cœurs en faveur de la vertu...?

Pourquoi nos amis nous sont-ils enlevés ? Ce n'est point par vengeance, mais par pitié pour nous que le Ciel nous en prive. C'est pour attacher au cœur de l'homme, par les liens de la tendresse, la pensée de la mort, que la raison trop indolente, ou corrompue, a si peu soin d'y conserver. Mais ni la raison, ni la tendresse unies ensemble, ne sont pas encore assez fortes pour détruire l'enchantement du monde. Vois l'heure inexorable qui s'avance près de toi, et qui cependant est si loin de ta pensée. Toute la vie n'est employée qu'à l'oublier, tandis qu'elle devroit l'être à en bien peser l'importance. La mort qui toujours menace à notre

porte, la mort, la seule chose qui soit certaine et vraiment importante pour l'homme, est-elle donc un hôte inattendu, dont on puisse dire, *qu'elle vienne quand elle voudra*? Oui, malgré notre aveugle imprudence qui chaque jour l'invite et l'appelle à grands cris sur nous ; malgré la foule d'avant-coureurs qui viennent nous annoncer son arrivée, elle nous surprend toujours. Quelle est la cause de cette méprise si étrange? Les cieux regardent l'homme, et restent confondus d'étonnement en le voyant agir. Les plaisirs de la vie sont-ils donc si serrés, qu'un instant de craintes et d'alarmes n'y puisse trouver sa place? Ou bien la foule de ses inquiétudes et de ses soins est-elle si pressée, que la pensée de la mort ne puisse pénétrer jusqu'à son ame?

Vieillards insensés, vous êtes assis entourés d'un amas de volumes. Vous vous égarez dans une science inutile qui n'est qu'une pompeuse ignorance. Voulez-vous être plus savans que ceux qui se vantent de l'être? Apprenez ce qu'il vous importe de savoir. La vie commune vous offre un champ libre où vous puiserez la science qui est la seule nécessaire. L'accès en est facile : nulles épines n'en embarrassent l'entrée. Ne rejetez point avec dédain les vérités familieres que le livre de la nature et de l'expérience expose par-tout à vos yeux. Les fruits que vous pourrez en retirer, sont des fruits immortels. Cessez de vous perdre dans les profondeurs d'une étude abstraite et vaine. En voulant rendre vos noms célebres, vous vous repaissez d'un orgueil qui vous abaisse : votre vertu diminue à mesure que votre réputation s'accroît. Votre science ne jette, comme la lune, qu'une lu-

miere sans force et sans chaleur. Dans vos froides spéculations, votre cœur reste glacé. Eveillez-vous, curieux observateurs, amoureux de tout savoir, excepté la chose qui vous intéresse.

(*c*) Où sont maintenant les premiers acteurs des scenes de l'année derniere? Où est l'orgueil de leur front? Où sont leurs brodequins et leur panache? Les spectacles les plus joyeux de la vie nous parlent de la mort dans un style plus fleuri. Nos théâtres nous retracent l'image du drap funéraire. Ils parlent de la mort, comme des guirlandes de fleurs suspendues sur une tombe. Comme de hardis brigands qui vont déterrer les trésors ensevelis daus le sein de la terre, nous fouillons dans les tombeaux pour y trouver la matiere de nos plaisirs. Ramperons-nous sur les tombeaux, comme le ver insensible, sans songer à notre propre fragilité et à notre destinée qui s'approche?

(*d*) Vois-tu, Lorenzo, la destinée qui attend l'homme? La nature doit périr, et l'homme doit renaître. Les acteurs de la terre changent les scenes passageres de sa surface, et font gémir l'Univers sous le poids de leurs crimes. Comme l'Univers gémira, lorsqu'il sera noyé dans un nouveau déluge! mais ce ne sera pas un déluge d'eau!

Au-dessus du monde, s'élevera un firmament bien différent de celui que l'homme a jamais vu ou imaginé; il sera semé des étoiles animées qui gouvernoient les étoiles matérielles. Il y verra un bien autre soleil: que ce soleil est loin de ressembler à l'enfant de Bethléem! Que l'homme-Dieu est différent de ce qu'il étoit,

lorsqu'il gémissoit sur le Calvaire ! C'est cependant cet homme de douleurs. Qu'il est changé ! Quelle pompe le précede dans sa grandeur terrible ! Tout le ciel descend à sa suite. Les Anges l'accompagnent triomphans. Lorenzo, cette scene qui sera la derniere dans le cours de la nature, doit toujours être la premiere dans la pensée du sage. Si quelque chose peut l'émouvoir, c'est cette pensée : elle réveille l'homme le plus assoupi ; elle nous arrache du sommeil de mort où nous restons ensevelis. Cherche, tandis que tu le peux, un appui plus solide que la terre, ou bien tu t'abymeras pour jamais. Où le coupable trouvera-t-il un abri, lorsque l'homme de bien pâlira consterné ? C'est pour ce grand jour de terreur, de décision et de désespoir, que l'éternité, qui ne servoit qu'à mesurer les années des dieux, est descendue sur l'homme chétif et formé de la poussiere de la terre. Ce jour du jugement est-il éloigné ? Non : il est commencé en toi. La conscience députée par Dieu pour te juger, monte sur son tribunal, et prononce d'avance ton arrêt. L'homme sera-t-il seul insensible à l'événement de ce grand jour qui doit décider et consommer ses destinées ? S'il étoit sage, ce seroit le but et l'objet de toutes ses pensées. Fermera-t-il les yeux sur une scene qui attire l'attention des Anges et de leur Souverain ? Les Anges rangés en cercles radieux qui s'élevent par ordre au-dessus les uns des autres dans une proportion réglée sur leurs différentes especes, sont placés comme sur un amphithéâtre autour du spectacle du jugement dernier : ils ont les yeux sur l'homme, et s'intéressent à ses destins. C'est pour l'homme que l'Eternel se prépare à venger sa gloire.

Toute la création lui crie de développer aux yeux des mortels le monde moral, et de donner plus d'éclat à la nature en la renouvelant.

Ce jour est toujours présent à ma pensée: mais quand arrivera-t-il ? Les Anges ne peuvent me le dire: ils ne peuvent deviner ce moment fatal, caché à tous les êtres créés, et couvert d'un nuage impénétrable. Mais il est certain qu'il s'approche. Le lieu de la scene est moins difficile à deviner. Grand jour, qui dois terminer les espérances et les craintes de l'homme, ouvrir tous les cœurs, et fixer nos destins, qui dois tout finir et tout commencer, dis-moi, où es-tu ? Je ne te trouve ni dans le tems, ni dans l'éternité. Ces deux monarques, l'un de tout ce qui est passé, l'autre de tout ce qui est à venir, viennent se rencontrer sur les confins de leurs deux empires, comme pour décider de quelle façon ils uniront leur puissance, pour augmenter la grandeur, et servir la colere de Dieu dont relevent leurs Royaumes. Alors le tems, comme un Roi déposé, dédaigne de vivre. Il tombe sur son glaive, et son regne qui avoit commencé avec l'Univers passe avec lui : mais il ne périt pas seul, la mort, son plus grand ennemi qui tuoit toutes ses productions, expire avec lui.

Le regne de l'éternité commence. Souveraine respectable et outragée, que son ressentiment contre le genre humain est juste ! Combien de fois a-t-elle frappé à la porte de nos cœurs ! Combien de fois a-t-elle appellé l'homme par la voix de Dieu ! Nous l'avons rebutée, comme un rêve désagréable, tandis que ses

Plus vils ennemis étoient bien accueilis de nous. Vois-là maintenant ouvrir ses portes dix mille fois larges comme trois fois l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au Pole glacé.

Bayerische Staatsbibliothek München

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Young, Edward,

Oeuvres complettes

Bd.: T. 1

Paris (1796)

Bibl.Mont. 894-1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10714066-1